

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

TOME II.

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE,

PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES,

PAR MR. TISSOT,

Profeſſeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc. R. de LONDRES, de l'Ac. Médic. Phyſ. de BASLE, de la Soc. Econ. de BERNE, de la Soc. Phyſ. Expérim. de ROTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT,

Membre correſpondant de la Soc. Roy. de Gœttingue, Médecin penſionné de la ville de Payerne, &c.

TOME II.

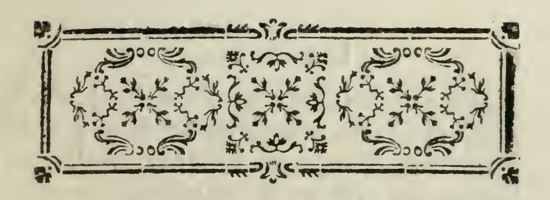


A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp. Lib. Imp.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.



SUITE DE LA LETTRE

A

MR. DE HALLER,

QUI TRAITE

DE L'APOPLEXIE

ET

DE L'HYDROPISIE.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de ſoumettre encore à votre jugement quelques obſervations ſur l'apoplexie & l'hydropiſie. Je ſerai court, parce que j'y ſuis obligé par d'autres occupations, & dans la crainte de nuire aux intérets du public, en vous faiſant perdre du tems par un long diſcours (*).

Il eſt une infinité d'auteurs & même de bons auteurs, qui ont écrit ſur l'apo-

(*) . . . . *In publica commoda peccem,*
Si longo ſermone morer tua tempora.

plexie : cependant, qu'il me ſoit permis, ſauf les égards que je dois à de ſi grands hommes, d'ajouter certaines choſes qui ſortent du plan qu'ils s'étoient propoſé, ſur-tout au ſujet de la formation de cette maladie, & de la méthode à ſuivre pour la prévenir.

Il eſt pluſieurs cauſes qui font que le cerveau ſe remplit plus de ſang que les autres parties ; je rapporterai les principales.

1°. Il n'eſt aucune partie dans laquelle, à volume égal, il aborde une auſſi grande quantité de ſang ; car le cerveau reçoit pour le moins la ſixieme partie de tout le ſang ; il en reçoit même le tiers s'il en faut croire MALPIGHI.

2°. Il n'en eſt point dans laquelle il ſe porte avec autant d'impétuoſité en ſortant du ventricule du cœur qui le pouſſe avec la plus grande vigueur ; & ſans que cette impétuoſité ſoit arrêtée par la courbure de l'aorte qui la ralentit plus que les courbures de l'artere carotide & de la vertébrale.

3°. Les parties les plus peſantes & les plus volatiles du ſang ſe portent néceſſairement au cerveau, par un effet des loix méchaniques ; delà vient qu'il arrive facilement que le ſang ſe raréfie, & que les vaiſſeaux en ſouffrent.

4°. Les obstacles extérieurs ne retardent en rien l'impétuosité du sang; car les vaisseaux qui vont au cerveau sont bien à couvert & très-forts. La boëte osseuse qui les contient, fait qu'ils ne sont point ou du moins que peu à portée de profiter du rafraichissement qui appaise si bien la fougue des humeurs.

5°. Il y a tant d'anastomoses que l'obstruction de quelqu'un des vaisseaux qui apportent du sang au cerveau, ne diminue en rien la quantité de ce fluide.

6°. Les vaisseaux, après être entrés dans le crâne, y font tant de circuits, que la circulation étant fort ralentie, il en résulte très-facilement la stagnation.

7°. Les muscles ne favorisent en aucune maniere le retour de ce sang.

8°. Il est au contraire une infinité d'indispositions de la gorge & des poumons qui le retardent; car ce qui est bien remarquable, autant de fois que la quantité du sang augmente dans le poumon, & elle peut être augmentée par des causes sans nombre, tout autant de fois le retour du sang du cerveau devient plus difficile.

On voit donc pourquoi la tète se remplit de beaucoup de sang aussi souvent que la circulation est accélérée, & on

comprend qu'il n'eſt aucune maladie qui mette plus ſouvent la vie de l'homme en danger : on conçoit pourquoi j'ai vu pluſieurs perſonnes, dont la charpente oſſeuſe ayant été autrefois déformée, tomboient dans le délire au milieu de leurs occupations ou des aſſemblées où elles ſe trouvoient, à l'occaſion d'une circulation un peu trop accélérée, & ſans être atteintes d'aucune maladie ; état auquel il falloit remédier par une parfaite tranquillité.

Des expériences ſûres ont appris que le cerveau étant comprimé, dans quel endroit que ce ſoit, il en réſulte la privation du mouvement & du ſentiment dans quelque partie; ſavoir dans celle dont les nerfs viennent de l'endroit où ſe fait la compreſſion.

Cela poſé, il eſt très-facile de ſe mettre au fait de toutes les eſpeces d'apoplexie; car l'apoplexie n'étant autre choſe qu'une privation de tous les ſens & de tous les mouvemens ſoumis à la volonté, elle aura lieu toutes les fois que tout le cerveau éprouvera cette compreſſion qui ſuſpend les fonctions de cet organe.

Je ne dirai rien des apoplexies ſymptomatiques qui tirent leur origine d'une autre maladie, quoiqu'elles n'arrivent

jamais qu'après que le cerveau a été comprimé : je ne dirai rien de celles qui ſurviennent en pleine ſanté par quelque cauſe ſubite, ſoit externe, telle qu'un coup de ſoleil, comme j'en ai vu des exemples chez des enfans; ou telle que la vapeur des charbons, genre d'accident que j'ai encore vu ce mois-ci, & que j'ai guéri par l'air frais, par des bains de pieds, des lavemens & du jus de citron : ſoit par une cauſe interne, telle que l'opium & le vin. Mais il en eſt d'autres qui paroiſſent attaquer ſubitement, ſans aucune cauſe apparente : cependant, je ne crains pas d'aſſurer que celles-ci ſe ſont formées inſenſiblement, mais elles ont augmenté tout d'un coup; & c'eſt ici le lieu de reconnoître qu'HIPPOCRATE a dit très-vrai, quand il a dit, *que les maladies n'attaquent point l'homme tout d'un coup, mais qu'après s'être accrues peu à peu, elles ſe montrent enfin dans toute leur force:* & aſſurément, ſi quelqu'un examinoit attentivement toute l'hiſtoire d'un malade relativement à ſa ſanté, il y découvriroit pluſieurs ſymptômes qui ont annoncé ſa maladie longtems avant qu'il en fût attaqué.

HIPPOCRATE avoit déja recueilli les principaux ſymptômes qui précédent l'a-

poplexie ;[1] plusieurs médecins en ont ajouté de nouveaux dans les siecles suivans. BOERHAAVE & son illustre commentateur rendent compte de la plupart de ces symptômes : cependant, cette partie de la médecine est tellement laissée à l'abandon, qu'on seroit tenté de croire que la plupart des médecins n'en ont presque jamais entendu parler, ce dont se plaint vivement & avec raison l'auteur de l'expérience en médecine, qui cite à ce propos une brochure d'un médecin de Vérone, lequel traite expressément de cette matiere, & dont il rapporte un fragment où les symptômes avant-coureurs de l'apoplexie sont très-bien décrits. Il seroit inutile d'en faire l'énumération, car ce sont tous des symptômes qui prouvent qu'il y a une trop grande quantité d'humeurs dans le cerveau, & que les nerfs sont offensés. J'ai le plus souvent observé une paresse d'esprit, un défaut de mémoire, un vice indéfinissable dans les yeux, un assoupissement fréquent, un sommeil inquiet, de fréquens accès de mal de tête, un engourdissement général, des attaques de paralysie très-légeres, particulieres, fréquentes & passageres, & un froid de glace subit dans des parties qui ont été

enſuite paralyſées. J'ai auſſi connu une femme qui a pu prévoir, par ce ſymptôme, une ſeconde & une troiſieme attaque de paralyſie au bras & à la cuiſſe.

Il eſt à la vérité des apoplexies qui ſurviennent tout-à-coup, ſans avoir été précédées d'aucun ſymptôme ou ſans cauſe apparente : mais il faut faire attention qu'une colere réprimée & qu'un chagrin étouffé, état qui n'eſt inconnu à perſonne, occaſionnent tous les jours des apoplexies.

On a vu tomber un homme de qualité, tandis qu'avec un viſage qui exprimoit la joie, il félicitoit un compétiteur qui avoit été préféré pour remplir le poſte qu'ils avoient ſollicité, & au moment même où il embraſſoit celui-ci, dans l'eſpace d'une heure ce ne fut plus qu'un cadavre. On ne l'ouvrit point; quelqu'un niera peut-être que ce fût une apoplexie, & attribuera plutôt cette mort à la rupture d'un vaiſſeau de la poitrine, mais ce ſera mal à propos comme pluſieurs choſes l'indiquent. Cependant un violent chagrin peut affecter la poitrine d'une maniere très-fâcheuſe; qu'il me ſoit permis d'en citer un exemple bien remarquable. Un homme perd ſon épouſe qu'il chériſſoit & qui étoit une mere néceſſaire à ſa famille qui étoit

nombreuſe : il eſt attaqué d'une difficulté de reſpirer, & d'une angoiſſe très-grave. Un médecin, âgé & de réputation, qui attribuoit cet état à des hémorrhoïdes déroutées, chercha à les exciter par des remedes âcres ; le malade meurt au bout de deux jours. On vit à l'ouverture du cadavre qu'il y avoit une terrible inflammation des poumons, & que le cœur même s'étoit rompu par la violence du ſang, dont le paſſage par les poumons avoit été fermé. L'un & l'autre de ces cas, monſieur, vous eſt très-bien connu, mais je reviens à mon ſujet.

Toute apoplexie primitive ſuppoſe donc que les vaiſſeaux du cerveau ſe ſont obſtrués inſenſiblement : mais, dit-on, l'apoplexie attaque d'un ſeul coup, & cela eſt vrai. Le mal, après avoir été à peine ſenſible pendant des ſemaines, des mois & même dès années, ſe change ſubitement en une maladie mortelle. Mais qu'y a-t-il d'étonnant? Il ſuffit d'être tant ſoit peu au fait de l'hiſtoire des maladies pour avoir vu des cas ſemblables. Lorſque dans les maladies aiguës, je m'informe exactement des circonſtances qui ont précédé, j'apprends très-ſouvent que la ſanté a déja eſſuyé depuis long-tems de légeres attaques. Ce-

lui qui, par quelque violent exercice, a acquis une diſpoſition à la péripneumonie, la conſervera ſans s'en appercevoir, juſqu'à ce que la diſpoſition inflammatoire du ſang ayant augmenté inſenſiblement, ce terrible appareil éclate par une maladie mortelle. Je traite à préſent un péripneumonique chez qui le germe de cette maladie exiſtoit depuis quatre mois & au-delà, après l'avoir contracté dans un long voyage : depuis ce temslà il a craché une fois le ſang, d'autres fois il a eu de la fievre, de la difficulté de reſpirer, des points, & après avoir eu le bonheur d'en être délivré pour un tems par diverſes criſes procurées par la nature, il a enfin été attaqué d'une inflammation de poumons aſſez grave. Je vois tous les jours avec chagrin, que des malades ont négligé de légeres indiſpoſitions, qui décéloient un vice naiſſant du foie ou du poumon ; & qui attendent pour demander du ſecours juſqu'à-ce qu'ils ſoient abattus par la violence d'une maladie, laquelle n'en admet aucun: *le mal s'entretient & s'accroit ſourdement, tandis que le berger néglige de panſer la plaie* (*).

(*) *Alitur vitium, vivitque tegendo*
Dum medicas adhibere manus ad vulnera paſtor
Abnegat.

Il n'eſt pas moins dangereux de mépriſer ces légeres maladies qui précédent une apoplexie dont on eſt menacé, & qui la précédent ſouvent fort long-tems avant qu'elle arrive; car il n'eſt point de maladie, comme l'a très-bien dit Mr. THIERRY, qu'on puiſſe plus facilement prévoir long-tems à l'avance; mais il n'en eſt point non plus qu'il ſoit plus difficile de dompter, lorſqu'elle eſt complettement formée. Les médecins devroient donc avertir ſans-ceſſe du danger que l'on court en enviſageant avec indolence ces légeres attaques, qui ſont les avant-coureurs de l'apoplexie. Il eſt aiſé de la prévenir, mais il eſt rare qu'on la guériſſe complettement; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'on ſe repoſe mal-à-propos ſur la nature du ſoin de la guériſon; car ſi on ne lui aide pas, il arrive ſouvent que les efforts même qu'elle fait pour ſurmonter la maladie, rendent celle-ci incurable. Les maladies du poumon & du foie, deſquelles il a déja été fait mention, en fourniſſent tous les jours des exemples; car auſſi long-tems que la fievre n'eſt pas de la partie, nous ne déſeſpérons pas encore de l'état du malade; mais ſi la fievre ſurvient, elle diminue beaucoup de nos eſpérances, quoiqu'on

en faſſe un ſi grand cas à titre d'agent de la nature. C'eſt par cette raiſon que nous voyons les vieillards ſupporter, pendant long-tems des maladies de la poitrine, parce qu'il arrive difficilement qu'ils ayent de la fievre ; tandis que ces mêmes maladies étant ſécondées par la fievre tuent bientôt les jeunes gens.

La pathologie de l'apoplexie montre quel doit en être le traitement. La principale indication eſt de diminuer l'affluence du ſang vers la tête ; car en la débarraſſant d'une partie du fardeau, les forces du malade ſe trouvent ſuffiſantes pour venir à bout du reſte, pourvu qu'elles ne ſoient pas encore entiérement abattues. Lorſque la rupture des vaiſſeaux donne lieu à l'effuſion du ſang, il ne reſte point ou que très-peu d'eſpérance de ſauver le malade par l'inanition des vaiſſeaux, & il en réſulte ces apoplexies qui tuent dans la minute, & qu'on a appellées *foudroyantes*.

Dans le cas d'un engorgement ou d'une obſtruction très-forte, le mal n'eſt pas tout-à-fait ſans eſpérance, ſi les vaiſſeaux ſont encore entiers ; mais le tempérament du malade, & ſur-tout le concours des ſymptômes, indiquent qu'il faut faire choix des remedes revulſifs & évacuans.

Toutes les fois que j'ai vu de la pléthore ou de l'inflammation, j'ai commencé le traitement par une saignée copieuse, dans la vue qu'en évacuant les vaisseaux, elle fit cesser la compression. Si la premiere saignée ne se trouve pas suffisante, vû la gravité du cas, je la fais suivre d'une seconde; car l'expérience m'a appris qu'il ne faut point espérer de sauver le malade, tant que le poulx reste dur ou tendu.

2°. J'emploie des lavemens propres à amollir & préparés avec une décoction émolliente, du miel & du sel.

3°. Je prescris des tamarins, de la manne & du nitre, dissous dans de l'eau, & à une dose qui puisse avec le secours des lavemens exciter une diarrhée.

4°. J'ai vu un bon effet d'une boisson abondante de jus de citron, délayé dans de l'eau. Cette méthode étoit fort du goût des anciens, qui vouloient qu'on bût abondamment de l'oxymel étendu dans de l'eau.

5°. Il faut faire tenir le malade le tronc élevé, les jambes pendantes, la tête nue & le reste du corps peu couvert; car dans cette position l'effort du sang vers la tête diminue. Ces attentions paroissent minutieuses, mais l'expérience apprendra qu'on doit en faire cas.

6°. Il eſt bon de faire des ligatures au-deſſus du genou ; car tandis qu'elles compriment davantage les veines, une partie du ſang eſt retenue dans les jambes, & c'eſt tout autant qu'on ôte au reſte du corps, il s'enſuit que la quantité du ſang diminue dans la tète. Chacun ſait que cette pratique eſt fort utile dans les hémorrhagies ; & il y a long-tems que des médecins de poids ont averti que l'apoplexie eſt une hémorrhagie du cerveau.

Tandis que le malade eſt étendu ſans mouvement, les aſſiſtans & ſouvent le médecin cherchent à rétablir le mouvement, ce qui eſt une erreur très-dangereuſe, & ne ceſſent de tourmenter le malade en faiſant uſage de divers ſtimulans ; mais cette méthode eſt tout-à-fait nuiſible ; car ce n'eſt pas le mouvement du cœur qui eſt en défaut, & c'eſt le ſeul que nous puiſſions ranimer : mais c'eſt la faculté de ſentir & de remuer les membres, laquelle on ne peut rétablir que par un ſeul moyen, ſavoir en diminuant la compreſſion du cerveau : il n'y a qu'une méthode propre à produire cet effet, c'eſt de diminuer les mouvemens vitaux & la pléthore.

Il faut donc ſe garder avec ſoin de ſecouer, de rouler ou de frotter en au-

cune maniere le malade, de toute boiſſon ou fomentation échauffante, aromatique, ſpiritueuſe, de tout ſecours enfin qui pourroit augmenter la force de la circulation qu'on doit plutôt reprimer. Il faut interdire ſoigneuſement tous les remedes qui ont quelque choſe de ſtimulant, tous les alimens qui ont de l'âcreté ou qui nourriſſent trop.

Le préjugé fondé ſur l'opinion qu'on a de l'utilité de la fievre, fait que l'on eſt porté pour les remedes chauds ; il eſt vrai qu'on a été induit dans cette erreur d'après un aphoriſme du pere de la médecine, lequel on a mal compris. La fievre eſt utile, lorſque les vaiſſeaux ſont déja délivrés du poids qui les opprimoit, & que la pléthore eſt enlevée ; car lorſqu'il ſurvient une légere fievre, elle peut dégager les obſtructions au cas qu'il en reſte quelque part. Mais auſſi long-tems que les vaiſſeaux ſont très-pleins, un nouveau degré de fievre de plus dans la circulation du ſang ſeroit funeſte. Il a donc pu arriver que la cauſe d'une apoplexie ſanguine ayant été ſurmontée, la fievre ait été utile, mais jamais auparavant, puiſqu'alors elle lui eſt contraire. Elle ébranle davantage les forces dans l'apoplexie qui vient d'épuiſement.

J'ai vu les frictions des jambes augmenter la rougeur du visage, la force & la fréquence du pouls & le ronflement, ce qui n'est pas étonnant; car c'est-là l'effet de ce remede. J'ai vu une purgation faite avec du séné, du sel de sedliz & quelques amers, qu'on avoit donnée trois jours après une attaque d'apoplexie, être suivie au bout de quelques heures d'une seconde attaque, qui fut mortelle. Je sais qu'un apoplectique est mort dans le tems qu'on espéroit son rétablissement, & cela pour avoir mangé une soupe trop nourrissante, deux œufs mollets & deux onces de vin d'Espagne. Pour échapper au danger dans cette maladie, il faut s'abstenir pendant quelques jours de toute nourriture, & ne vivre que d'une boisson très-légere, délayante & rafraîchissante, & il est assurément nécessaire de défendre pour long-tems aux malades tout aliment tiré du regne animal.

Je n'ignore pas que je choquerai plusieurs praticiens, en attaquant aussi hardiment une méthode que l'abus a confirmée, & en enseignant avec un petit nombre d'autres médecins, à guérir l'apoplexie par les rafraichissans; mais la raison & l'expérience demandent ce traitement à grands cris, & il n'est aucun guide

qu'un médecin de probité doive préférer à ceux-là. Cette maladie eſt du genre des inflammatoires, & j'ai vu chez des vieillards une premiere attaque de fievre continue inflammatoire, ſe manifeſter avec des ſymptômes qui menaçoient d'une apoplexie prochaine, & qui auroient très-promptement dégénéré en une vraie apoplexie, ſi je n'y avois pas paré par une méthode extrêmement rafraichiſſante.

Vous aurez lu, monſieur, par-ci par-là dans les ouvrages de très-célèbres auteurs, qu'ils recommandent les cantharides, & vous aurez vu des médecins d'une grande réputation faire appliquer ces mouches. Il eſt vrai que BOERHAAVE & le célèbre praticien qui l'a commenté, ont averti qu'on devoit en faire uſage avec précaution, & ſeulement après d'abondantes évacuations. Je n'ai point voulu les employer dans cette eſpece d'apoplexie, & je ne m'en ſuis pas répenti; car ces inſectes paroiſſent plutôt propres à occaſionner l'apoplexie qu'à y remédièr. Lorſque les femmes, qui ſont ſi ſouvent ſujettes aux maux de dents, cherchent à s'en délivrer par le conſeil des femmelettes, en s'appliquant des cantharides derriere les oreilles ou à la nuque; combien de fois n'arrive-t-il

pas que la maladie, de ſupportable qu'elle étoit, dégénere en une terrible inflammation, accompagnée d'un grand mal de tête, & qu'il faut traiter par la ſaignée & les rafraîchiſſans. J'ai vu un homme, qui pour s'être fait appliquer un emplâtre véſicatoire derriere le cou, dans la vue de diſſiper une fluxion catarrhale qui s'étoit jettée ſur ſes dents, tomba dans un aſſoupiſſement dont on put à peine le réveiller au bout de vingt-quatre heures. On diminue le danger en enlevant la pléthore; mais le diſſipe-t-on en entier? Il eſt certain que de quelque façon que la pléthore ſoit diminuée, les pléthoriques ne laiſſent pas que de conſerver cette diſpoſition particuliere, qui rend très-facilement au ſang ſa premiere impétuoſité & ſon état inflammatoire.

Les péripneumonies & les pleuréſies reprennent tout d'un coup leur violence à l'occaſion du plus léger ſtimulant, & deviennent encore plus dangereuſes dans le tems qu'on croyoit le malade ſauve. L'an 1757, j'ai vu dans une autre ville, une femme ſexagenaire, ſanguine, replette, qui avoit eu une attaque d'apoplexie, & à qui on avoit adminiſtré par le conſeil d'un apothicaire la ſaignée, des lavemens, des purgatifs & d'autres ſe-

cours, qui ne ſentoient pas abſolument l'impéritie: on lui appliqua des cantharides derriere le cou, toujours ſous la direction du même apothicaire. Je n'aurois jamais cru, ſi je ne l'euſſe vu, que cette application fût ſuivie d'une inflammation de tout le dos, d'eſquinancie, d'une fievre aiguë & d'un ſurcroit d'aſſoupiſſement qui ſe diſſipoit déja, de terribles douleurs, d'une angoiſſe terrible, d'une agitation continuelle & d'une mort affreuſe. Il eſt donc plus ſûr de s'abſtenir de l'uſage des cantharides, dans l'apoplexie qu'on appelle *ſanguine*; & lorſque j'ai voulu uſer de revulſifs, j'ai ordonné d'appliquer aux gras de jambes de la ſemence de moutarde ſaupoudrée ſur du levain, après avoir fait précéder des fomentations émollientes; & j'ai ſouvent eu le plaiſir de voir que la tète ſe débarraſſoit à meſure que les jambes s'enfloient.

Quant à la cure prophylactique qu'on a trop négligée & de laquelle je veux ſurtout parler, la meilleure conſiſte, 1°. à empêcher la formation de la pléthore, 2°. à éloigner tous les ſtimulans capables d'exciter des mouvemens ſi dangereux, 3°. à empêcher le tranſport du ſang à la tète, qu'on appelle en latin *anarrhopia*.

Nous rempliſſons la premiere indica-

tion par une diete légere & par les évacuans. Il me paroît ſuperflu d'expoſer en détail la diete que d'autres ont indiquée au long. La premiere & la principale regle eſt, que les alimens ſoient ſur-tout tirés du regne végétal, & que la boiſſon ſoit atténuante, aqueuſe & aceſcente; qu'on s'abſtienne des vins généreux ou ſpiritueux, & qu'on n'uſe que des vins légers, & qui mêlés avec l'eau, font une boiſſon agréable & diurétique; tels que ſont quelques-uns de nos vins de la *Côte*, ceux qui croiſſent dans le village d'*Yvorne*, voiſin de l'heureux ſéjour où vous vous êtes retiré, monſieur; les vins du *Rhin*, ceux de *Moſelle*; ceux que produit en abondance le vignoble de *Graves* près de *Bordeaux*; ceux de l'*Orléanois*, qui font de ſi bon vinaigre, & quelques autres.

Il importe auſſi beaucoup de ſouper peu & d'exclure de ce repas toutes les nourritures animales & le vin; car le ſommeil occaſionne la pléthore, laquelle nous cherchons à éloigner: on fait donc très-mal de prendre des alimens, qui puiſſent donner lieu à la pléthore déja avant le ſommeil, & il n'eſt pas étonnant ſi les vaiſſeaux étant engorgés par cette double cauſe, les attaques d'apoplexie arrivent ſi ſouvent pendant la nuit. Il faut par une

ſemblable raiſon s'abſtenir de faire la méridienne, parce que ce ſommeil augmente trop la pléthore ; les perſonnes même qui ſont en ſanté font mal de s'y livrer, ſoit par la raiſon que je viens de dire, ſoit parce que ce ſommeil ſe fait aux dépens de celui de la nuit, ou parce qu'il eſt de trop, ce qui eſt également nuiſible. En général donc on nuit à ſa ſanté, en dormant après le dîner, ce que prouvent abondamment la peſanteur, l'engourdiſſement, la rougeur du viſage, le mal de tète, la puanteur de la bouche & la peſanteur d'eſtomac, qu'éprouvent ceux qui ne ſont pas accoutumés à ce ſommeil. L'habitude fait qu'on s'y accoutume, on ne ſent plus le danger dont on eſt menacé ; mais quoique les mauvais effets de cet abus ne s'apperçoivent pas, ils n'en ſont pas moins nuiſibles, ſur-tout toutes les fois qu'on a à craindre des tranſports de ſang à la tête. On peut cependant permettre ce ſommeil dans certaines circonſtances.

On comprend le mal que l'on ſe fait en buvant le ſoir, & à quels dangers s'expoſent ceux qui ne pouvant dormir pour avoir trop mangé à ſouper ; & n'avoir rien voulu retrancher à ce repas, cherchent à ſe délivrer de l'inſomnie, tandis que la cauſe en ſubſiſte encore, en prenant de

l'opium. J'ai vu cette imprudence donner lieu à des accidens fâcheux, & j'ai guéri plusieurs fois le même homme qui restoit plongé pendant deux ou trois jours dans un assoupissement comateux, pour avoir avalé de la thériaque, ayant l'estomac & les vaisseaux pleins. Puisque le sommeil produit la pléthore, ceux qui sont en danger de devenir pléthoriques doivent éviter de dormir trop long-tems. Mais cette digression m'écarte de mon plan.

Assurément j'ai vu que, lorsque les malades vouloient suivre mes conseils en s'astreignant à la diete légere dont j'ai parlé, elle empêchoit les retours d'apoplexie & dissipoit ces indispositions de la tête qui, depuis plusieurs années, avoient menacé de dégénérer en une maladie plus grave. Et qu'on ne craigne pas que cette diete abatte les forces animales; les malades s'en portent mieux, comme je l'ai dit, & sont mieux en état de s'acquitter de toutes les fonctions animales. Toutes les fois au contraire que la quantité du sang est augmentée, que les forces vitales prennent trop le dessus, & que les vaisseaux de la tête sont fort pleins, il arrive tout autant de fois que la pression du cerveau nuit aux fonctions des nerfs, & que les forces animales & naturelles se détruisent. Je con-

nois un homme qui a essuyé une attaque d'apoplexie assez grave, dont le visage devenoit rouge, & qui perdoit l'ouie & les forces toutes les fois qu'il buvoit au-delà d'un verre de vin pur. J'ai vu une femme qui avoit été pareillement atteinte de cette maladie, & à qui les forces manquerent, tandis qu'elle étoit sur la chaise percée, pour avoir pris un bouillon aux écrevisses trop succulent. Oh! combien le genre humain ne prolongeroit-il pas sa vie, s'il étoit fermement persuadé que la diete la plus propre à donner des forces, est celle qui est la plus opposée à la maladie!

La diete peut tenir lieu de tous les autres secours, pourvu que le cas ne soit pas pressant; mais lorsque la maladie est déja formée & que le danger est pressant, ce seroit vainement qu'on se confieroit à la diete seule: la saignée est alors la seule ressource assurée qui reste. Je n'ignore pas ce que des gens de poids alleguent contre ce remede, en avertissant avec raison que la pléthore se reproduit bientôt après avoir été dissipée par la saignée; mais cela ne prouve rien contre une nécessité urgente. Il faut sauver la vie au malade par la saignée, puis prendre garde que la diete soit telle que la pléthore ne se reproduise pas; & il faut prendre ce parti sans hési-

ter ; car s'il eſt des cas où le retard ſoit dangereux, c'eſt ſur-tout dans celui-ci. En voici un exemple choiſi ſur pluſieurs autres.

Une femme âgée de ſoixante ans, ſanguine & robuſte, éprouvoit depuis plus d'une année des vertiges violens. Je lui avois conſeillé de ſe faire ſaigner au moins quatre fois par an, & de ſe lâcher le ventre en buvant ſur des tamarins. Elle avoit ſuivi quelquefois ces conſeils aſſez exactement; mais ayant un peu trop tardé de ſe faire ſaigner, les vertiges l'avoient obligée de faire avertir le chirurgien de venir la ſaigner au bout de trois jours. Mais après s'être couchée bien portante, on la trouva le matin roide morte dans ſon lit, & dans une attitude ſemblable à celle que les médecins regardent comme une marque de la meilleure ſanté. Le ſommeil ayant rendu la pléthore plus conſidérable avoit occaſionné l'apoplexie. Toute la peau, & ſur-tout celle du viſage, étoit défigurée par une horrible ecchymoſe noire, qui venoit de ce que le ſang avoit rompu tous les vaiſſeaux, & même ceux des narines par leſquelles il s'étoit écoulé. Cet accident auroit vraiſemblablement été prévenu par la ſaignée; évacuation dont on peut d'autant moins ſe paſſer que les

malades ont moins de docilité & refuſent de ſe ſoumettre aux regles de la diete.

Il eſt auſſi néceſſaire de délivrer de la plénitude du ſang ces perſonnes qui en font une ſi grande quantité que ſi on n'en diminue pas la quantité, ou qu'on n'en empèche pas la génération par toutes ſortes de moyens, elles ſont continuellement expoſées aux maladies les plus graves.

J'ai vu une belle fille âgée de vingt-deux ans, qui étant ſujette à des maladies graves cauſées par une plénitude de ſang, ne vivoit depuis trois ans que de végétaux & d'eau, & qui néanmoins avoit eu pendant tout ce tems-là des regles fort abondantes, & des ſaignemens de nez copieux & fréquens. Cela ne diminuoit pourtant pas la pléthore au point que la malade n'éprouvât pas ſouvent un violent mal de tête, & qu'elle ne tombât en ſyncope, toutes les fois que le mouvement, ou un air chaud, rendoient chez elle la circulation plus rapide. Enfin elle fût attaquée au commencement de l'hiver d'une pleuréſie très-fâcheuſe, qui ne put ſe guérir par aucun autre remede que par d'abondantes & fréquentes ſaignées & par des ſaignemens de nez très-conſidérables. Elle a vécu très-ſobrement

pendant tout l'hiver de légumes, de pain & d'eau : le vingt-cinquieme de Mars, elle a été de nouveau attaquée d'une violente pleuréfie, qui a cédé aux mêmes fecours.

Quelle eft la faculté en vertu de laquelle il fe fait une fi grande quantité de fang ? Ce n'eft fans doute pas celle qui conftitue la vigueur du manœuvre, & qui paroît dépendre de la feule denfité des fibres; car cette fille a la fibre mobile & lâche. Un homme robufte ne fait pas une fi grande quantité de fang ; la caufe de la force eft donc différente de celle de la fanguification. Cette différence vous eft connue, monfieur, & vous voudrez bien faire voir en quoi elle confifte, ou bien elle eft inconnue. Il paroît que les fondemens en font imperceptibles. Voici d'autres exemples.

Un homme de qualité âgé à préfent de cinquante ans, qui avoit été autrefois à la guerre, & qui depuis plufieurs années étoit fujet à un flux hémorrhoïdal abondant, s'étant fait une trop grande quantité de fang, en menant une vie oifive dans des chambres chaudes, & en s'adonnant au jeu & à la bonne chere, effuya au mois de Février de 1752 une légere attaque d'apoplexie dont il fut guéri, à

ce que j'ai appris, par la ſaignée. L'année ſuivante & le même mois, il perdit quinze livres de ſang dans l'eſpace de deux jours. Ayant été ſon médecin depuis lors, je lui ai conſeillé une diete légere, & preſque entiérement végétale, telle que l'exigeoit la maladie ; il uſe d'un vin léger dont il boit en petite quantité ; il ſe paſſe entiérement de liqueurs ſpiritueuſes, de café & de tabac ; il évite les chambres chaudes ; il a le ventre libre, le flux hémorrhoïdal revient périodiquement & en abondance ; il mene une vie active ; je n'ai pourtant pas encore pu faire enſorte qu'il fût exempt de cette hémorrhagie pendant deux ans entiers. Quelle eſt encore un coup, je vous prie, monſieur, la cauſe d'une ſanguification ſi conſidérable ? Je ſais qu'il eſt nombre d'hommes, de femmes & d'enfans qui ont un pareil tempérament ; cela vient-il de ce que la tranſpiration eſt moins conſidérable ?

Je connois une femme qui depuis pluſieurs années perdoit beaucoup de ſang par les hémorrhoïdes ; elle avoit eſſayé d'une infinité de remedes ; je ne m'en rappelle qu'un ſeul qui mérite attention, ſavoir du ſafran de Mars aſtringent, qu'elle prenoit à grandes doſes par l'ordonnance des plus célebres médecins de

Montpellier. Elle m'a proteſté avec ſerment que d'après un calcul très-exact fait au moyen d'un vaſe qui lui ſervoit de meſure, elle avoit perdu dans une ſeule année quatre cent & douze livres de ſang; cependant elle vivoit, mangeoit & ſe promenoit dans ſa chambre. Autant que je l'ai pu ſavoir, elle n'a jamais été entiérement exempte de ce flux hémorrhoïdal; elle vit encore actuellement. Cette quantité de ſang n'eſt pas ſans danger; comment peut-on y remédier? Quoique la cauſe en ſoit inconnue, l'expérience a cependant fait voir qu'il eſt fort utile d'éviter tous les alimens qui nourriſſent beaucoup ou qui agiſſent comme ſtimulans, de s'abſtenir des vins généreux & des vins rouges; mais d'uſer d'alimens végétaux en petite quantité, de boire de l'eau aigrelette, de ſe donner un exercice modéré, mais continuel, de prendre de tems en tems des purgatifs aſceſcens, & de provoquer les urines par des remedes nitreux. Il paroît que la faculté *ſanguificative* a beaucoup diminué chez la fille dont j'ai parlé plus haut, & au lieu de la chaleur continuelle dont elle ſe plaignoit auparavant, elle commence déja à craindre le froid.

Quelle eſt l'utilité de la ſaignée? Elle

ſe réduit aſſurément à peu de choſe. Comment eſt-ce qu'en tirant quelques onces de ſang on emportera cette pléthore, qui ne laiſſe pas de ſubſiſter malgré qu'il s'évacue une livre de ſang par jour, ou comment appaiſera-t-on par-là une hémorrhagie qui ne peut s'arrêter qu'après qu'il s'eſt écoulé quelques livres de ſang ? Cette ſaignée ſera-t-elle utile, en faiſant une révulſion qui détourne le ſang des vaiſſeaux par leſquels il s'écoule ? Cependant il n'eſt pas encore décidé que cette révulſion ſoit réelle, & la raiſon, de concert avec l'expérience & les autorités, m'empêche de le croire. Mais accordons à la ſaignée cette propriété révulſive ; elle arrête donc l'hémorrhagie à raiſon de cette propriété, mais elle laiſſe ſubſiſter la pléthore ; elle empêche la guériſon qu'opéroit la nature, & elle ne guérit pas, donc elle eſt nuiſible. Mais en la réitérant ſouvent, on pareroit à la néceſſité des hémorrhagies. J'en conviens, ſi on tiroit pluſieurs livres de ſang avant le tems où l'hémorrhagie doit arriver, on la préviendroit certainement ; mais qu'importe que cette évacuation ſoit l'ouvrage de la nature, ou celui de l'art ? D'ailleurs on a appris par de fréquentes obſervations une choſe dont la raiſon n'eſt pas difficile à trouver ; c'eſt

qu'on ſupporte bien cette évacuation de ſang qui ſe fait goutte à goutte, quand même elle va à pluſieurs livres, tandis qu'une ſaignée qui auroit évacué la moitié de cette quantité, auroit cauſé la mort.

J'avoue cependant que vû l'impétuoſité avec laquelle le ſang s'échappe de lui-même, vu qu'il s'en perd beaucoup au delà de ce qu'il convient & que l'hémorrhagie ne s'arrête pas toujours après que la pléthore eſt diſſipée, mais qu'elle donne lieu à l'épuiſement, il ſeroit ſouvent utile de prévenir l'hémorrhagie par la ſaignée. Mais il y a ceci à craindre, c'eſt que les hémorrhagies ſpontanées ne tombent en déſuétude, & que les ſaignées étant une fois renvoyées, il ne ſurvienne quelque maladie grave qui emporte le malade. Car auſſi long-tems que les hémorrhagies continuent d'être habituelles, la nature pourvoit à ſa conſervation & éloigne le danger de la pléthore. Mais lorſque l'on remet à l'art le ſoin de remédier à la pléthore, il eſt toujours à craindre qu'il ne ſe commette quelque faute de la part du malade ou de la part du médecin, & que bercés d'une eſpérance trompeuſe qui leur fait entrevoir la guériſon, ils ne mépriſent trop le danger. Je connois des perſonnes

qui, étant ſujettes à des hémorrhagies très-conſidérables, ſont parvenues à une vieilleſſe des plus heureuſes. Pluſieurs pléthoriques par contre, qu'on s'étoit flatté de guérir par la ſaignée, ont été accablés par leur propre ſang & ont mené une vie miſérable.

Il eſt donc plus ſûr de s'abſtenir de la ſaignée chez ceux que des évacuations ſpontanées délivrent d'un ſang qui leur eſt à charge, à moins qu'on ne ſoit forcé d'y recourir par quelque maladie grave. Mais il eſt à propos de pratiquer la ſaignée lorſqu'il ſe fait une grande quantité de ſang, & que la nature n'excitant aucune hémorrhagie, le ſang ſe jette cependant ſur différentes parties, & menace ſouvent d'occaſionner une apoplexie, une eſquinancie, un catarrhe ſuffoquant ou d'autres maladies très-graves. Et un médecin n'agiroit point mal avec ſes malades, s'il pouvoit apprendre à la nature à faire ſortir le ſang par les narines, toutes les fois qu'il y en a trop. Car la pléthore exiſte ſouvent ſans qu'on le ſache, & il eſt arrivé plus d'une fois que le premier ſymptôme par lequel elle s'eſt manifeſtée, a été mortel. C'eſt peut être cette raiſon qui avoit donné lieu à l'uſage où étoient les anciens Egyptiens de ſe faire ſcarifier le nez.

Je me ſuis trop arrêté à diſſerter au ſujet de la pléthore, il s'agit maintenant de rechercher de quelle maniere il faut remplir les autres conditions de la prophylactique. Je ſerai court, car il ſuffit de faire voir qu'en évitant la pléthore, on empêche le trop de mouvemens des humeurs, & qu'elles ne ſe portent à la tête. Il me reſte donc peu de choſes à ajouter.

Premierement donc on empêche le trop grand mouvement des humeurs, en s'abſtenant rigoureuſement d'avaler quoique ce ſoit d'âcre, que ce ſoit ſous le nom d'aliment ou ſous celui de remede, & de toute boiſſon chaude, parce que tout cela augmente dans le moment la chaleur & le mouvement. 2°. En évitant un air trop chaud & impur, car un tel air augmente ſingulierement la raréfaction & le mouvement des humeurs; & j'ai vu récidiver pluſieurs apoplexies par l'abus des chambres trop chaudes. Ceux qui ſont ſujets aux vertiges témoigneront combien les chambres trop chaudes ſont nuiſibles; & les hommes même les mieux portans éprouvent des vertiges, lorſqu'ils s'y arrêtent un peu trop long-tems: or les vertiges, l'apoplexie, la léthargie, le carus & les autres affections ſoporeuſes, ont une origine qui leur eſt commune, & ne diffe-

rent que par le degré ; donc les mêmes choſes conviennent ou nuiſent dans ces maladies.

Outre cela, il faut faire attention que cette précaution eſt d'une grande importance pour empêcher le tranſport du ſang à la tête, ce qui eſt la troiſieme indication : car dans une chambre trop chaude, la tête s'échauffe plus que les autres parties, parce que, ſuivant une loi phyſique, l'air qui environne la tête eſt plus chaud que celui qui eſt autour des pieds, & que la reſpiration ſur-tout en ſouffre : or j'ai déja dit que la plénitude du poumon donne lieu à celle de la tête. Il importe ſur-tout beaucoup de dormir dans une chambre qui ſoit grande & un peu froide, avec les rideaux ouverts. Car je ne ceſſerai de le répéter, le ſommeil eſt très-contraire dans les affections ſoporeuſes ; il faut donc mettre tous ſes ſoins à empêcher que d'autres cauſes nuiſibles ne concourent avec le ſommeil. 3°. Il faut éviter ſoigneuſement tous les mouvemens exceſſifs qui agitent toute la maſſe du ſang.

On prévient le tranſport du ſang en ſe conformant aux avis précédens & aux ſuivans ; en ſe tenant les pieds au chaud, en évitant de s'expoſer au ſoleil, & tous

les efforts qui, en obligeant à une longue inſpiration, font que le ſang s'accumule dans la tête; en renonçant à toutes ſortes de narcotiques, de ſpiritueux & de céphaliques qui pouſſent toutes les humeurs vers les parties ſupérieures: enfin en ſe tenant le ventre libre; car par-là on s'épargne des efforts dangereux, & on réuſſit à empêcher la pléthore, la chaleur & la fievre. J'ai vu à cet égard de très-bons effets des criſtaux de tartre, dont un uſage long & journalier procure plus d'avantages qu'on ne peut le dire, & j'ai appris par une expérience multipliée qu'ils ſont le remede de précaution le plus ſûr de l'apoplexie ſanguine ou bien de l'apoplexie bilieuſe, nom que l'on donne volontiers à cette maladie. Il eſt auſſi deux paſſions de l'ame qui ont ſouvent produit l'apoplexie & qu'il faut éviter avec ſoin, ſavoir la colere & une joie exceſſive. Il eſt rare qu'un excès de bonheur tue par une joie inopinée; mais les occaſions de ſe mettre en colere ſont très-fréquentes, & les apoplectiques ſont ſouvent ſujets à la colere; ils doivent ſe tenir fort ſur leurs gardes: les livres des médecins ſont remplis d'obſervations, qui font voir que la colere a été ſuivie de l'apoplexie.

L'apoplexie eſt une maladie familiere

aux ſavans ; & lorſqu'ils en ont été une fois attaqués, ils ne peuvent rien faire de mieux pour en prévenir les rechûtes que de renoncer tout-à fait aux études un peu ſérieuſes; car la méditation donne lieu au ſang de s'accumuler dans la tête, & à l'apoplexie. Il n'eſt point d'homme de lettres qui n'ait éprouvé des plénitudes de tête conſiderables & menaçantes; elles ſe diſſipent très-bien en renoncant inceſſamment à toute eſpece d'étude, en ſe découvrant la tête & ſe tenant aſſis dans une parfaite tranquillité & même ſans parler. Il leur importe beaucoup d'avoir la tête légérement couverte, d'éviter les chambres chaudes, d'uſer d'une diete légere & de s'abſtenir du vin Je ne dois pas non plus paſſer ſous ſilence que le café dont ils boivent pour diſſiper ces plénitudes de tête, eſt un remede peu ſûr, & qui eſt plus propre à produire l'apoplexie qu'à l'éloigner.

J'ai vu cette maladie chez des octogénaires; alors j'ai évité la ſaignée à moins qu'il n'y eut une néceſſité preſſante, auquel cas l'iſſue en eſt mortelle; car cette évacuation fait quelquefois des maux bien difficiles à réparer; mais j'ai alors employé efficacément les purgations & la diete. J'en ai vu récemment un exemple dans la perſonne d'un homme âgé de quatre-

vingt & quatre ans, qui menoit autrefois une vie active, mais qui parvenu à cet âge, s'étoit adonné à une vie sédentaire & à la bonne chere. Il eut de nuit une attaque d'apoplexie qui lui laissa un léger obscurcissement dans les idées, & une paralysie imparfaite de la langue : il ne voulut pas permettre qu'on lui donnât des lavemens; mais à mesure que ses intestins se vuiderent par le moyen des tamarins, de la manne, de la crême de tartre, & du jus de citron, les fonctions de l'esprit & de la langue se rétablirent, & il recouvra sa premiere santé.

J'ai vu cette espece d'apoplexie laisser quelquefois de la toux après elle : cette toux fait beaucoup de mal en ce qu'elle fait que les humeurs s'accumulent dans la tête : elle ne demande point de traitement particulier, mais elle cede très-bien à la diete végétale : j'ai vu réussir l'esprit de nitre délayé dans une boisson émolliente. Il faut se garder soigneusement de tous les narcotiques qui dans ce cas sont des poisons dangereux.

Avant que de parler des autres especes d'apoplexie, je rendrai compte en peu de mots de quelques autres maladies qui ont de l'affinité avec l'apoplexie sanguine, & je rapporterai

des obſervations qui y appartiennent.

La premiere de ces maladies n'eſt pas fort rare; elle n'a pourtant pas été décrite juſqu'à préſent; auſſi eſt-il ſouvent arrivé qu'on ne l'a pas connue, & qu'ayant été mal traitée, elle eſt devenue mortelle : elle reconnoît pour cauſe une obſtruction lente & légere des vaiſſeaux du cerveau; il s'enſuit de la langueur, de la peſanteur, de la laſſitude; (car les eſprits qui mettent les muſcles en mouvement ſont en défaut), puis un dérangement d'eſtomac, du dégoût & des nauſées, qui ſont un effet de cette étroite correſpondance qui a lieu entre l'eſtomac & la tête, & qui fait qu'il eſt ſouvent difficile de juger, ſi la cauſe des nauſées eſt dans l'eſtomac ou dans le cerveau; parce que la pléthore du cerveau produit fréquemment un effet ſemblable à celui qui dépend des impuretés de l'eſtomac. La maladie ſe manifeſte tout-à-coup par des vomiſſemens ſouvent accompagnés d'un pouls irrégulier & d'une foibleſſe exceſſive: on en accuſe des dépravations du chyle : on employe des émétiques, des purgatifs, des ſtomachiques; on cherche à rétablir les forces par des ſpiritueux, & à opérer une révulſion par le moyen des véſicatoires; tout va en em-

pirant; la léthargie ſurvient & le malade ſuccombe.

J'ai vu pluſieurs perſonnes dans ce cas; j'ai arrêté les vomiſſemens, diſſipé les nauſées, empêché la maladie d'achever de ſe former, & je l'ai guérie par une ſaignée copieuſe, par des bains de pieds, en faiſant boire ſur des tamarins, ſur le nitre, en preſcrivant une boiſſon délayante & laxative, & par des lavemens très-émolliens. Je ſais que pluſieurs ſont péris pour avoir été traités par une autre méthode. Il n'y a pas bien long-tems qu'un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, eſt mort dans une profonde léthargie: on lui avoit fait prendre des préparations de pavots, je ne ſais dans quel but, à moins que ce ne fut peut-être pour arrêter le vomiſſement.

Il eſt encore une maladie analogue, à laquelle ſuccombent pluſieurs perſonnes parvenues à une extrême vieilleſſe. Après des vertiges, de l'angoiſſe & de la foibleſſe, elles ſont tout-à-coup attaquées de vomiſſemens ſi copieux qu'on a peine à concevoir la quantité des matieres qu'elles évacuent. Les vomiſſemens durent pendant quelques heures; lorſqu'ils ſont appaiſés, le malade paroît être un peu mieux; mais il leur reſte une très-grande foibleſſe, & à

peine s'eſt-il écoulé quelques heures qu'il ſurvient une léthargie mortelle, ou qu'après une légere difficulté de reſpirer, ils tombent en ſyncope & finiſſent ainſi leurs jours aſſez tranquillement.

Deux cas tout nouvellement arrivés ſerviront d'exemples d'une autre maladie. Un homme de quarante ans d'un tempérament bilieux, mais ſain, ayant mené ci-devant une vie gaye & active, maintenant ſédentaire, en proie à l'ennui & à certains chagrins, & mangeant peut-être un peu trop, tomba ſur la fin de l'automne derniere dans un ſommeil preſque continuel, enſorte qu'il entendoit à peine parler, qu'il répondoit avec difficulté, & qu'il ne prononçoit que de tems en tems quelques paroles dépourvues de ſens, ſoit que l'aſſoupiſſement le gagnât, ſoit que ce fût l'effet d'un très-violent mal de tête qui alternoit avec l'aſſoupiſſement; il étoit dégoûté de tout, même de la vie, il étoit maigre, jaune, foible; il avoit des nauſées & des vertiges. Je conſeillai 1°. de ne lui donner pour toute nourriture que des végétaux, & pour boiſſon de l'eau ſeulement ou de la limonade, en mettant le vin abſolument de côté; & ſur-tout de lui donner une très-grande quantité de fruit de la ſaiſon, principalement des raiſins; 2°. de lui

faire baigner les jambes dans l'eau tiede une ou deux fois le jour; 3°. de lui faire boire tous les jours douze onces d'une tiſane faite avec de la racine de chiendent, des tamarins & du nitre. Il ſe porta bien au bout de douze jours.

J'ai été conſulté par les parens d'un capitaine de qualité qui avoit près de cinquante ans, qui étoit robuſte, mais qui avoit l'habitude de paſſer les nuits à jouer: il étoit tombé dans la triſteſſe & dans un aſſoupiſſement ſans ſommeil, accompagné d'abſences de mémoires, enſorte qu'il s'endormit étant aſſis à table en parlant & en ſe promenant: il paſſoit des nuits cruelles & dans l'angoiſſe, & il oublioit ce qui s'étoit paſſé peu auparavant; il ne diſoit pas un mot de tout le jour, tandis qu'avant ſa maladie il étoit d'une humeur gaye. Quelle étoit la cauſe de cette maladie? Etoit-ce une diſpoſition inflammatoire? Quels remedes falloit-il employer? Ce n'étoit ſans doute pas des bouillons de vipere & des véſicatoires, comme un médecin étranger l'avoit conſeillé; mais j'ordonnai qu'après une ſaignée, 1°. il bût tous les jours quatre livres de petit-lait très clarifié avec autant d'onces de miel, une once de rob de ſureau & deux dragmes de crême de tartre, 2°. une diete entiérement végétale

& conſiſtant ſur-tout en herbes chicoracées, en fruits de la ſaiſon & en raiſins, 3°. je lui défendis abſolument toute boiſſon fermentée, excepté le vinaigre ſeulement; mais je voulus qu'il bût abondamment de la limonade, de l'eau & du moût, 4°. je voulus qu'il prit le ſoir d'amples bains de jambes tiedes. Le malade étant indocile n'obſerva tout cela qu'imparfaitement, & ne voulut pas renoncer tout-à-fait à la viande & au vin, il ne prit ni du petit-lait, ni du miel, ni du rob de ſureau; il uſa cependant des bains de jambes tiedes, de crême de tartre & d'apoſemes de chicorée : cela fit prendre une meilleure tournure à la maladie, l'aſſoupiſſement ſe diſſipa, le ſommeil revint, la triſteſſe diminua; mais comme il mit bientôt de côté toutes les regles que je lui avois preſcrites, la maladie ne ceſſa pas encore entiérement (*).

Il faut rapporter ici ces ſommeils léthargiques dont parlent des auteurs di-

(*) Il y a neuf ans que j'écrivis ceci, ce malade parut être encore pendant quelque tems dans un état de convaleſcence; mais ayant bientôt repris ſon premier genre de vie, il retomba dans l'aſſoupiſſement, & ayant été aſſez mal aviſé que d'uſer de la poudre d'*Ailhaud*, il s'enflamma le cerveau, où on trouva un abſcès après ſa mort.

gnes de foi: on voit quel doit en être le traitement toutes les fois qu'ils ne tirent pas leur origine de quelque autre maladie. C'eſt mal-à-propos qu'on cherche à réveiller les malades en employant des remedes ſtimulans, tandis qu'il faut les guérir par des évacuations & en réprimant le mouvement des humeurs. Car lorſqu'il aborde plus de ſang dans certaines parties qu'il ne s'en écoule, elles ſe rempliſſent trop. Il faut donc par cette raiſon faire enſorte que l'affluence du ſang & la plethore diminuent; car des obſervations ſans nombre prouvent que toutes les fois qu'on la diſſipe, le mouvement du ſang dans les veines eſt plus facile.

Il eſt des hommes mal conſtitués dès leur naiſſance, & qui ayant les vaiſſeaux du cerveau ou de la tête trop délicats, ſont expoſés à raiſon de cette conſtitution à des maux de tête continuels & très-graves, & ils ſont preſque d'abord accablés par les moins violens. L'art ne peut pas y remédier, & il n'y a de ſoulagement à attendre que d'un genre de vie qui diminue l'activité des forces vitales; ces perſonnes ſont obligées de vivre dans un état de foibleſſe, les forces leur donnent la mort.

Je dois maintenant parler des autres

eſpeces d'apoplexie. Toutes les fois que cette maladie attaque un corps qui n'eſt ſujet ni à la pléthore ni à l'inflammation, mais qui eſt cachectique & rempli d'humeurs crues, aqueuſes, viſqueuſes, il eſt rare qu'il faille avoir recours à la ſaignée; mais il faut évacuer par les couloirs & faire en même tems tout ſon poſſible pour procurer une révulſion. Il ne faut pas non plus faire choix des remedes recommandés précédemment, leſquels ſont exempts de toute âcreté; car dans ce cas-ci il n'eſt pas ſi facile d'accélérer le mouvement des humeurs; & les corps engourdis de ces malades obéiſſent mal à des remedes doux. J'emploie les ſels amers, le ſéné, la rhubarbe, le diagrede, la racine de jalap & des lavemens âcres à titre de purgatifs: après qu'une diarrhée abondante a entraîné une quantité d'humeurs, il eſt permis d'exciter d'autres ſécrétions, pourvu qu'en même tems on faſſe uſage des révulſifs. Mais on eſt quelquefois obligé d'employer des ſtimulans un peu forts, car l'engourdiſſement du cerveau eſt ſouvent ſi grand que malgré que les cauſes de l'engorgement ſoient déja diſſipées, ce viſcere a toutes les peines du monde à s'en délivrer, ſi on ne lui aide pas.

C'est dans cette espece d'apoplexie que les cantharides sont souvent d'une si grande utilité, parce qu'elles agissent en même tems comme stimulans & comme révulsifs, & qu'elles excitent souvent des sueurs abondantes que j'ai vu plus d'une fois emporter la maladie, mais il faut pour cela entretenir l'écoulement assez longtems; car telle est la propriété des vésicatoires, qu'ils raniment toutes les fonctions de la transpiration cutanée, quand même on ne les applique qu'à une seule partie. Vous savez, monsieur, que dans quelques endroits, les gens de la campagne substituent aux cantharides la renoncule des marais, qui est une plante vénéneuse (*); mais il faut s'en servir avec

(*) C'est le *Ranunculus sceleratus* de LINNÉ, qu'on appelle aussi *Grenouillette d'eau* ou *Pied-pou*, & que nos paysans appellent *Piapau*. Qu'il me soit permis de transcrire ici de mon *Histoire des plantes vénéneuses*, (pag. 100 & 108,) ce qu'il y a de plus important à savoir, touchant l'usage externe de cette renoncule. « La fleur & les feuilles appliquées sur la peau la rougissent, & y font lever des vessies au bout de 12 heures sans douleur, il est vrai; mais les ulceres qui en résultent, demandent beaucoup de tems pour se fermer, sur-tout si on a percé ces vessies. Les feuilles appliquées sur les verrues les enflamment, &c. Lorsque la grenouillette d'eau, employée à l'extérieur, y a excité un ulcere qui dure trop long-tems, & qui devient douloureux, l'application du baume du Pérou réussit très-bien, quoiqu'il augmente d'abord la douleur; mais après cela, elle ne tarde pas à disparoître entiérement, & l'ulcere se ferme en peu de tems ».

précaution. Il eſt vrai qu'appliquée au pouce, elle a diſſipé la fievre intermittente ; mais la trop grande irritation qu'elle excite, a occaſionné des maladies beaucoup plus graves. Je connois un capitaine Piémontois qui, après avoir eu le pouce détruit juſqu'à l'os avec des douleurs inouies, a eu pendant pluſieurs mois un ulcere très-fâcheux qui l'a fait cruellement ſouffrir. Un charretier eut dans l'eſpace de quelques heures toute la peau du bras levée, en forme d'une veſſie prodigieuſe, avec de la fievre, du délire, de la phrénéſie, une eſpece de rage & la gangrene, enſorte qu'un très-habile chirurgien eut bien de la peine à ſauver ce bras. Les cantharides ſont donc plus ſûres.

Une femme, âgée de ſoixante & dix années & d'une conſtitution lâche, eut une attaque d'apoplexie qui lui laiſſa une paralyſie complette de la langue, de la moitié du viſage, du bras & de la jambe du côté gauche. Après avoir beaucoup évacué les premieres voies, on lui appliqua les cantharides, puis à l'aide d'une boiſſon convenable & des diaphorétiques fixes, on excita des ſueurs, qu'on laiſſa continuer pendant neuf jours entiers, ſans preſque faire changer d'attitude ni de linges à la malade ; ces ſueurs la laiſ-

ſerent

ſerent entiérement dégagée de toute paralyſie, & jouiſſant d'une ſanté, d'une force & d'une bonne vue qui lui étoient déja inconnues depuis long-tems, enſorte qu'elle pût quitter ſes lunettes, dont elle ſe ſervoit depuis bien des années.

D'autres auteurs ont indiqué fort au long d'autres ſecours qu'il faut rapporter ici. Le traitement prophylactique conſiſte en deux parties, celle de la diete & celle des remedes. La principale regle eſt d'obſerver une diete qui ſoit atténuante ſans être émolliente; mais qui ſoit aſſaiſonnée de ſtimulans qui mettent en jeu les fibres engourdies & qui réveillent l'activité des couloirs qui ne ſont plus leurs fonctions. Une doſe médiocre d'un vin diurétique fait un bon effet. Il faut éviter toutes les boiſſons qui relâchent. Il faut continuellement ſe donner de l'exercice & ſe frotter chaque jour par tout le corps. Il faut ſe purger de tems en tems avec de la poudre cornachine ou de la rhubarbe. Il eſt à propos d'uſer d'un vin médicinal fait avec des amers & des diurétiques; je l'ai preſcrit à pluſieurs malades, & toujours avec ſuccès.

Pluſieurs ſont cas des fontanelles dans

cette eſpece d'apoplexie ; je les approuve dans le cas où la premiere attaque de la maladie a ſuccédé à la ſuppreſſion de quelque écoulement qui ſubſiſtoit depuis long-tems ; car alors une fontanelle établie à l'endroit où ſe faiſoit cet écoulement, a empêché le retour de l'apoplexie, & a guéri d'autres maladies qui provenoient de la même cauſe : autrement la fontanelle n'a pas été d'une grande utilité, & il ne faut pas mépriſer l'autorité de quelques auteurs de poids qui ont averti que les fontanelles étoient ſouvent un remede nuiſible ; l'obſervation le fait voir.

Une femme reſpectable ſexagenaire & replete, étant tourmentée depuis pluſieurs années d'une lippitude très-fâcheuſe, conſulta en 1758, au mois de Juillet, un chirurgien étranger qui ayant examiné attentivement ſes yeux, trouva qu'ils n'avoient aucun vice, & que la vue étoit bonne. Mais dans la vue de remédier à la lippitude, il conſeilla une fontanelle ; un médecin étranger, le médecin & le chirurgien ordinaires furent du même avis : on l'établit en faiſant une inciſion dans le bras gauche ; bientôt il ſurvint autour de la fontanelle de vives douleurs, des inflammations, des croû-

tes (*), des dartres qui défigurerent dans peu de tems tout le corps qui jusques-là avoit été absolument exempt de toute maladie de la peau : la lippitude devint encore plus fâcheuse. Ayant été appellé pour la premiere fois au mois de Decembre de la même année, pour consulter sur ce qu'il y avoit à faire pour rétablir la vue que la malade avoit presque perdue, je trouvai que les deux yeux étoient obscurcis par une cataracte.

Quelle étoit l'étymologie de cette maladie? Est-ce que l'irritation de la peau avoit arrêté la transpiration ? avoit-elle donné lieu par-là à ces vices de la peau, & à ce qu'une humeur trop âcre, ayant reflué vers la partie malade & vers les parties voisines, avoit augmenté la lippitude & produit la cataracte? La peau se guérit, après avoir formé la premiere fontanelle qu'on avoit établie dans une partie trop musculeuse, & après en avoir ouvert une autre, (car la malade ne voulut pas permettre qu'on supprimât entiérement cet écoulement), après avoir appliqué des préparations de plomb au bras & employé des purgations douces, composées de mercure doux & de soufre

(*) *Licheves.*

doré d'antimoine, mèlange utile qui réussit toutes les fois qu'il s'agit de résoudre des humeurs visqueuses.

La cataracte qu'on auroit dû abattre d'abord (*) subsistoit encore : on en auroit fait l'extraction depuis long-tems, si on m'avoit donné une entiere confiance. Car les argumens qui démontrent qu'on doit préférer l'extraction à l'abaissement, sont d'un grand poids, & tous les gens de bien doivent des remercimens à Mr. DAVIEL, de ce qu'il a fait voir par de nombreuses observations l'utilité de l'extraction, laquelle plusieurs autres auteurs avoient déja soupçonnée: car sans parler de ceux que cite Mr. DE JUSSIEU, dans sa dissertation sur cette nouvelle méthode, l'extraction a été mise en pratique dans le siecle dernier par ROCH MATTHIOLE, chirurgien Italien; par BURRHUS, par LAMZWEERDE, & au commencement de ce siecle par un charlatan Allemand. Mr. MERY en cite d'autres exemples dans les *Mémoires de l'académie de Paris* de l'année 1707. Il en est un très-digne de remarque dans le-

(*) On l'a abattue depuis lors, mais le succès en a été malheureux, car la malade a souffert de très-grandes douleurs après l'opération, & le peu de vue qu'elle a recouvré, ne lui a été d'aucune utilité.

quel la nature, montrant la route convenable, pouſſa d'elle-même le criſtallin opaque dans la chambre antérieure de l'œil, d'où il fut très-facile à Mr. de Saint-Yves de le tirer.

Mais dans le cas de notre malade, le chirurgien à qui on s'étoit adreſſé pour opérer ſur cette cataracte, ne connoiſſoit pas cette nouvelle méthode, & renvoyoit même l'abaiſſement malgré moi, en attendant je ne ſais quelle maturité dont on parloit beaucoup autrefois, mais dont les plus habiles gens ne font aucun cas aujourd'hui. Car lorſque le criſtallin eſt ſain, il eſt mûr & très-en état de ſubir l'opération; l'opacité ne lui ôte rien de cette aptitude, ſi ce n'eſt qu'en même tems il devient mou & même ſe fond, ce qui arrive quelquefois; mais toutes les fois qu'il a conſervé ſa premiere ſolidité, il eſt toujours mûr; & auſſi-tôt qu'il ne reſte plus d'eſpérance de diſſiper la cataracte par les remedes, on peut faire l'opération avec ſûreté; & c'eſt en vain qu'on ſupporte la cataracte ſcrupuleuſement pendant pluſieurs années; ce délai eſt même mal indiqué; car il eſt à craindre que le criſtallin qui eſt devenu inutile & incommode, étant retenu long-tems dans l'œil, n'y excite des

inflammations, des adhésions, des suppurations ou d'autres maladies qui rendent pour toujours impossible la guérison qu'on avoit différée, & qu'en attendant ainsi une maturité imaginaire, on ne laisse échapper une occasion qu'on ne retrouvera jamais. J'en ai des exemples dont je rendrai une fois compte ailleurs.

Il est une espece d'apoplexie provenant de trop d'embonpoint, laquelle il faut prévenir par les remedes les plus fondans, car lorsqu'elle est formée, elle ne se guérit point. Les symptômes qui l'annoncent, durent souvent long-tems; Mr. VAN SWIETEN les a exposés avec beaucoup de clarté.

Il y a trois ans qu'une femme âgée de cinquante quatre ans tomboit fréquemment dans l'assoupissement; elle étoit à la vérité replete, mais exempte de tout autre vice autant que j'ai pu le découvrir: elle étoit souvent attaquée d'engourdissement à la langue, au bras, à la jambe, de vertiges & d'obscurcissement de la vue. L'embonpoint diminua par un usage abondant du savon de Venise & d'oxymel scillitique; par une diete atténuante, maigre, légérement stimulante, & par un exercice modéré; tous les symptômes se dissiperent

peu-à-peu, & dans la ſuite elle ſe porta bien.

J'ai vu dans l'été de 1759, dans une ville voiſine, une femme âgée de quarante & quelques années, preſque enſevelie dans la graiſſe, pareſſeuſe depuis long-tems & lente, ſe plaignant que la mémoire lui manquoit, & qui quelques mois après, étoit preſque continuellement plongée dans le ſommeil, incapable de preſque aucun mouvement, abſolument dépourvue de mémoire, en proie à l'angoiſſe & de mauvaiſe humeur : elle étoit enfin imbécille. D'autres médecins avoient conſeillé des bains froids & des fortifians. Je crus qu'il falloit employer les plus puiſſans fondans. Les chaleurs qui étoient alors exceſſives, & qui donnoient beaucoup d'angoiſſe à la malade, ne me permettoient pas d'employer le ſavon ; mais je fus d'avis qu'elle uſât d'oxymel ſcillitique avec un ſel neutre, & qu'elle ſe mit à une diete très-légere & fondante. Au bout de quelques jours, il y eut de l'eſpérance que l'aſſoupiſſement ſe diſſiperoit bientôt ; mais déja le ſeptieme jour, la malade refuſa de prendre ces remedes, & elle en employa d'autres : la maladie dégénéra promp-

tement en léthargie & en apoplexie.

Soit que la ſecrétion & la diſtribution des eſprits animaux ſoit empêchée, ſoit qu'ils viennent à manquer par l'épuiſement des forces, il s'enſuit l'apoplexie, maladie dans laquelle les nerfs ceſſent d'être ſenſibles, & ce défaut de ſenſibilité donne lieu à la ceſſation des actions volontaires, car les nerfs ne ſont certainement pas privés de toute action, mais ſeulement de celle qui ſert aux ſens; car tous les mouvemens qui ne dépendent pas de celle-ci ſubſiſtent encore, ce ſont ceux que l'école a appellés les *mouvemens vitaux* & les *mouvemens naturels.* Or l'engourdiſſement des ſens fait ceſſer l'action de l'ame ſur le corps & les mouvemens qu'elle produit. La circulation ſubſiſte dans ſon entier, ſes cauſes n'étant pas du reſſort de l'ame : la reſpiration eſt quelquefois lézée, ſoit à cauſe du catarrhe ſuffoquant qui accompagne ſouvent l'apoplexie, ſoit parce que cette fonction eſt à la vérité en partie néceſſaire & en partie aſſujettie à l'action de l'ame.

Doit on rapporter ici cette induſtrieuſe hypotheſe que notre ami le célebre ZIMMERMANN a propoſée, il y a vingt ans, non ſans être fondé ſur des expé-

riences ; en difant qu'il foupçonnoit que les nerfs fentent par les efprits & qu'ils produifent le mouvement par une propriété innée des folides? Quoiqu'il en foit, on comprend que l'apoplexie a lieu, lorfque les efprits font en défaut; telle eft celle qui tue fubitement dans les maladies chroniques, fur-tout dans ces maladies qui diffolvent entierement le fang, dans la jauniffe, par exemple, ce que j'ai vu arriver quelquefois. Telle eft celle qui emporte ceux qui aiment les remedes, & qui en en prenant continuellement, s'attirent une mort qu'ils cherchent à éviter. Telle eft enfin celle qui fuccede au marafme des vieillards, ou qui tue ceux que des chagrins continuels ont abattus.

Il faut employer ici un autre traitement; il faut remédier à la mauvaife qualité des humeurs & en rétablir la quantité ; il faut exciter les mouvemens vitaux qui languiffent. La cure confifte donc à employer des fortifians, de bonnes nourritures, & à éviter foigneufement les évacuans. On prévient la maladie en ufant d'alimens fort nourriffans, mais qui foient faciles à digérer, en en prenant fouvent & en petite quantité.

Il eft une efpece d'apoplexie dans la-

quelle la foiblesse est l'effet d'obstructions du bas-ventre, lesquelles ont nui aux digestions & empêché la nutrition. Je l'ai vue arriver chez des femmes qui n'étoient pas encore parvenues au premier période de la vieillesse. Il faut soutenir les forces & résoudre les obstructions avec prudence. Les gommeux & les plantes ameres sont pour cela d'une grande utilité.

SYDENHAM a mis avec raison l'affection hystérique au nombre des maladies qui ont l'apparence de l'apoplexie ; j'en ai souvent vu des exemples. Le plus souvent cette maladie n'est pas grave, pourvu que le médecin ne la fasse pas empirer par sa faute. On la guérit tous les jours par des frictions de tout le corps, par des épithemes aromatiques, par quelque boisson fortifiante & anti-hystérique ; on la prévient par les fortifians & par l'exercice ; elle est souvent occasionnée par les passions de l'ame. Est-elle donc exempte de tout danger ? Non assurément, car on meurt de l'affection hystérique, quoiqu'en disent ceux qui tournent cette maladie en plaisanterie. M. de HAEN, à qui on doit tant de bonnes choses, en rapporte un exemple bien remarquable, & j'en ai vu deux.

Une fille de qualité, belle & âgée de

vingt ans, avoit eu dans une autre ville, & quelques mois avant que d'être attaquée de cette maladie, une petite vérole très-bénigne à ce qu'on m'a dit, & dont elle s'étoit tirée avec la plus grande facilité; après quoi on la purgea plusieurs fois. Depuis ce tems-là elle avoit eu des maux hystériques, elle se plaignoit surtout depuis environ deux mois de maux de tête très-fâcheux, & elle étoit triste. L'éloignement d'un médecin habile, qui avoit guéri la premiere maladie, fit qu'on confia le traitement de celle-ci à un empirique qui s'étoit fait autrefois une certaine réputation, & qui espéroit de guérir cette maladie par divers remedes évacuans & rafraîchissans; mais la tentative étoit folle & le succès en fut malheureux. Tout alloit de mal en pis; enfin la malade souffrant un mal de tête inoui, perdit subitement la parole, en montrant du doigt l'endroit de la douleur. Je ne la vis que deux heures avant sa mort, elle avoit alors le visage rouge, le pouls intermittent, irrégulier, très-petit & très-mauvais, une angoisse extrême, elle mourut subitement. Ses parens voulurent qu'on ouvrit la tête; j'en fus témoin tout seul; il ne s'y trouva pas le plus petit vice. Auroit-on trouvé dans la poitrine quelque

trace de maladie ? L'observation ſuivante prouve peut-être le contraire.

La même année une fille de dix-huit ans ayant eu une frayeur pendant l'écoulement de ſes regles, elles s'étoient arrêtées ; elle avoit eu après cette ſuppreſſion de fréquens évanouiſſemens, auxquels un chirurgien qui demeuroit alors ici, avoit tenté de remédier par divers moyens. Enfin, après que la maladie ſe fut montrée ſous une infinité de formes, pendant ſix ou ſept mois, la malade tomba dans un profond aſſoupiſſement, d'où on tâcha inutilement de la tirer. Toutes les tentatives ayant été infructueuſes, les parens eurent recours à moi le troiſieme jour de l'aſſoupiſſement ; je trouvai la malade dormant ſi profondément, qu'aucun bruit ni aucun genre d'irritation ne pouvoit la réveiller. Je conſeillai ce que j'ai accoutumé de conſeiller dans des cas ſemblables, ſavoir, de la laiſſer dans une parfaite tranquillité. Au bout de douze heures elle ſe réveilla bien portante, ſi ce n'eſt qu'elle étoit extrêmement foible.

En examinant tout avec attention, je trouvai qu'il n'y avoit aucun vice local & qu'il n'y avoit point de fievre ; cela me détermina à conſeiller des fortifians combinés avec des anti-hyſtériques. Ils

réuſſirent à ſouhait, mais quelques jours après, une nouvelle frayeur jetta la malade dans des angoiſſes ſi cruelles, accompagnées d'un mal de tête inoui, de nauſées continuelles, & d'affreuſes convulſions des membres, qu'il m'eſt rarement arrivé de voir un état plus fâcheux. J'appaiſai d'abord la furie du mal au moyen d'une ſeule doſe d'opium, puis j'en vins inſenſiblement à bout par les remedes que j'ai déja dit. Mais l'abattement des forces, qui avoient été affoiblies par la longueur de la maladie & ſur-tout par les remedes, ne me laiſſoit pas beaucoup d'eſpérance de parvenir à une guériſon complette. La malade fut ſaiſie d'angoiſſe en mangeant une ſoupe, & elle mourut dans l'eſpace d'une minute.

J'engageai les parens, en leur offrant de l'argent, à permettre l'ouverture du cadavre. Je trouvai le cœur peut être un peu plus gros, plus mol & plus pâle que le naturel ; cela venoit-il des ſaignées fréquentes qu'on avoit faites ? Je n'ai d'ailleurs point vu de cadavre plus exempt de toute eſpece de vice. Qui eſt-ce qui fera voir de quelle maniere cette maladie eſt devenue mortelle dans ces deux cas & dans celui que rapporte Mr. de Haen ? Eſt-elle arrivée par le défaut des eſprits

ſeulement? Mais il eſt des perſonnes qui vivent long-tems, quoiqu'étant beaucoup plus foibles que ne l'étoient nos malades quelques jours avant leur mort. La mort a-t-elle été occaſionnée par une paralyſie ou par une convulſion du cœur? Il arrive aſſurément très-ſouvent & très-facilement que tous les muſcles des femmes hyſtériques ſont convulſés; pourquoi le cœur ne le ſeroit-il pas? Je croirai donc que cela eſt ainſi, juſqu'à ce que des gens inſtruits rectifient mes idées. J'avoue que la théorie des maladies des nerfs renferme encore beaucoup d'obſcurités; cependant la clarté augmente inſenſiblement, & il y a lieu d'eſpérer que la diſſertation que mon intime ami, Mr. ZIMMERMANN, prépare pour la preſſe ſur les affections hyſtériques & hypocondriaques, diſſipera toutes ces obſcurités.

Il eſt difficile de s'imaginer combien la frayeur abat les forces des perſonnes foibles: j'en rapporterai un exemple entre pluſieurs autres. Une femme groſſe éprouvoit des hémorrhagies de matrice, que j'eus le bonheur de faire ceſſer; & comme elle devoit accoucher dans peu, il y avoit lieu d'eſpérer qu'elle guériroit ſûrement, car les forces étoient en bon état, & il y avoit déja pluſieurs jours

qu'elle n'avoit plus de perte. Elle eſt frappée d'une grande frayeur & tombe en défaillance ; étant revenue de cet état, elle tombe dans un délire, accompagné d'une foibleſſe totale ; je rétablis un peu les forces par la nourriture & par des remedes appropriés à ſon état : le lendemain il ſurvient une nouvelle hémorrhagie, mais peu conſidérable, & telle que la malade auroit pu en ſupporter pluſieurs avant ſa frayeur, ſans s'en trouver mal : j'étois abſent, elle meurt dans l'eſpace d'une heure, & je perds en ſa perſonne une amie que je regretterai toujours. Maintenant, pourquoi la cauſe de cette mort n'auroit elle pas été dans les nerfs ? Elle arrive à la ſuite de la ligature de la plus petite ramification nerveuſe, & lorſqu'on irrite légérement un nerf qui eſt à découvert, toute l'économie animale en eſt troublée. Mais il eſt pluſieurs maladies qui peuvent affecter les nerfs plus fortement que ne le fait un obſervateur, en faiſant uſage de la ligature ou d'une légere irritation.

Il eſt tems maintenant d'en venir à la paralyſie ; mais il ſera bon de commencer par un court examen de ce qu'on doit penſer de la fumée du tabac, qu'on recommande, à ce que j'ai vu dans un livre nouveau, comme un préſervatif contre

l'apoplexie, afin qu'on ne s'en laiſſe pas impoſer par une erreur auſſi dangereuſe.

JEAN NICOT, ambaſſadeur de France à Lisbonne, a été le premier qui, à la perſuaſion d'un Flamand qui revenoit de la Floride, a employé & recommandé l'uſage de cette fumée aux Européens l'an 1560, ſi je ne me trompe: cette fumée eſt chargée d'un ſel âcre & d'un ſoufre combiné avec une huile narcotique. Ce ſel, aidé de la chaleur, irrite les glandes ſalivaires, fait couler la ſalive & ſouleve l'eſtomac; de-là vient le vomiſſement chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fumer, il irrite les inteſtins, c'eſt ce qui fait que les fumeurs novices en éprouvent ſouvent une diarrhée abondante, & que les fumeurs de profeſſion ont tous les jours une ſelle, ce qu'ils regardent comme très-avantageux. Il ſe peut qu'à raiſon de ſon amertume & de ſa vertu purgative, cette fumée eſt contraire au *tænia* & aux autres vers, car on manque à cet égard d'obſervations ſûres.

Il réſulte du même principe que cette fumée a quatre inconvéniens : 1°. elle fait cracher la ſalive & donne lieu à toutes les maladies que cette évacuation produit; car ſi on y fait attention, on verra que les fumeurs ſalivent beaucoup pen-

dant qu'ils fument & qu'ils ne crachent point pendant le reste de la journée : cela n'est pas étonnant, car l'organe de la salivation ayant été irrité, sa fonction cesse en même tems que la cause de l'irritation ; de-là vient souvent une sécheresse de la bouche qui fait que l'on se gorge d'une trop grande quantité de boisson ; 2°. la fréquente irritation détruit les forces de l'estomac & des intestins, l'appétit se perd, les forces s'épuisent, la nature devient paresseuse & n'agit plus qu'à l'aide des stimulans ; 3°. les humeurs contractent de l'acrimonie ; 4°. ceux que la fumée du tabac oblige de boire en trop grande quantité, sont exposés par-là à une nouvelle source de maladie, laquelle varie suivant la diversité des boissons, & qui est toujours funeste.

Le principe narcotique de cette fumée ajoute à l'indisposition de l'estomac, la tête se remplit d'humeurs, il survient des maux de tête, des vertiges, des angoisses, la léthargie, l'apoplexie, enfin il produit tous les effets de l'opium, comme le grand BACON DE VERULAM en a déja averti, en disant : *Le tabac dont l'usage s'est accrédité dans notre siecle, est un certain genre de jusquiame, & trouble manifestement la tête, de la même maniere*

que le ſont les compoſitions où il entre de l'opium.

On voit donc combien on ſe trompe & à quel danger on s'expoſe, en uſant de cette fumée dans la vue d'éloigner l'apoplexie. J'ai vu pluſieurs exemples, outre nombre d'autres qui ſont venus à ma connoiſſance, par ouï dire ou par la lecture, de gens qui, ayant eu une attaque d'apoplexie dans le tems qu'ils fumoient, pour ſe garantir de cette maladie, ont bien fait voir par-là que ce remede a la propriété d'occaſionner l'apoplexie. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu un fumeur qui ſoit devenu vieux : DE HEYDE regrette un ſavant médecin, qu'un uſage exceſſif de la pipe a tué à la fleur de ſon âge : on comprend bien qu'un pareil abus donne lieu à toutes les maladies, que des auteurs de poids diſent avoir été occaſionnées par la fumée du tabac. De ce nombre ſont l'apoplexie, ſuivant VAN HELMONT, TULP, ſuivant les médecins de Breslau & pluſieurs autres ; l'épilepſie, ſuivant les *Ephémérides des curieux de la nature* ; des vices très-conſidérables de la poitrine, ſuivant DE HEYDE & TULP ; la jauniſſe, ſuivant PIERRE BORELLI ; des maladies du foie, qui ſont en général des maladies graves, ſuivant VAN SWIETEN ; la goutte,

ſuivant WERLHOFF; l'étiſie, ſuivant vous, monſieur; & d'autres maladies ſuivant d'autres auteurs. Je traite encore actuellement un homme qui étoit tourmenté d'un mal de tête des plus cruels & d'une ſécherefſe brûlante à la bouche, après avoir trop fumé de tabac dans la vue de ſe guérir d'un mal de dents, mais ſans ſuccès, au lieu qu'il s'en eſt délivré en uſant de rafraichiſſans, comme je le lui avois conſeillé.

La fumée du tabac n'a-t-elle donc aucune utilité? Si on en uſe beaucoup, elle nuit aſſurément à toutes ſortes de perſonnes & dans tous les cas; & cette aſſertion ne peut être réfutée par quelques exemples de perſonnes, chez qui la peine n'a ſuivi qu'à pas lents, la commiſſion de l'abus; car l'habitude fait que nous nous accoutumons aux poiſons les plus dangereux, mais quoiqu'ils ne détruiſent pas la machine tout d'un coup, ils ne laiſſent pas que de produire cet effet à la longue.

Des perſonnes d'une conſtitution lâche & phlegmatique ſe ſont quelquefois bien trouvées de faire un uſage modéré du tabac, en fumant avec des pipes longues & minces auxquelles s'attache l'huile de cette plante, qui eſt chargée d'un ſoufre narcotique, comme on l'a appris

par expérience: les bons effets que ces perſonnes en reſſentent, viennent de ce que le ſel ſtimulant du tabac évacue les glandes ſalivaires & ranime le mouvement périſtaltique devenu trop lent; c'eſt de cette maniere qu'on dit que la pipe a guéri quelques maladies, provenant d'une trop grande quantité d'humeurs. Elle a pu par l'irritation qu'elle cauſe rétablir le ton des glandes ſalivaires qui étoient fort relâchées, comme les remedes âcres remédient quelquefois au relâchement de l'eſtomac, & c'eſt ainſi qu'elle a pu faire ceſſer une ſalivation habituelle. La fumée du tabac a pu ſoulager des perſonnes ſujettes à l'aſthme pituiteux, en s'introduiſant avec l'air dans les bronches. Je lis dans ce moment qu'elle a auſſi été utile à des gens replets. Eſt-ce peut-être qu'elle a produit cet effet en leur ôtant l'appétit? Eſt-ce en ranimant leurs fibres languiſſantes? Suivant le témoignage de HOFFMANN, elle a quelquefois guéri promptement de violentes coliques; eſt-ce à titre de ſoporifique ou de purgatif? C'eſt ce que cet auteur nous a laiſſé ignorer.

Il eſt donc difficile de nier qu'un uſage prudent de cette fumée n'ait quelquefois été un remede utile. Mais l'uſage journalier eſt preſque toujours nuiſible.

Le tabac en poudre, qu'on ne ceſſe de tirer par le nez par une très mauvaiſe habitude, ne manque pas non plus d'inconvéniens. Car il irrite les nerfs & il n'a point d'autre vertu ; or je ne ſais pas quel avantage on peut attendre de l'irritation des nerfs dans un corps ſain. L'abus de cette poudre cauſe des vertiges chez les plus robuſtes. J'ai vu des perſonnes foibles avoir non-ſeulement des vertiges, mais auſſi des angoiſſes & des défaillances complettes. Il eſt une infinité de femmes fort ſenſibles qui, pour avoir tiré par le nez à jeun un ſeul grain de tabac, ont eu une violente attaque de paſſion hyſtérique. Enfin cette irritation réitérée fait non-ſeulement perdre l'odorat, mais encore elle donne lieu à un engourdiſſement général qu'on a bien de la peine à diſſiper. Eſt-ce que le tabac affoiblit la mémoire, comme on le dit communément ? Les obſervations les plus nouvelles donnent lieu de le croire. On dit qu'il fait moucher. Cela eſt vrai ſans doute dans certaines circonſtances, mais d'ailleurs il le bouche. Et cet écoulement du nez n'eſt pas fort recommandable ; on devroit même le mettre plutôt au rang des indiſpoſitions, puiſque les perſonnes qui ſe portent le mieux, en ſont exemptes,

& que c'est chez les malades une incommodité dégoûtante. L'irritation que le tabac excite, auroit-elle été quelquefois utile dans les maux de dents à raison d'une propriété opposée à la cause du mal ? Il paroît qu'on devroit dans cette maladie avoir plus de confiance à la mastication qui procure une évacuation abondante de sérosité, & c'est ainsi que P. BORELLI guérit autrefois un homme replet, comme il le raconte lui-même.

J'ai peu d'observations à faire au sujet de la paralysie qui accompagne, suit ou précede si souvent l'apoplexie. L'étiologie en est facile. On démontre en physiologie, comme je l'ai déja dit, que lorsque le cerveau est comprimé, il en résulte une privation de mouvement & de sentiment dans la partie dont les nerfs viennent de l'endroit du cerveau qui est comprimé. La pression de la moëlle épiniere prive tout de même du mouvement la partie du corps qui reçoit ses nerfs de cette moëlle.

Il est pareillement connu qu'il y a une sérosité qui croupit dans les parties comprimées ; car les arteres apportent plus de sang que les veines n'en emportent. Donc il arrive après ou avant l'apoplexie, (car, comme je l'ai dit, la

caufe fubfifte long-tems avant que la maladie fe manifefte), ou en même tems, que tandis que les fens ou les mufcles du vifage font attaqués à raifon de la compreffion du cerveau, la férofité qui croupit dans les ventricules du cerveau, faute de reforption, découle à la bafe du cerveau ou fur la moëlle épiniere, & empêche divers mouvemens fuivant la partie qu'elle comprime.

On voit par-là ce que c'eft qu'une paralyfie totale & en quoi confifte une paralyfie particuliere ; pourquoi tantôt elle n'affecte que les organes des fens, tantôt les mufcles, en les privant de leurs fonctions. Les membres en font attaqués toutes les fois que la moëlle épiniere eft comprimée, & elle peut l'être par une humeur qui diftille du cerveau, par un engorgement formé dans la moëlle même ; par la fracture, par la luxation ou par quelqu'autre maladie offeufe des vertebres. On m'a confulté tout nouvellement pour une fille qui a un ulcere dans le dos, accompagné de la paralyfie des cuiffes & des jambes, lefquelles font abfolument privées des mouvemens volontaires, & qui font quelquefois agitées par des mouvemens convulfifs. Je n'ai pas vu la malade, mais je n'ai pas craint d'affirmer com-

me une chofe certaine, que l'ulcere & la paralyfie venoient d'un vice des vertebres qui comprimoit la moëlle épiniere. Si quelque caufe donne lieu à l'irritation, ce qui peut arriver de plufieurs manieres, il en réfulte des mouvemens convulfifs. Un autre médecin avoit confeillé un bain de marc de raifins; j'avertis qu'on ne pouvoit rien efpérer que de la main d'un chirurgien.

Cette paralyfie qui eft l'effet d'un vice de l'épine eft une maladie fréquente: perfonne n'ignore l'obfervation de GALIEN touchant une paralyfie des doigts qui arriva pour s'être enveloppé le cou dans un drap mouillé. J'ai vu en 1750 un jeune homme de quatorze ans, couché dans un lit où il étoit tout-à fait immobile depuis le menton en deffous, & ne pouvant remuer que la tête, la langue & les yeux; en un mot, étoit atteint depuis deux ans d'une véritable paraplégie. Voici à ce qu'on me dit, quelle en avoit été la caufe: il étoit occupé, fe portant bien, à tirer du fable d'une grotte, lorfqu'une maffe de terre compacte lui tomba fur le cou du haut de la grotte: il tomba fur le champ en fyncope & ne recouvra jamais depuis lors l'ufage de fes membres. Le chirurgien n'avoit pourtant apperçu aucune

luxation

luxation ou fracture. En 1758 un couvreur, après avoir fait une chûte qui porta principalement ſur les reins, fut incontinent attaqué d'une paralyſie de la veſſie, des cuiſſes & des jambes, ſans pourtant que les vertebres euſſent été fracturées ou disloquées. J'ai fait pluſieurs autres obſervations ſemblables qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter.

Au reſte la premiere de celles qu'on vient de lire, dévoile très-bien à nos yeux la théorie des maladies convulſives & paralytiques, entant qu'elle démontre invinciblement ce qu'on avance en phyſiologie, ſavoir que lorſqu'une partie du cerveau ou de la moëlle eſt irritée, il en réſulte des convulſions, & que la paralyſie a lieu, lorſque cette même partie eſt comprimée.

La paralyſie eſt donc pour l'ordinaire la même maladie que l'apoplexie & demande les mêmes préſervatifs & le même traitement. Il n'eſt aucun point dans les nerfs qui ne puiſſe être le ſiege de la cauſe de la paralyſie des parties dont les nerfs viennent de ce point, & chaque point nerveux peut être enviſagé comme étant le cerveau reſpectivement aux parties inférieures.

Combien n'en réſulte-t-il pas de paralyſies & de maladies qui ſe rapportent à

la paralyſie? Combien n'y a-t-il pas de maladies qu'on traite mal, parce qu'on ne ſonge pas ſeulement que la paralyſie en eſt la cauſe? Il eſt aiſé de comprendre ce que c'eſt que ces foibleſſes preſque paralytiques, qu'on obſerve ſouvent dans les maladies aiguës & dans les chroniques.

Le traitement eſt le même que celui dont j'ai parlé. Il faut faire enſorte de diminuer le mouvement du ſang dans les arteres, d'en procurer en même tems la réſorption & le mouvement dans les veines, & d'évacuer ainſi les humeurs nuiſibles à certaines parties dont elles ſont trop remplies. Car quelqu'un qui aura réfléchi attentivement ſur la ſtructure des vaiſſeaux, n'aura preſque aucun doute que toutes les ſtagnations n'aient leur ſiege dans le tiſſu cellulaire ou dans les veines. Car tout le ſiſtème artériel eſt un tube divergent dont le diametre va en s'élargiſſant à meſure que le tube s'allonge. Le ſyſtème veineux par contre eſt un tube convergent dont le diametre va toujours en ſe rétréciſſant.

Le tiſſu cellulaire eſt un vaiſſeau preſque paſſif, n'ayant preſque aucune faculté qui lui ſoit propre, & dans lequel les humeurs étant dépoſées, elles y croupiroient éternellement, ſi la réſorption veineuſe ne

les en faiſoit pas ſortir, ou bien elles ramperoient inſenſiblement de côté & d'autre, ſoit par leur propre poids, ſoit par l'impulſion des parties voiſines. Le mouvement du ſang ſe fait donc facilement dans les arteres; il ſe fait difficilement dans les veines, & il eſt preſque nul dans le tiſſu cellulaire. Delà vient le ſiege de la ſtagnation, de l'obſtruction & de l'inflammation dans les veines ou dans le tiſſu cellulaire; ce que l'inſpection des cadavres confirme.

Je ſais que pluſieurs auteurs parlent d'engorgemens des arteres, elles ont ſans doute leurs obſtructions; mais la théorie de concert avec les obſervations, nous apprennent que les veines s'obſtruent plus fréquemment. J'ai très-bien vu dans le cadavre d'un homme qui mourut dans l'eſpace de quatre jours d'une maladie très-aiguë, dont on me fit mal l'hiſtoire, que les veines & la tunique cellulaire de l'eſtomac étoient fort remplies de ſang, tandis que les arteres que je remplis par un moyen très-ſimple, étoient preſque vuides. L'épanchement du ſang dans la membrane cellulaire faiſoit que l'eſtomac paroiſſoit comme tapiſſé de pourpre, ſur lequel on voyoit un réſeau veineux noir. Cette maladie étoit aſſurément une in-

flammation de l'eſtomac. J'ai obſervé un vice ſemblable, mais moins univerſel dans la veſſie, & on feroit tous les jours de pareilles obſervations, ſi on diſſéquoit plus ſouvent des cadavres. Enſuite de la fauſſe ſuppoſition de l'obſtruction qu'on croit avoir lieu dans les arteres, on ſe tourmente à chercher pourquoi, après la mort, la plus grande partie du ſang ſe trouve dans les veines. La queſtion eſt facile à réſoudre ; c'eſt que le plus ſouvent ce ſang étoit dans les veines avant la mort.

Les anciens ſavoient bien, quoique d'après une fauſſe théorie, que le ſiege de l'inflammation eſt dans les veines. Ou bien ce que je croirois volontiers, l'obſervation ayant fait voir que le ſiege de l'inflammation étoit dans les veines, cela avoit donné lieu à la fauſſe théorie du ſang contenu dans les veines & des vents dans les arteres ; théorie que GALIEN avoit déja rejettée. Pourquoi eſt-ce que les modernes ont abandonné cette vérité en mettant l'inflammation ſur le compte des arteres, tandis que vous avez fait voir, monſieur, qu'on doit la remettre ſur celui des veines ?

Mais l'inflammation ne dépend pas de l'obſtruction ſeulement. Que faut-il de plus ? Une plus grande activité dans la

force vitale de la partie obſtruée. Mais qu'eſt-ce que la force vitale ? C'eſt ce que j'examinerai bientôt en parlant de la nature de la paralyſie.

Il y a plus d'une eſpece d'obſtruction des vaiſſeaux ſanguins ; j'ai parlé ailleurs de l'inflammation chronique ; il en eſt pluſieurs eſpeces qui ne ſont connues que des praticiens. J'ai vu un homme être attaqué au bout de deux heures d'une tympanite cauſée par une goutte rentrée : cette fâcheuſe métaſtaſe n'eſt pas rare, je l'ai obſervée pluſieurs fois, je l'ai trouvée quelquefois de peu de conſéquence, d'autres fois dangereuſe, & j'ai connu un bûveur chez qui elle a été très-aiguë & qu'elle a tué dans l'eſpace de trois jours. La groſſeſſe reſſemble ſouvent à une tympanite déja dès les premiers jours, elle eſt alors accompagnée de violentes douleurs & d'une angoiſſe inſupportable. J'ai vu le bas-ventre être plus gros la ſixieme ſemaine qu'il ne l'eſt ordinairement le jour de l'accouchement, & ſi tendu qu'il en réſultoit des douleurs très-aiguës que le plus léger attouchement augmentoit extrêmement, toute la peau depuis le creux de l'eſtomac juſqu'au pubis étoit abſolument noire comme le charbon.

Après avoir diminué la quantité des

humeurs, il faut aider quelquefois celles qui croupiſſent à ſe diſſiper, & à la réſolution de celles qui ſont coagulées. D'autres fois cependant on peut ſatisfaire à tout par le moyen d'une diete atténuante ſuivie de quelque ſtimulant qui agiſſe doucement : j'aime beaucoup la méthode d'ALBIUS qui guériſſoit les paralytiques, en leur preſcrivant une diete atténuante & inciſive, & de l'eau miellée pour boiſſon. Je connois une pauvre femme âgée de 70 ans, qui étant paralytique de la moitié du corps à la ſuite d'une apoplexie, s'eſt complettement guérie dans l'eſpace d'une année, ſans aucun autre ſecours que celui d'une diete très-atténuante que ſa ſituation lui permettoit de ſe la procurer.

Mais lorſque la diete ne ſuffit pas, il faut faire un choix prudent des remedes & ne pas oublier que l'apoplexie eſt toujours toute prête à ſe déclarer : ſi la paralyſie a été précédée d'apoplexie, il faut toujours faire attention quelle a été l'eſpece de cette apoplexie ; mais ſi l'apoplexie n'a pas eu lieu auparavant, il faut prendre garde quelle eſt l'eſpece de cette maladie qu'on a à craindre. Car cet examen ſert de bouſſole au médecin en lui indiquant d'une maniere ſûre tout ce qu'il doit faire.

Un de vos concitoyens, monſieur, âgé de cinquante-ſix ans, robuſte, actif & qui avoit eu, il y a quelques années, de forts accès de vertiges, fut attaqué au printems de l'an 1760, d'un engourdiſſement & même d'une paralyſie complette des trois derniers doigts de la main droite, mais le mal étant léger, il ſe diſſipa de lui même au bout de quelques heures. Son médecin lui preſcrivit une infuſion théiforme de romarin & de ſauge, dont il devoit prendre deux fois par jour avec une cuillerée d'eau de ceriſes, la même attaque revint pluſieurs fois pendant ce traitement, & le malade eut un nouvel accès de vertige.

Heureuſement cependant que les humeurs agitées ne ſe jetterent pas ſur le cerveau, mais ſur les reins, ce qui donna lieu à une très-violente néphrétique. Ayant été appellé, je conſeillai de combattre cette maladie par les plus puiſſans rafraîchiſſans, & je fus d'avis que le malade prévint les rechûtes, en évitant comme la peſte tous les alimens & les remedes qui auroient quelque choſe de ſtimulant, & qu'il ſe gardât bien ſur-tout d'uſer d'herbes & d'eſprits céphaliques. Il déféra à mes conſeils, & depuis ce tems-là il a été abſolument exempt de vertiges, de paraly-

ſie & de toute autre maladie. S'il eût fait un plus long uſage des remedes échauffans, il ſeroit mort d'apoplexie, & ſeroit couché en terre, ou bien il ſeroit paralytique, & méneroit une vie miſérable; car c'eſt une coutume pernicieuſe, & qu'on eſt en droit de blâmer, que celle de chercher à guérir toutes ſortes de paralyſies par des ſtimulans, ſans vouloir comprendre que la pléthore des vaiſſeaux eſt le plus ſouvent la cauſe qui fait obſtacle au mouvement des muſcles. Je ſais qu'à la vérité on employe très-ſouvent la ſaignée : mais bientôt après, comme ſi on ſe repentoit d'avoir bien commencé, on donne quantité de remedes dont l'effet eſt tel qu'ils détruiſent bientôt tout le bien que la ſaignée avoit fait.

Ces préliminaires poſés, j'examinerai en peu de mots trois ſecours dont on ſe ſert tous les jours trop indiſtinctement pour combattre toutes ſortes de paralyſies. Le premier qui s'offre eſt celui des eaux thermales qu'on vante ſi fort : mais elles raréfient les humeurs par leur chaleur & par leur qualité ſtimulante, elles en accélerent le mouvement, & elles donnent ainſi lieu à la fievre & à la pléthore; il eſt donc à craindre qu'elles n'attirent une attaque d'apoplexie :

tous ces effets doivent être connus de quiconque a vu un homme dans un bain d'eau thermale. J'ai vu à Balaruc en 1747 un étudiant en médecine qui voulut entrer dans le bain plutôt par plaisanterie que pour en faire l'essai : y étant resté un peu trop longtems, malgré l'avis qu'on lui avoit donné, il se plaignit en sortant de l'eau d'un violent mal de tête & de vertiges qui n'étoient pas encore entierement dissipés le lendemain, ensorte que s'étant levé au bout de deux heures, il chanceloit tellement qu'il fut obligé de s'asseoir. Il avoit le visage rouge, les yeux pleins, le pouls fiévreux & la respiration dérangée. Il est vraisemblable que s'il fût resté plus longtems dans le bain, il seroit mort d'apoplexie (*).

Moi-même m'étant arrêté un peu trop longtems dans une étuve, je suis devenu enflé par tout le corps, & j'ai eu des vertiges pendant une heure. Des observations dignes de foi font mention de

(*) Tout nouvellement, c'est-à-dire, au commencement de Juillet de 1779, une fille robuste a risqué de périr d'apoplexie pour être restée deux heures dans un bain chaud aux bains d'Aigny près de Payerne, quoique ces eaux qui ne s'échauffent que par la chaleur artificielle, paroissent n'avoir que très-peu d'activité, du moins à en juger par leur saveur & par leur odeur qui sont presque imperceptibles.

perſonnes qui ſont mortes dans le bain ou dans une étuve, peu de tems après en être ſorties; & toutes les années pluſieurs paralytiques finiſſent leurs jours dans ces mêmes bains, deſquels ils attendoient leur guériſon : il faut donc être fort ſur ſes gardes par rapport à un pareil remede, auquel je ne prétends pourtant point ôter la réputation qu'il mérite dans pluſieurs cas; car il y a un grand nombre de paralytiques qui ont recouvré le mouvement & la ſanté par le moyen des eaux thermales : mais le nombre de ceux qui ont rendu leur maladie plus fâcheuſe en uſant de ces eaux, n'eſt pas moins grand.

Comme notre peuple ne ſe trouve pas dans le voiſinage des eaux thermales, il fait ſouvent uſage du bain de marc de raiſins, mais c'eſt ſouvent ſans beaucoup de ſuccès; je l'ai pourtant vu réüſſir quelquefois. Un tailleur étant en chemin par la chaleur d'un jour d'été, échauffé du voyage & trempé de ſueur, avoit paſſé un ruiſſeau à pied au lieu de paſſer ſur le pont, & étoit entré dans l'eau juſqu'aux reins. La nuit, toutes les parties qui avoient été mouillées furent attaquées de douleurs très-violentes, que le malade ſupporta pendant

quelques jours ſans demander aucun conſeil : bientôt après, il employa, par le mauvais conſeil d'une bonne femme, des diaphorétiques échauffans & des fomentations ſpiritueuſes ; les douleurs augmenterent, la fievre devint plus forte, le malade tomba en délire, l'urine ſe ſupprima. Ayant été appellé, j'appaiſai la fievre, le délire & les douleurs, & je rétablis l'écoulement des urines par la ſaignée, par une diete rafraîchiſſante, par des lavemens & des fomentations émollientes : mais le malade conſervoit une très-grande foibleſſe aux jambes, enſorte qu'il ne pouvoit pas ſortir du lit, & la veſſie n'étoit pas parfaitement rétablie, car elle paroiſſoit ſe contracter avec peine. Je conſeillai de faire des frictions avec un vin aromatique, & l'uſage abondant d'une décoction des cinq racines apéritives avec du ſirop d'althéa.

Ayant été redemandé quelques ſemaines après, j'appris qu'on avoit mis de côté tous les ſecours que j'avois preſcrits, & qu'on s'étoit entiérement repoſé du ſoin de la guériſon ſur la nature, qu'on accabloit par un mauvais régime. Il y avoit une vraie paralyſie des cuiſſes & des jambes. Les circonſtances du malade & ſon naturel m'obligerent à re-

noncer aux remedes internes & à un long traitement : la ſaiſon étoit favorable pour faire un bain de marc de raiſins ; je voulus eſſayer l'effet qu'il pourroit produire dans une maladie dont la cauſe paroiſſoit être autour des parties extérieures. On fit entrer le malade juſqu'au nombril dans le marc. Les quatre premiers bains lui donnerent de la fievre & ne le ſoulagerent point. La fievre ſurvint également après le cinquieme, mais elle fut ſuivie d'une ſueur très-copieuſe qui guérit entiérement le malade. L'efficacité de ce remede vient de je ne ſais quelle vapeur très-pénétrante produite par la fermentation qui frappe l'odorat, & qui irrite doucement les vaiſſeaux.

Les bouillons de viperes ont été longtems regardés dans toute l'Europe comme un ſecret, par le moyen duquel on eſpéroit de venir à bout des paralyſies les plus déſeſpérées ; dans certains pays, il eſt pluſieurs médecins & d'autres perſonnes qui leur attribuent encore à préſent cette propriété. La ſource de cette erreur eſt le même faux principe que j'ai déja réfuté, ſavoir, que les remedes qui accélerent le mouvement des humeurs, ſont ceux qui diſſipent la paralyſie, & aſſurément, d'après ce point de

vue, ces bouillons mériteroient les éloges qu'on leur donne. Voici quelles ſont leurs vertus : ils accélerent la circulation, ils allument ſouvent la fievre, ils pouſſent les humeurs à la tête, ils raréfient le ſang, ils produiſent l'alcaleſcence dans le corps & une chaleur incommode ; ils augmentent tellement la diſpoſition à la colere, que j'ai vu des hommes qui faiſoient uſage de ces bouillons, avoir continuellement de la colere, de la fievre, & une plénitude de tête.

Ils encourent entierement le blâme que j'ai donné aux bouillons d'écreviſſes : en un mot, leur propriété eſt telle qu'ils produiroient, à coup ſûr & inévitablement, l'apoplexie chez une perſonne bien portante qui en feroit un long uſage. Que ceux qui vantent ces bouillons, voient à préſent à quel titre ils pourroient les mettre au rang des anti-apoplectiques ? Ils ne peuvent être utiles que lorſque la maladie vient d'un manque de bonnes humeurs, & lorſque le ſang eſt glaireux, appauvri & aceſcent. J'en ai vu, en pareil cas, de très-bons effets. J'aſſure cependant en bonne foi que la médecine ne feroit pas moins riche, quand même on proſcriroit pour toujours l'uſage des viperes : nous pouvons faire tout le bien

qu'on peut en attendre par le moyen de plusieurs autres remedes, & j'ai trouvé que lorsqu'il est besoin d'employer des remedes résolutifs ou des stimulans, les plantes analogues au cresson, les sucs des plantes férulacées, les tisanes des bois, comme on les appelle, ou celles des cinq racines apéritives, peuvent tenir lieu de tout.

Il est un autre remede qu'on vante extrêmement depuis dix-sept ans contre la paralysie; je veux parler de l'électricité. Quelques savans ont soupçonné presque en même tems & sans s'être communiqué leurs idées, qu'elle pourroit avoir son utilité dans la paralysie, & ils l'ont démontré par des expériences: on doit cette découverte à MM CRUGER, KRATZENSTEIN, KLEIN, & à M. JALLABERT qui a été mon maître en physique expérimentale, & pour qui j'aurai toujours de la vénération. Mr. F. DE SAUVAGES, de qui j'ai aussi été le disciple, ne tarda pas à fournir son contingent dans cette matiere. Bientôt cette belle invention fut connue chez toutes les nations, & trouva des partisans par-tout; & depuis l'an 1747 jusqu'à l'an 1756, on travailla dans toute l'Europe à guérir les paralytiques par le moyen de l'électricité; on en essaya l'ef-

ficacité dans preſque toutes les villes, mais avec des ſuccès bien différens.

Le défaut de conformité des obſervations ne nous laiſſe qu'un ſeul moyen de juger des effets de l'électricité dans la paralyſie; ſavoir, de déduire les effets généraux de l'électricité d'après les obſervateurs, & de comparer ces effets avec les indications qui ſe préſentent dans la paralyſie. J'en parlerai en peu de mots.

1°. L'électricité rend le pouls plus fréquent, & le réſultat de pluſieurs obſervations comparées enſemble, a donné cette regle; c'eſt que ſi avant que d'électriſer une perſonne, ſon pouls bat cinq fois dans un tems donné, vous trouverez qu'il battra ſix fois dans le même tems après qu'elle aura été électriſée. 2°. Elle augmente pareillement la chaleur & la pléthore. 3°. Elle excite conſtamment la tranſpiration, & ſouvent d'autres évacuations, telles que celle des ſelles, des urines, &c. 4°. Elle excite diverſes hémorrhagies, & ſur-tout le ſaignement de nez, comme celui que Mr. Winkler a éprouvé lui-même; j'en ai auſſi vu un aſſez grave. 5°. Il ſurvient de la douleur dans la partie qu'on électriſe, la peau en ſouffre, les muſcles ſe meuvent malgré la volonté; l'électricité rétablit l'irrita-

bilité du cœur qu'on a sorti du corps, plus puissamment que ne le fait l'esprit même de vitriol. 6°. Elle frappe d'une secousse convulsive très-violente, qui est suivie de foiblesse de la tête, de vertiges, d'un sommeil accompagné d'angoisse, de trouble & de mouvemens convulsifs, tel que je l'ai souvent éprouvé moi-même, & que la plupart des autres personnes l'ont éprouvé, à ce que j'ai su.

7°. Ces spasmes & cette fievre sont immanquablement suivis de lassitude & de foiblesse. 8°. La respiration reste souvent gênée. 9°. On a observé qu'elle avoit occasionné une paralysie des extrêmités, & une paralysie universelle qui a été funeste à DOPPELMAYER, & qu'elle a tué par la paralysie. 10°. Elle tue à la maniere de la foudre. 11°. L'ouverture des cadavres de ceux qu'on avoit électrisés pendant long-tems, a fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés & fort pleins de sang. 12°. L'électricité a excité chez les animaux des convulsions violentes, une roideur convulsive, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse; la bouche est devenue écumante, le mouvement du cœur a cessé, enfin elle a causé promptement la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine & dans le cerveau.

Suivant cela, il eſt clair que les principales propriétés de l'électricité ſont d'exciter la fievre, des convulſions, & de produire la pléthore : elle force le ſang à ſe porter à la tête, & ſelon les circonſtances, elle occaſionne la paralyſie ou elle l'augmente.

De quelle utilité peut-elle donc être dans la paralyſie ? Ce que nous avons dit précédemment le fait voir. La fievre & la pléthore ſont ſouvent nuiſibles, parce qu'elles peuvent rappeller la maladie. Les ſpaſmes ne ſont preſque jamais exempts de danger, car ils troublent la circulation, dont l'uniformité eſt la ſource de la ſanté, & ils ſont ſouvent ſuivis de la paralyſie. Il ne faut donc pas employer l'électricité indiſtinctement dans toute ſorte de paralyſie, mais ſeulement lorſqu'on n'a aucuns mauvais effets à craindre de la fievre, de la pléthore, ni des ſpaſmes.

On voit déja pourquoi ce remede varie ſi fort dans ſes effets, pourquoi on le vante ici, tandis qu'on le blâme ailleurs ? C'eſt ſans doute parce qu'il a été utile aux uns & nuiſible à d'autres qui ſe ſont trouvés dans des circonſtances différentes. C'eſt un remede qui, dirigé par un habile médecin, poſſede des ver-

tus qui lui ſont propres, c'eſt un remede héroïque, & dont on doit conſerver l'uſage en médecine, parce qu'alors on ne l'applique qu'à propos; on en a vu de grands effets dans l'hôpital Théréſien: mais on fait très-mal de le donner pour un ſpécifique contre la paralyſie; & ce n'étoit pas à tort, mais avec ſagacité, que Mr. CAMPER écrivoit déja en 1746, *il eſt probable que les effets de l'électricité ſont ennemis des nerfs.* Il ajoutoit qu'elle avoit la propriété d'exciter la fievre.

On lit qu'elle a été utile dans la paralyſie des doreurs: je n'en ſuis pas ſurpris, car cette maladie vient d'un engourdiſſement produit par un poiſon ſtupéfiant: or les ſpaſmes paroiſſent propres à diſſiper cette indiſpoſition. Elle ſera vraiſemblablement utile dans la paralyſie qui eſt une ſuite de la colique de plomb; dans l'un & l'autre de ces cas, il n'y a ni pléthore, ni fievre, ni vices dans le cerveau; elle nuira dans pluſieurs autres paralyſies; elle ſoutiendra ſa réputation dans ces tempéramens qui ſont en même tems lâches & dépourvus d'irritabilité. J'ai ſouvent obſervé un pareil tempérament chez ces malheureux enfans, qui privés de l'ouïe & ayant l'eſprit tardif, ſont dans un état de ſtupidité. La plupart des

efforts de l'art ont été jufqu'ici infructueux, les commotions électriques pourroient-elles faire quelque effet? On n'aura pas à fe repentir d'en faire l'effai.

Je n'ajouterai qu'une feule obfervation. Un de mes amis, architecte habile & ingénieux, avoit depuis plufieurs années une petite tumeur derriere le cou que la chaleur du lit rendoit fort douloureufe. Étant à Paris avec le célebre BLONDEL, il y reçut la commotion électrique. Au bout de deux heures, il commença à s'écouler par les narines une humeur qui continua d'en fortir fans ceffer & prefque à fil pendant 24 heures, cet écoulement fut un peu moins abondant les jours fuivans. Il eft prefque incroyable combien d'humeurs il s'en écoula. La tumeur fe diffipa, & ne revint plus depuis ce tems là.

Les effets de l'électricité & ceux de la colere, dans la paralyfie, ne font peut-être pas fort différens; l'électricité a affurément rétabli les forces de plufieurs paralytiques, tandis qu'elle les a ôtées à d'autres; les effets de la colere font les mêmes. GABRIEL, fils de BACHTISHUA, avoit déja guéri une paralytique en irritant fa pudeur: des obfervations dignes de foi faites depuis lors,

rendent compte d'événemens ſemblables, mais il en eſt d'autres qui offrent des exemples de paralyſie occaſionnée par la colere. Je connois une belle femme qui étant à l'âge de ſix ans, & ſe diſputant avec une de ſes amies ſur la couleur d'un ruban qui devoit ſervir à attacher la chemiſe d'une poupée, fut ſubitement attaquée d'une paralyſie de la langue & du bras gauche. La langue ſe rétablit aſſez bien au bout de pluſieurs années, mais le bras reſtera paralytique pour toujours. Pourroit-on avec ſureté eſſayer de le guérir par le moyen de l'électricité ? J'ai peine à le croire ; car je crains qu'elle ne ſoit nuiſible aux tempéramens pléthoriques, acrimonieux, mobiles, irritables ; & quelques exceptions ne doivent pas faire enfreindre la régle générale.

J'ai vu tout nouvellement à la campagne un jeune laboureur, vigoureux & très-bien portant, qui s'étant mis en colere en buvant, a été ſur le champ attaqué de paralyſie à la langue, au bras, à la cuiſſe & à la jambe. Peu de jours après, ſon frere en ſongeant qu'un ſerpent rampoit le long de ſon bras, le ſecoua fortement pour ſe débarraſſer de cet animal ; depuis lors il éprouve pluſieurs fois par jour, dans le même bras

& ſouvent pendant une demi-heure, un mouvement convulſif ſi violent que rien ne peut l'arrêter. Il prend ſeulement des précautions pour que ſa main ne lui bleſſe pas le viſage, ou qu'elle ne ſe meurtriſſe pas en ſe heurtant contre des corps durs.

Mais tandis qu'il s'agit de l'électricité, permettez, monſieur, que je vous faſſe ici une queſtion à ce ſujet: de quelle maniere eſt-ce que les partiſans de l'hypotheſe qui attribuent tous les mouvemens à l'ame, s'y prendront pour faire voir que l'accélération que l'électricité produit dans la circulation vient de l'ame ?

Après avoir parlé de la paralyſie dans laquelle il y a une léſion des mouvemens volontaires, je dirai quelque choſe de l'hydropiſie qui vient le plus ſouvent de la langueur des mouvemens vitaux.

Le tiſſu cellulaire que vous avez décrit, monſieur, avec une ſi grande exactitude qu'il ſemble que ce ſoit une partie nouvellement découverte dans le corps humain ; ce tiſſu, dis-je, & les cavités du corps ſont tout autant de ſieges de différentes eſpeces d'hydropiſie. L'hydropiſie aſcite, celle de la poitrine, une eſpece d'hydropiſie de la tête & d'hydropiſie de la matrice, ſont des eſpeces d'hydropiſies qui ont leurs ſieges dans des ca-

vités ; toutes les autres ſont des maladies du tiſſu cellulaire. Je voudrois pouvoir étaler aux yeux de tout le monde le beau ſpectacle que donna au mois d'Octobre de 1757, le cadavre d'un enfant trouvé, dont le magiſtrat permit qu'on fit la diſſection. Le tiſſu cellulaire ſitué entre les intégumens & le péricrâne étoit diſtendu uniformément & de l'épaiſſeur de trois lignes, par une eau d'un rouge clair, & faiſoit voir diſtinctement la premiere eſpece de l'hydrocéphale, & l'eſpece d'hydropiſie qui eſt la plus fréquente; on y découvroit en même tems la véritable ſtructure du tiſſu cellulaire ; l'œil en diſtinguant très-bien les cellules d'où on pouvoit faire ſortir l'humeur de côté & d'autre par une légere preſſion avec un linge ſouple , enſorte que je pouvois à mon gré faire évacuer une partie & remplir l'autre : mais enfin ayant employé une compreſſion trop forte , la membrane trop diſtendue ſe creva vers la partie moyenne inférieure de l'os temporal gauche , & toute l'eau s'étant répandue , cette membrane demeura flaſque. Mais en ſoufflant de l'air par l'ouverture par laquelle l'eau s'étoit écoulée , je vis ſe former une bouffiſſure emphyſématique plus conſidérable que

ne l'étoit l'enflure œdémateuſe; bientôt après, les cellules ſe rompant de toutes parts & laiſſant échapper l'air, la tumeur s'affaiſſoit. Il auroit été facile à un peintre de copier d'après ce cadavre les vaiſſeaux externes de la tête.

On peut donc ſe faire aiſément une idée de la formation des hydropiſies, ſur-tout, monſieur, à la faveur du jour que répandent ſur cette matiere vos élémens de phyſiologie, dont la lecture augmente toujours plus mes connoiſſances dans la pratique, & me confirme par-là toujours mieux dans l'idée où je ſuis, que le médecin le plus habile eſt celui qui eſt le plus complettement inſtruit de tout ce que la théorie enſeigne; & ce qui ajoute à ma confiance, ce ſont les entretiens tout-à-fait inſtructifs que j'ai eus avec vous, monſieur, vos lettres & les grands avantages que j'ai trouvé à conſulter avec vous, ſi ſeulement ces conſultations avoient pu être plus fréquentes? J'y ai eu occaſion d'admirer avec quelle facilité vous découvriez auſſitôt une maladie interne à la vue d'un ſymptôme, & comme les connoiſſances étendues que vous avez dans la matiere médicale vous ſervoient à faire choix du remede le plus efficace.

Mais il faut auſſi convenir des avan-

tages de la pratique : ſi la théorie lui prête des ſecours, celle-ci en tire parti à ſon tour, & vous êtes une preuve, monſieur, de l'heureuſe combinaiſon qui en réſulte chez quelqu'un qui cultive l'une & l'autre. Il eſt difficile que quelqu'un devienne phyſiologiſte, s'il n'a pas exercé la pratique, & s'il n'a pas lu les ouvrages des praticiens, dont je vois avec plaiſir que vous avez mis un ſi grand nombre à contribution dans votre phyſiologie; car rien ne répand plus de jour ſur le méchaniſme des fonctions, qu'un examen exact des cauſes qui leur nuiſent, & des ſymptômes qui ſont la ſuite de ces léſions; il ſuffira que j'en cite un ſeul exemple. Qui eſt-ce qui comprendra la phyſiologie du foie ou de la bile, ſans avoir obſervé que l'inflammation de ce viſcere donne lieu à des ſquirrhes, à la jauniſſe, aux calculs biliaires, & que l'engorgement de ceux-ci cauſe des coliques? Chacun peut diſſiper ſes doutes, s'il en reſte, en conſultant les phyſiologies de GALIEN, de BOERHAAVE & ſurtout la vôtre, monſieur, qui eſt d'un grand ſecours à un praticien dans les cas les plus graves, tandis que ſur la lecture de tant d'autres livres de phyſiologie, on peut à peine ſoupçonner qu'il y ait de la liaiſon

liaiſon entre la théorie & la pratique : c'eſt par cette raiſon que GALIEN avoit déja donné ce bon avis aux phyſiologiſtes : *apprenez cette ſcience des médecins, à moins que vous ne pratiquiez vous-mêmes la médecine.* Mais je reviens à mon ſujet.

Comme les arteres ſont poreuſes dans tout leur trajet ; elles laiſſent ſuinter dans l'état de ſanté au travers de leurs membranes quelques parties aqueuſes & graſſes ; écoulement que les injections rendent ſenſible à la vue par cette voie.

Entre les iſſues multipliées du ſiſtême artériel, il en eſt une qui aboutit dans les cellules du tiſſu cellulaire & une autre qui communique avec les grandes cavités : l'humeur que l'une & l'autre dépoſe eſt repompée de ces receptacles par la vertu reſorbante des petites veines, enſuite de cette propriété qu'ont chez les animaux les vaiſſeaux capillaires par laquelle les vaiſſeaux lactées ſucent le chyle des inteſtins, comme Nicolas AGGIUNTI, ce célebre diſciple de GALILÉE, l'a fait voir le premier.

Toutes les fois donc qu'il découle des arteres dans les cavités ou dans le tiſſu cellulaire plus d'humeur aqueuſe que les veines n'en repompent, il en réſulte tout

autant de fois cet amas d'eau qu'on appelle l'*hydropisie*.

Les causes générales qui peuvent empêcher ce retour de la sérosité dans les veines sont ; 1°. un obstacle qui ne comprime que les troncs veineux seulement : c'est ainsi que dans l'expérience très-connue de LOWER, la ligature d'une veine produit l'hydropisie des parties d'où cette veine rapporte le sang, car tandis que le tronc ne se désemplit pas, la succion cesse dans les branches.

2°. Un obstacle qui comprime avec une égale force l'artere & la veine, car l'artere étant plus robuste n'est pas autant gênée & continue à donner cours au sang que la veine ne ramene pas en pareille quantité. Si on serre l'artere & la veine avec la même ligature, il en résulte une hydropisie particuliere comme dans la premiere expérience, mais un peu plus tard.

3°. La diminution des forces qui font mouvoir le sang : car les arteres recevant d'abord leur mouvement du cœur & étant naturellement plus fortes que les veines, elles leur transmettent le sang aussi long-tems qu'il leur reste de la force ; mais lorsque les autres secours de la circulation manquent, le mouvement se ralentit d'autant plus dans les veines, &

la liqueur que les arteres avoient apportée, ne peut pas être ramenée dans un tems égal par les veines : il en résulte l'hydropisie, telle par exemple que celle qui est une suite de la vie sédentaire.

4°. Afin que la succion des vaisseaux capillaires réussisse, il faut qu'il y ait une certaine proportion entre les vaisseaux qui sucent, & la liqueur qui doit être sucée; mais lorsque cette proportion manque, la succion cesse : or les veines sont sujettes à plusieurs défauts qui peuvent empêcher cette fonction ; *a*) à un affaissement qui vient de ce qu'elles sont trop relâchées ; *b*) à une diminution du mouvement vital ; car tout comme il arrive dans un arbre, que si cette faculté est en défaut dans une branche, le mouvement du suc nourricier cesse, il arrive de même dans les veines, que lorsque le mouvement vital se rallentit, la circulation se rallentit aussi.

Or, qu'est-ce que le mouvement vital des veines? Est-ce ici le cas de recourir à l'irritabilité? Vos expériences, monsieur, font penser qu'il en est autrement; mais le corps humain ne présente-t-il pas plusieurs phénomenes qui sortent des bornes auxquelles l'expérience peut atteindre & qu'on pourroit cependant dé-

montrer par les loix d'une ſaine analogie? ou bien faudra-t-il avoir recours au mouvement des fibrilles imaginé par Mr. ROGER, qu'une mort prématurée nous fait regretter? mouvement qu'il avoit cherché à établir d'une maniere ingénieuſe & propre à donner une idée avantageuſe de ſes connoiſſances. Mais il eſt pluſieurs choſes & des choſes d'importance, qui ne me permettent pas d'être de ſon avis: cependant je ne m'arrêterai point à les examiner en détail, & je dirai avec CICERON, *je penſe qu'il convient mieux de diriger nos recherches ſur les événemens des choſes que ſur leurs cauſes; il me ſuffit pour être content d'être inſtruit des faits, quoique j'ignore comment ils arrivent.*

Je ne parle pas des autres défauts des veines, tels que les callosités, les ſpaſmes, l'inflammation, &c. Le fluide qu'elles charient a auſſi ſes défauts: ſon mouvement ne ceſſe point auſſi long-tems qu'il céde à la force qui le pouſſe, à moins que le vice auquel il eſt ſujet ne ſoit conſidérable; mais la réſorption du ſang ſe dérange plus facilement, car elle n'admet pas ce qui eſt trop épais, & elle exclut les matieres âcres, qui en irritant les orifices des veines font qu'ils ſe reſſerrent: car, comme vous l'enſeigniez, monſieur, il y

a vingt ans, *l'Artiste souverainement sage a construit le corps humain de maniere que les très-petits sphincters des veines resorbantes se contractent à l'attouchement de quelque particule âcre, & qu'ils n'admettent rien d'une liqueur qui pourroit être nuisible.* C'est ainsi que les vaisseaux lactées ne sucent rien des âcretés déposées sur les intestins, & c'est-là souvent la cause des flux de ventre les plus opiniâtres: doit-on expliquer ainsi la cause de ces hydropisies qui arrivent à la suite des violentes douleurs du bas-ventre? Assurément ce mécanisme fournit-il une réponse à la question, comment il est arrivé que la saignée & l'opium ont été tantôt utiles & tantôt nuisibles dans cette espece d'hydropisie ascite, dont Mr. Porte rend compte dans le journal de médecine? L'histoire même qu'il en fait nous laisse dans le doute à cet égard, car les symptômes ayant été les mêmes à ce qu'il paroît, ces remedes ont été aussi nuisibles au commencement de la maladie qu'ils ont été utiles sur la fin. Est-ce peut-être qu'une cause inconnue a opéré la guérison malgré les remedes?

Une âcreté qui irrite les orifices des veines en s'y appliquant, les ferme, & en irritant les extrêmités des petites arteres,

elle les oblige à s'évacuer plus vite & plus abondamment: il y a donc une double cause qui fait que l'humeur aqueuse s'amasse, savoir l'affluence qui en est plus abondante & le retour qui l'est moins. Est ce ainsi qu'on peut expliquer l'action des vésicatoires de laquelle on a parlé jusqu'ici d'une maniere peu intelligible? Lorsqu'on les applique aux membres, ils y occasionnent souvent de l'enflure; est-ce parce que les veines de la peau sont gênées par l'inflammation comme par une ligature? En considérant toutes les causes, même les causes possibles de l'hydropisie, on n'en trouve aucune qui ne prenne sa source dans l'une des causes que j'ai indiquées, & cela sert à comprendre à quelle de chacune de ces causes on peut remédier, quand & comment cette guérison est possible. La premiere & la seconde cause demandent l'éloignement de l'obstacle. La troisieme veut qu'on emploie les fortifians: la quatrieme exige *a*) les mêmes secours, *b*) elle demanderoit un spécifique qui feroit d'une plus grande importance en médecine que la plupart des remedes qu'on a découverts jusqu'ici; mais en l'attendant, nous opposons à cette maladie les fortifians & sur-tout cette divine écorce dont l'analogie a fait découvrir

l'utilité dans la mortification gangreneuſe & dans d'autres vices du mouvement vital ; utilité que l'expérience a confirmée.

On guérit quelquefois les eſpeces d'hydropiſie qui dépendent de la cinquieme cauſe & qui cédent difficilement, en employant des ſpécifiques, des délayans, des adouciſſans, combinés le plus ſouvent avec des fortifians. Mais je ne veux pas entrer dans le détail ſur cette matiere. Mr. Donald Monro qui a été autrefois votre diſciple, monſieur, ayant écrit ſur cette maladie un traité fort utile dans lequel il donne d'une maniere ſavante & claire, des préceptes & des exemples, par leſquels il enſeigne à connoître & à guérir la plupart des hydropiſies. Cependant il ſera bon que j'ajoute après ces préliminaires généraux quelques avis que d'autres auteurs ont omis, ou dont ils n'ont parlé qu'en paſſant, ſur des moyens de guériſon qu'il convient plutôt d'éviter que de pratiquer.

1°. Le fondement du traitement conſiſte à faire que les veines repompent autant de ſéroſité que les arteres en diſtillent; on fait donc mal d'accélérer le mouvement des arteres auſſi longtems que la réſorption veineuſe continue à etre empêchée.

2°. J'ai vu que, lorſque la maladie vient ſeulement du relâchement d'une partie externe, on la guérit plus promptement & plus ſûrement, en appliquant à cette partie des fortifians externes, qu'en employant des remedes internes. Car le ſiege de cette maladie eſt principalement dans le tiſſu cellulaire & dans les veines, parties ſur leſquelles les remedes externes agiſſent, tandis que les remedes internes agiſſent principalement ſur les arteres. C'eſt ainſi que j'ai ſi ſouvent diſſipé, par des bandes humectées avec des liqueurs ſpiritueuſes, ces tumeurs de jambes qu'éprouvent ſi ſouvent, ſur tout en été, les femmes d'une conſtitution lâche & qui menent une vie ſédentaire, quoique d'ailleurs elles ſoient très-bien portantes.

3°. Ce n'eſt que par le moyen des fortifians qu'on peut venir à bout de l'hydropiſie qui vient de l'inanition des vaiſſeaux, après une longue maladie ou après des évacuations abondantes : il faut même les employer, avant que la maladie ſe ſoit accrue au point de donner lieu à de nouvelles cauſes morbifiques, leſquelles il faudroit combattre par d'autres ſecours. Car là où les humeurs ſont en ſtagnation, il en réſulte l'acrimo-

nie, la douleur, la fievre, la putridité, la gangrene, tous ſymptômes auxquels il faut faire attention, ſans quoi le traitement devient inutile; car ils augmentent par l'uſage des remedes échauffans, ſtimulans & fortifians: cela ſe voit par nombre de cas auxquels a donné lieu cette méthode curative, qui ne ſuppoſant point d'autres cauſes que le relâchement des fibres, a ſi ſouvent fait empirer l'hydropiſie, & d'autres maladies qu'il auroit fallu traiter par d'autres remedes.

4°. Il y a plus; en faiſant choix des remedes qui évacuent les eaux qui croupiſſent; il faut ſe garder de ceux qui augmentent la putridité ou qui excitent la fievre; car elle eſt nuiſible, malgré ce que quelques auteurs ont débité pour prouver le contraire, & l'hydropiſie eſt preſque déſeſpérée, lorſqu'elle eſt accompagnée de fievre; auſſi long-tems qu'elle en eſt exempte, elle n'eſt pas encore ſans eſpérance. Je ſais combien des auteurs très-reſpectables ont fait cas de la fievre dans les maladies chroniques; elle a plus d'une fois dégagé la circulation des embarras qui lui faiſoient obſtacle, lorſqu'ils étoient légers & qu'ils ne faiſoient que de commencer, elle a donc mérité quelquefois des éloges; mais le plus ſouvent

on a eu lieu de s'en plaindre : car elle rend plus fortes les obstructions considérables, elle entretient la putridité, elle abat entierement les forces, & lorsqu'elle dure long-tems, elle jette dans l'hydropisie les gens les plus robustes.

5°. La resorption se fait parfaitement bien, si les vaisseaux se vuident complettement, & que les fluides qui doivent être repompés ne soient point corrompus par quelque acrimonie. Il faut donc faire ensorte que les secrétions se fassent avec succès par leurs couloirs, que les vaisseaux se fortifient, & prévenir la dégénération des fluides. C'est par cette raison qu'il importe si fort dans cette maladie d'user d'une diete légere, & surtout de souper très-peu. Il faut choisir des alimens qui ne soient ni relâchans ni de nature à favoriser la putridité : il faut y joindre l'usage des acides ; plusieurs se sont bien trouvés d'user *d'oxysaccharum* (*), qui sert à assaisonner les alimens, sur-tout ceux qui sont tirés du regne animal ; c'est un remede facile à se procurer, mais qui n'est point à mépriser. J'ai vu des hydropisies commençantes se guérir, tandis que les malades

(*) C'est un mélange de sucre avec du vinaigre ou du jus de citron, &c.

faiſoient un uſage abondant de ce remede joint à une diete légere & à un exercice convenable : il eſt encore utile toutes les fois que la maladie eſt invétérée, car il réſiſte à la fievre & à la putridité, & il facilite les ſecrétions.

Dans les cas les plus graves, j'ai recours aux acides minéraux, ſans être retenu en cela par le blâme que jettent ſur eux des médecins d'ailleurs habiles qui veulent proſcrire l'uſage de tous les acides dans les maladies chroniques; car la raiſon & l'expérience condamnent cette maniere de penſer. Et l'obſervation démontre que l'uſage de ces acides remédie à la foibleſſe, entant qu'ils s'oppoſent à ſes cauſes bien loin de l'occaſionner, comme ces médecins le craignent : outre cela on les marie très-bien avec les fortifians, & le mêlange de l'eſprit de ſoufre avec le quinquina m'a ſouvent réuſſi à ſouhait. Un homme reſpectable m'écrivit, il y a quelques années, que du lait caillé donné pour toute nourriture avoit eu de grands ſuccès dans le traitement de l'hydropiſie (à *Saint Germain en Laye*). S'il a réuſſi, ç'a été en qualité d'acide.

On conçoit déja l'utilité de la crême de tartre que Mr. MENGHINI a ſi fort recommandée & qu'il y a deja pluſieurs

années que j'ai employée avec ſuccès, de même que celui du nitre qui plait ſi fort à Mr. BROOKE; & celui du ſel des eaux thermales de Lucques dont Mr. BENVENUTI fait cas; mais ces ſels peuvent-ils tenir lieu de tout? Non aſſurément. J'ai vu de très bons effets de la crême de tartre, *a*) toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'une hydropiſie naiſſante, pourvu qu'elle ne fût pas l'effet d'une conſtitution trop lâche ou ſujette aux acides: c'eſt ainſi que ce remede détruit les cauſes de maladie chez les femmes qui approchant de l'âge de cinquante ans, deviennent hydropiques par un effet du dérangement de leurs regles, & je ſuis venu pluſieurs fois à bout d'arrêter les progrès de cette maladie difficile & de la dompter par le moyen de la crême de tartre & d'une abſtinence rigoureuſe: cela n'eſt pas étonnant, car cette eſpece d'hydropiſie eſt un effet de la pléthore à laquelle la diete & les acides remédient à merveille.

b) La crème de tartre réuſſit, lorſque l'hydropiſie vient de ce vice que les anciens appelloient l'intempérie chaude du foie. J'ai guéri un homme atrabilaire (qu'on me paſſe ce terme impropre) qui étoit fort tourmenté d'une cruelle angoiſſe, d'un dégoût complet, d'inſom-

nies très-incommodes & d'une enflure qui lui défiguroit les cuiſſes & les jambes; en lui preſcrivant de prendre trois fois par jour une dragme de crême de tartre enveloppée dans du rob de ſureau & cinq onces de petit-lait bien clair, mêlées avec une once de miel très-pur. Sa boiſſon ordinaire conſiſtoit en une décoction de racine de chien-dent. L'angoiſſe & le dégoût ſe diſſiperent inſenſiblement, l'enflure s'affaiſſa, le ſommeil revint & le malade recouvra une ſanté parfaite dont il jouit encore à préſent.

c) Lorſque la ſecrétion de l'urine ſe fait avec lenteur & qu'elle devient d'une couleur foncée, le malade éprouve bientôt une ſenſation de laſſitude & de plénitude, ſon ſommeil eſt inquiet, il eſt peſant après le repas, il eſt dans un état d'indolence, il a de l'angoiſſe & du dégoût: on diſſipe fort bien tous ces ſymptômes, en uſant de bonne heure de la crême de tartre qui procure un écoulement abondant d'urine, ce qui allege beaucoup tous les ſymptômes.

d) La crême de tartre a même procuré du ſoulagement, mais pour un tems ſeulement, dans une hydropiſie très-invétérée. Mais la plupart du tems, elle eſt inutile en pareil cas, parce que

les fibres ayant à la longue perdu tout-à-fait leur reſſort, il n'y a que les ſtimulans les plus forts qui puiſſent leur redonner du jeu ; mais même alors il eſt utile de leur aſſocier de la crême de tartre.

6°. Les eſprits de nitre ou de ſoufre appaiſent la ſoif & la chaleur ; ils remédient auſſi à la toux qui tourmente ſouvent les hydropiques & leur fait beaucoup de mal, ſur-tout le ſoir. Enfin on comprendra que les acides ſont néceſſaires, lorſqu'on aura obſervé des hydropiques, & lorſqu'on aura vu par les diſſections de leurs cadavres que ce ſont preſque toujours la fievre, la ſoif, l'inflammation, la purulence, l'alcaleſcence, des humeurs corrompues & la gangrene qui ſont la cauſe de leur mort. On verra en même tems quel cas on doit faire de cette méthode dont j'ai déja parlé, laquelle n'ayant en vue que le relâchement des fibres, recommande de ſe nourrir de viandes rôties & d'œufs, & de boire des vins généreux.

Cette méthode convient à la vérité dans une hydropiſie naiſſante, qui, comme je l'ai dit plus haut, vient du relâchement des fibres & de l'acidité des fluides ; ou bien chez certains ſujets, après qu'on a évacué entiérement l'hu-

meur de la maladie; mais elle eſt très-mauvaiſe dans la plupart des autres eſpeces, & elle eſt oppoſée aux deux principales indications, à l'inanition des vaiſſeaux & à l'amendement de la putridité, & cette derniere indication eſt de la plus grande importance, car les hydropiques ne meurent guere ſans putridité, & j'ai preſque toujours pu, auſſi long-tems qu'elle n'a pas eu lieu, renvoyer la maladie du moins pour un tems; mais quand la putridité eſt formée, elle abat tellement les forces que les plus excellens remedes ont peu de ſuccès.

L'obſervation ſuivante fait voir les avantages de la crême de tartre & les inconvéniens des remedes échauffans. Je fus conſulté au mois de Février de 1759 pour une femme âgée de ſoixante ans, qui depuis long-tems avoit beaucoup d'embonpoint, qui avoit long-tems abuſé de la ſaignée, ce qui avoit peut-être fait augmenter cet embonpoint: elle avoit alors, à ce qu'on m'apprit, les cuiſſes & le bas ventre extrêmement enflés, les urines étoient rouges & en petite quantité, elle avoit de la fievre le ſoir, elle paſſoit les nuits ſans dormir & dans l'angoiſſe, elle avoit des nauſées, elle étoit prodigieuſement affoiblie, elle avoit ſouvent la reſpiration courte, le

visage étoit rouge. Je lui prescrivis une diete qui consistoit à ne manger qu'une fois par jour tant soit peu de viande avec de *l'oxysaccharum* (*), à vivre d'herbes potageres, sur-tout de la famille des chicoracées & de fruits, à user pour boisson d'un vin léger mêlé d'eau, à vivre frugalement & sur-tout à souper très-légérement. Je conseillois en même tems qu'on la fit quelquefois promener en voiture, & qu'elle avalât deux fois par jour une dragme & demi de crême de tartre, en buvant par-dessus quatre onces d'hydromel. On me récrivit bientôt (car je n'ai point vu la malade que j'avois connue autrefois, & elle étoit à une distance de plusieurs lieues) que tout prenoit une tournure favorable, & que la maladie diminuoit tous les jours: elle fut en bonne santé au commencement du mois de Mai.

Je n'ai point appris de ses nouvelles depuis lors, si ce n'est après sa mort, que sa sœur me raconta ainsi ce qui s'étoit passé, & dont elle avoit été témoin oculaire. Cette femme se porta bien pendant quelques mois; mais ayant négligé le régime & l'exercice, elle éprouva sur la fin de Septembre de nouvelles

(*) Voyez la note précédente.

angoiſſes. On conſulta au mois d'Octobre un médecin, qui voyant un autre malade dans le même village, ſe trouva plus à la portée de celle-là : il employa pluſieurs remedes, qui, comme je le vis par ſes ordonnances, étoient des amers, des fortifians, des ſtimulans de différentes eſpeces, des purgatifs, des diurétiques, des gommeux, des ſels, & je ne ſais combien d'autres remedes : il preſcrivit une diete qui conſiſtoit preſque entiérement en viande ſeche, pour laquelle la malade avoit du dégoût. Les angoiſſes augmenterent terriblement ; la malade devint enfle par tout le corps, & éprouva de plus une orthopnée continuelle. Les dernieres ſemaines, il ſurvint de l'aſſoupiſſement, qui augmentant par l'uſage des remedes chauds & des véſicatoires, par le moyen deſquels on eſpéroit de le diſſiper, dégénéra enfin en léthargie, qui ſe termina par une mort cruelle.

En 1757, une femme qui approchoit de cinquante ans, & dont les regles étoient dérangées en tirant à leur fin, paſſoient les nuits dans l'angoiſſe, avoit du dégoût pour tous les alimens ; ſes jambes étoient fort enflées ; elle rendoit une urine rouge & en très-petite quantité. Je lui conſeillai d'uſer de crême de tartre ;

l'enflure ſe diſſipa entiérement, & la ſanté ſe rétablit très-bien. Les mêmes ſymptômes étant revenus au bout de ſix mois, je les ai guéris par le même remede, lequel a encore réuſſi, à mon inſçu, contre une troiſieme attaque. Cette femme ayant eu une quatrieme attaque pendant l'hyver de 1759, & dans un tems où elle avoit des chagrins, elle eſſaya la crême de tartre, mais inutilement; la maladie augmenta, & l'enflure avoit déja gagné tout le corps; la malade éprouvoit une orthopnée cruelle & une ſuppreſſion totale des urines, lorſque je vins la revoir.

Mon deſſein étant d'oppoſer à l'opiniâtreté du mal un remede aſſez efficace pour la vaincre, je fis choix d'une mixture dont l'uſage m'eſt familier, & qui eſt compoſée d'oxymel ſcillitique, de terre foliée de tartre & d'eau de ſureau; je preſcrivis à la malade d'en prendre une doſe médiocre, trois fois par jour: le ventre en fut fort relâché, ſans que l'enflure diminuât & ſans que la malade ſe ſentît ſoulagée; cela lui donna plutôt de l'accablement. Je voulus qu'elle prît cette mixture à petites doſes, mais ſouvent; elle alla plus rarement ſur ſelle, & au bout de trois jours les reins ſe vuiderent ſi copieuſement, qu'il s'écoula ſoixante

livres d'urine dans l'eſpace de trente-cinq heures; je ſoutins pendant ce tems là les forces par des bandages qui ſerroient les jambes, les cuiſſes & le bas-ventre, & par une boiſſon agréable mêlée de vin: tous les ſymptômes ſe diſſiperent très-promptement; je fis enſuite prendre à la malade des fortifians, afin de rendre aux fibres les forces qu'elles avoient perdues par la diſtenſion & par le ſéjour des eaux; elle ſe rétablit très-bien.

Mais cette femme ayant été accablée de malheurs encore plus triſtes pendant tout l'été & l'automne, ſon mari étant mort au mois de Novembre, ſa fortune étant tout-à-fait délâbrée, elle fut attaquée au mois de Décembre de coliques fréquentes, & bientôt après de jauniſſe, de dégoût & d'un affoibliſſement total. J'employai des ſavonneux doux, agréables & aceſcens, propres à rétablir les forces, à prévenir la corruption de la bile, à diſſoudre celle qui ſe feroit coagulée, & à évacuer celle qui ſeroit diſſoute: j'eus pendant quelques jours des ſuccès qui entretinrent mes eſpérances. Mais la malade éprouvant tous les jours des redoublemens de triſteſſe qui lui ôtoient abſolument les forces, ſes jambes étant devenues légérement œdémateuſes, elle

expira au mois de Février ſans aucune agonie ; genre de mort que j'ai vu d'autres fois après une longue jauniſſe, qui pourriſſant le ſang, abat entiérement les forces : cette ſcene tragique ſe termine par la ſyncope ou plutôt par la paralyſie du cœur. On auroit trouvé des calculs biliaires dans le cadavre ; mais les circonſtances ne permirent pas d'en faire la diſſection.

Je traite encore actuellement une autre hydropique qui a près de quarante ans : c'eſt une femme qui avoit joui auparavant d'une bonne ſanté, qui eſt mere d'une nombreuſe famille, & dont la maladie eſt venue originairement du chagrin d'avoir été convaincue de vol : la crainte du châtiment lui donna la jauniſſe, maladie qui eſt ſi ſouvent une ſuite de la triſteſſe : elle fut miſe en priſon ; mais ayant été relâchée à cauſe de ſa jauniſſe & parce qu'on la ſoupçonnoit groſſe, elle ſe tint chez elle, où il lui ſurvint outre la jauniſſe qui continuoit, une enflure des jambes, des cuiſſes & du bas-ventre, dont elle ne s'inquiéta pas beaucoup, dans l'idée que c'étoit un ſymptôme de groſſeſſe. Mais il ſurvint de la fievre, avec des inſomnies, un délire fréquent, de la ſoif, & une ſuppreſſion d'urine ; elle me demanda alors du ſecours. Je penſai que

je devois calmer la fievre, éteindre en même tems la ſoif, déboucher les couloirs de la bile qui ſe dévoyoit, & ceux de l'urine. Des ſavonneux aceſcens, l'oxymel ſcillitique & des boiſſons acides, diſſiperent aſſez promptement la fievre, & rétablirent aſſez la ſecrétion de la bile pour que la jauniſſe ſe guérit pour la plus grande partie. Mais la ſuppreſſion de l'urine perſiſtoit avec opiniâtreté, quoique pas en entier; le bas ventre groſſiſſoit étonnamment, & en le frappant, on appercevoit diſtinctement qu'il contenoit des eaux épanchées.

Il me reſtoit des doutes ſur la groſſeſſe qu'elle accuſoit; je voulus, pour les diſſiper, que la ſage-femme la touchât. Celle-ci annonça un accouchement prochain; ce qu'ayant de la peine à croire, je confiai le ſoin de cet examen à un chirurgien & à une autre ſage-femme, qui affirmerent tous deux que la matrice étoit vuide: j'employai les remedes les plus puiſſans que la maladie permit de donner, mais en vain; il ne reſtoit donc plus d'eſpérance que dans la paracentheſe, on tira vingt-ſept livres d'eau, ce qui ſoulagea beaucoup la malade; cette eau reſſembloit au petit-lait par ſa couleur & par ſa conſiſtance, mais elle avoit une odeur

qui ſentoit un peu la putridité. J'en ſoumis quelques onces aux expériences; une partie fut miſe de côté ſans mèlange; je fis ajouter à une ſeconde du ſirop de violettes, de l'eſprit de vitriol à une troiſieme, de l'alkali fixe à une quatrieme, & de l'alkali volatil à la cinquieme.

Le mèlange du ſirop de violettes donna une belle couleur verte à la ſeconde portion; la troiſieme devint d'une couleur un peu trouble; il ne ſe fit aucun changement dans la quatrieme ni dans la cinquieme. On garda dans l'apothicairerie tous les petits pots qui les contenoient, & qui étoient légérement couverts de papier : les ayant ouverts le ſixieme jour, je jettai bien vîte la premiere, qui puoit extrêmement; la ſeconde qui étoit encore d'un plus beau verd qu'auparavant, n'avoit point d'autre odeur que celle du ſirop; la cinquieme ſentoit l'alkali volatil; la troiſieme, ſur laquelle on avoit verſé une petite portion d'eſprit de vitriol, & la quatrieme à laquelle on avoit mêlé une plus grande quantité d'huile de tartre, avoient un peu de mauvaiſe odeur.

Doit-on conclure de-là que les ſels acides & alkalis, introduits dans un corps vivant, y détruiſent la putridité avec la même efficacité? Non ſans doute; car

les uns & les autres y ont des propriétés bien différentes de celles-là; chacun peut en faire l'épreuve: il n'y a pour cela qu'à avaler tous les matins pendant une ſemaine, comme j'en ai fait l'eſſai une fois, de la crême de tartre, & la ſemaine ſuivante du ſel fixe de tartre ou d'abſinthe. Celui qui fera cet eſſai éprouvera auſſi les bons effets que j'ai éprouvés en faiſant uſage de la crême de tartre, ſi ce n'eſt que le dernier jour elle me fit faire quelques rots qui ſentoient le cuivre. Le troiſieme jour après avoir commencé à prendre du ſel d'abſinthe, dont je n'avalois qu'un ſcrupule dans l'eſpace de deux heures, il me vint des rots nidoreux, je perdois l'appétit, je ſentois une chaleur brulante à l'orifice gauche de l'eſtomac, j'éprouvois de la ſoif & du dégoût, mes urines étoient rouges, les forces me manquoient, je renonçai déja le ſixieme jour à cette dangereuſe expérience, & je rétablis ma ſanté par une boiſſon acide.

Les alcalis fixes ont cependant leur utilité dans l'hydropiſie & dans pluſieurs maladies chroniques, ſavoir toutes les fois que ces maladies viennent d'une lymphe épaiſſie & qui tourne à l'acide, ou d'une bile trop épaiſſe; dans tous les cas, en un mot, dans leſquels on ſe ſert

utilement du ſavon dont toute la vertu dépend du ſel alcali, comme vous le ſavez très-bien, monſieur, vous qui avez employé pluſieurs fois l'huile de tartre dans l'hydropiſie, & cela avec un ſuccès ſurprenant: je fais pareillement ſouvent uſage de cette huile, ſoit dans certaines eſpeces d'hydropiſie ou quelquefois dans les pâles couleurs, ſoit dans diverſes cachexies qui décelent un ſang appauvri & ſa dégénération acide: ce remede provoque merveilleuſement les urines qui s'écoulent avec lenteur; il débarraſſe les obſtructions, il donne une belle couleur rouge au ſang pâle, même dans la palette. Il faut rapporter ici les infuſions des cendres de genievre & de genêt, dont une expérience multipliée a confirmé les vertus.

Mais que doit-on penſer du ſuccès de notre opération? Il n'a pas été tel que je l'avois ſouhaité; car il y avoit déja le troiſieme jour dans le bas-ventre un nouvel amas d'eaux qu'on ſentoit à l'attouchement: cependant comme depuis ce tems-là cet amas n'augmente pas, que la malade eſt arrivée dans cet état à la fin du dixieme jour & que l'urine coule plus abondamment, il ne faut pas encore en déſeſpérer tout à fait.

De tout tems des médecins très-reſpectables,

pectables, & SYDENHAM lui-même ont recommandé dans cette maladie de forts purgatifs: je les ai vus réussir quelquefois en vuidant les vaisseaux par une diarrhée copieuse & en procurant la résorption des humeurs épanchées; mais l'observation a fait voir beaucoup plus souvent qu'une forte purgation ne diminue point la tumeur, & que cependant elle abat les forces, ou que la tumeur dissipée par cette voie se réforme très-promptement; mais l'affaissement de la tumeur que procure une évacuation copieuse des urines est plus durable; & j'ai dit tout-à-l'heure que l'oxymel scillitique n'avoit été d'aucune utilité tant qu'il avoit lâché le ventre, mais que son action s'étant portée sur les reins, il avoit bientôt dompté la maladie.

Quelle est la cause de ce phénomene? C'est la correspondance merveilleuse qu'il y a entre la peau interne & l'externe, car lorsque la transpiration qui se fait à l'extérieur augmente, la résorption intérieure devient plus considérable dans la même proportion; la diarrhée se tarit par la sueur. Est-ce que l'augmentation de la transsudation interne fait augmenter la résorption externe? On a toutes sortes de raisons de le croire; & cela n'arrive pas seulement par l'inanition des vaif-

feaux, car autrement la même chofe arriveroit après une évacuation quelconque : mais cela a auffi lieu à raifon de cette correfpondance qui vient de la conformité des fonctions, comme lorfque les mamelles décroiffent par un écoulement de la matrice, & qu'elles groffiffent lorfque les régles font fupprimées; effets qui ne dépendent ni l'un ni l'autre des autres évacuations.

Cet inconvénient des purgatifs fe remarque fur-tout chez cet ordre de malades qui ont beaucoup de mobilité dans le genre nerveux; car l'influence de la correfpondance entre les fonctions eft plus grande chez eux. Il arrive fouvent que les femmes débiles & hyftériques tombent dans l'anafarque & dans l'afcite, bientôt après avoir pris mal-à-propos une purgation trop forte : ce que je ne prétens pourtant pas expliquer uniquement d'après la diminution de la tranfpiration qui fe fait à l'extérieur, tandis que la réforption eft augmentée ; car il faut auffi compter pour quelque chofe une caufe qui n'eft pas des moins confidérables, favoir le délabrement des forces digeftives, qui étant déja affoiblies, fe détruifent par l'ufage des draftiques ; il s'enfuit le défaut de coction & d'affimilation, un

abyme de maux, & l'hydropiſie. L'irritation du genre nerveux y contribue peut-être auſſi, de-là vient que les ſécrétions ſe font mal. Ceux qui ſont aſſez mal aviſés pour chercher à rétablir leur ſanté chancelante par des purgatifs, manquent non-ſeulement leur but, mais ils s'attirent tôt ou tard, en récompenſe de la peine qu'ils ont priſe, une hydropiſie inſurmontable.

Il ſeroit inutile d'entaſſer les exemples qui ſe préſentent de toutes parts, mais je rapporterai en peu de mots l'hiſtoire d'une maladie qui a failli de me plonger dans le deuil le plus amer. Étant de retour dans ma patrie en 1749, je trouvai que ma mere, que je chériſſois & qui étoit d'une conſtitution délicate & mobile, étoit incommodée de pluſieurs ſymptômes, qui me faiſoient craindre avec raiſon, une hydropiſie prochaine: mais il faut reprendre de loin, & dès les premiers commencemens, l'hiſtoire de cette maladie. D'autres médecins voulant y remédier, avoient déja conſeillé depuis long-tems des purgations fréquentes, & des infuſions en guiſe de thé, à prendre pluſieurs fois par jour: mais tout cela n'avoit réuſſi qu'à faire empirer le mal de jour en jour. Je proſcrivis ſans retour

l'un & l'autre de ces remedes, & je prescrivis des pilules anti-histériques, à prendre réguliérement deux fois par année, pendant quelques semaines : je suis ainsi parvenu, graces à l'Être suprême, à rendre la santé à ma mere, ensorte qu'elle en jouit encore actuellement autant que sa constitution peut le permettre, & sans avoir rien à craindre de l'hydropisie, danger qui a cessé en même tems que l'usage des purgatifs.

Une de ses amies & sa contemporaine, étant à-peu-près du même tempérament, dans un état semblable au sien, & menacée d'une maladie pareille, quoique plus éloignée, mourut d'une hydropisie en 1750, après avoir été purgée & délayée d'importance.

Cela n'est pas étonnant ; car si on met en parallele les vertus des purgatifs avec les indispositions des hydropiques, on verra qu'ils sont dans la plupart des cas des remedes déplacés. Ils n'ont aucun autre avantage que celui d'évacuer, ils ont plusieurs défauts : il faut donc choisir d'autres moyens qui aient également la propriété d'évacuer, sans avoir les mêmes inconvéniens.

Il est vrai que quelquefois les purgatifs réussissent bien dans cette espece d'hydro-

pisie, qui vient de ce que les visceres sont obstrués, entant qu'ils résolvent les matieres épaissies, car ils détruisent la cause qui auroit produit l'hydropisie : en pareil cas, la rhubarbe mêlée avec un tiers ou une moitié de crême de tartre m'a tenu lieu de plusieurs autres remedes. Je me suis aussi servi du jalap broyé long-tems avec du sucre, lorsque j'ai rencontré des constitutions trop paresseuses.

La rhubarbe est aussi d'un grand secours contre ces hydropisies qui viennent uniquement de relâchement; car elle fortifie admirablement bien l'estomac & les intestins. Elle a guéri toute seule une femme qui avoit bu mal-à-propos des eaux minérales à trop grande dose, & à qui cet abus avoit attiré la diarrhée, de la foiblesse & l'anasarque. Un scrupule de rhubarbe avalé matin & soir pendant quinze jours a dissipé la maladie : je suis venu à bout des désordres qu'elle avoit laissé après elle, en faisant prendre à la malade de la limaille de fer mêlée avec un quart de canelle; elle s'est très-bien rétablie.

8°. Mais dans les autres cas, j'en avertis encore, on fait mal de donner sa confiance aux purgatifs, dans la vue de prévenir ou de guérir l'hydropisie; car

elle eſt ſouvent l'effet de l'affoibliſſement de la digeſtion & de la diminution de la tranſpiration cutanée : or les purgations réitérées augmentent l'un & l'autre de ces défauts.

Pour prévenir une hydropiſie naiſſante, il faut, 1°. la connoître, 2°. examiner quelles en ſont les cauſes, 3°. il faut détruire chacune de ces cauſes par les remedes qui lui conviennent; car comme il n'eſt point de remede qui guériſſe toutes les hydropiſies (quoiqu'en diſent des médecins qui vantent leurs ſecrets & qui en attendent de grands ſuccès), il n'en eſt point non plus qui empêche les progrès de toutes les hydropiſies naiſſantes.

J'ai déja parlé de pluſieurs ſignes avant-coureurs de l'hydropiſie; ſi on y ajoute une ſéchereſſe de la gorge qui revient de tems en tems, avec ou ſans ſoif, la ſéchereſſe de la peau provenant de la diminution de la tranſpiration, des ſoubreſauts pendant le ſommeil auxquels on n'étoit pas ſujet, & ſur-tout un examen attentif de toutes les cauſes qui peuvent produire l'hydropiſie; on pourra toujours connoître l'hydropiſie avant qu'elle ſoit déclarée, & ſouvent l'étouffer.

Je ne paſſerai pas en revue chacun des remedes qu'indique la cauſe qu'on

a découverte. Il en eſt trois qui ſont utiles dans tous les cas, & qu'il ne faut jamais négliger; l'exercice à pied, à cheval, à char ou en carroſſe; une grande réforme dans les alimens; l'uſage des ſecours qui ſont capables de rétablir l'écoulement des urines & la tranſpiration de la peau. Une femme reſpectable & de qualité, replette, âgée de près de cinquante ans, n'ayant plus ſes régles depuis quelques mois, & ayant éprouvé depuis quelques années certaines indiſpoſitions qui étoient des avant-coureurs d'hydropiſie, avoit déja bu pluſieurs fois les eaux minérales du Vallais, & cela par le conſeil de je ne ſais qui. La derniere fois qu'elle les avoit priſes, en 1759, elles lui avoient extrêmement affoibli les forces digeſtives, & ſa mauvaiſe ſanté étoit allée en empirant pendant tout l'hiver : mais comme elle haïſſoit les remedes, elle ſe paſſa de ſecours juſqu'à ce que ſa répugnance étant vaincue par la crainte d'un danger preſſant, elle ſouhaita au mois de Juin 1760 que je lui donnaſſe mes ſoins.

Elle ſouffroit une douleur continuelle, comme ſi ſa poitrine eût été ſerrée étroitement avec une ceinture de fer, ſymptôme qui eſt familier à d'autres hydropiques; chaque nuit elle étoit réveillée

plusieurs fois par l'orthopnée & par une angoisse des plus cruelles, qui l'obligeoient de sortir du lit pour ouvrir la fenêtre & respirer un air frais : elle avoit une toux continuelle, violente & qui n'amenoit rien ; ses forces s'affoiblissoient, ses pieds devenoient enflés, elle éprouvoit souvent une chaleur qu'aucun humectant ne pouvoit abattre, la quantité de l'urine étoit moindre qu'elle n'auroit dû l'être. Je lui ordonnai, 1°. une diete légere, & sur-tout de s'abstenir à toute rigueur de manger de la viande le soir ; 2°. une potion composée d'oxymel scillitique & d'une égale portion d'eau de sureau dont elle devoit boire deux cuillerées trois fois par jour ; 3°. de se promener tous les jours en voiture.

Les choses prirent bientôt une tournure plus favorable : la troisieme nuit, la malade put rester tranquille dans son lit : le matin, la peau qui jusques alors avoit été séche, s'amollit par une moiteur qui la couvroit comme une rosée ; successivement l'enflure des jambes s'affaissa, le serrement de la poitrine se relâcha, les forces se rétablirent, & au bout de trois semaines il ne restoit plus que la toux qui étoit plus opiniâtre que les autres symptômes, & qui céda ce-

pendant insensiblement à l'usage de la crême de tartre. La malade étoit bien au commencement de Septembre, si ce n'est que l'appétit étoit un peu languissant, ce qui ne m'étonnoit pas, car tel est l'effet de la scille. Elle souhaitoit une purgation que je lui refusai : cependant enfin une complaisance poussée trop loin fit que je lui permis inconsidérément de prendre, pendant quelques jours, un verre d'une décoction qu'une de ses amies vantoit extrêmement, & qui étoit principalement composée, à ce qu'elle me dit, de plantes ameres, & d'une drogue légérement stimulante & laxative ; en un mot, ce remede avoit la vertu de remonter les forces de l'estomac, & de faire aller à selle deux ou trois fois par jour.

Cela réussit bien les premiers jours, mais le quatrieme il survint une telle diarrhée que la malade fit quarante selles accompagnées de tranchées; cette diarrhée continua pendant quelques jours, mais avec moins de violence, elle fut suivie de lienterie, d'abattement des forces, de dyspnée, d'un sommeil accompagné d'angoisse & de toux. Je remis la malade dans l'état où elle étoit précédemment, en lui donnant des fortifians. Elle a été bien pendant l'hiver, mais

ſur la fin d'Avril elle a eu une nouvelle attaque de toux, qui ſe diſſipe déja par le moyen du vinaigre ſcillitique. Ses regles ne ſont point revenues, mais elle a eu pluſieurs fois des ſaignemens de nez. Elle peut eſpérer avec aſſurance de jouir d'une ſanté ferme. Il y a long-tems qu'elle ſeroit enſevelie & dans un état de pourriture, ſi j'avois fait uſage d'une diete deſſéchante & échauffante, de purgatifs, de remedes âcres & de fortifians (*).

La ſcille eſt certainement un puiſſant remede dans pluſieurs hydropiſies, & la réputation qu'elle a depuis long-tems va tous les jours en augmentant: cependant elle m'a toujours mieux réuſſi en l'employant à une doſe capable d'évacuer les reins, mais non pas le ventre; de cette maniere elle fait des effets merveilleux, elle ne peut pourtant pas réuſſir dans tous les cas & elle n'eſt pas non plus exempte d'inconvéniens; car *a*) elle énerve certainement & à coup ſûr les forces de l'eſtomac que le quinquina à la vérité remonte bien enſuite. *b*). Ce remede qui eſt âcre & pénétrant excite ſouvent dans tout le corps des

(*) Elle vit encore; & depuis neuf ans elle n'a point eu de retour de ſa prémiére maladie.

douleurs aigues ; *c*) il excite même ſouvent des convulſions chez ceux qui ont le genre nerveux mobile : il eſt vrai qu'on va au-devant de l'un & l'autre de ces inconvéniens par l'addition du camphre, comme vous me l'avez appris il y a longtems, monſieur, auſſi-bien que pluſieurs autres vérités utiles, & comme vous l'avez enſeigné le premier. *d*) La ſcille diſſout la conſiſtance du ſang, comme on le voit ſouvent par les ſelles & les urines qui en prennent une légere teinte de ſang, & il faut aſſurément uſer de ce remede avec précaution, lorſque les humeurs ſont déja diſſoutes.

J'ai ſouvent évacué les eaux des hydropiques par le moyen de la ſcille ; j'ai remédié d'abord après au relâchement des ſolides, & j'ai rendu au ſang ſa conſiſtance par l'uſage du quinquina ou des autres fortifians, ſouvent j'ai employé en même tems la ſcille & le quinquina. J'ai guéri l'automne derniere une femme qui n'étoit pas âgée, mais qui étoit abattue par une dyſpnée de vingt ans qui augmentoit déja, & par des peines d'eſprit ; elle étoit foible, ayant des nauſées continuelles & ſouffrant toutes les nuits une migraine cruelle, ne dormant point & ayant les jambes enflées: je lui preſcrivis de l'oxymel ſcillitique, a

prendre avant midi & deux dragmes d'écorce du Pérou pour l'après-midi : c'étoit quelque chose de surprenant comme tous les symptômes se dissiperent peu-à-peu parfaitement, & comme l'appétit, les forces & le sommeil revinrent.

e) L'usage de la scille n'est point exempt de danger, lorsqu'il y a un squirrhe ancien accompagné d'une fiévrote ; car il en résulte facilement une ulcération : telle étoit une mauvaise ulcération que j'ai vu en résulter chez une femme qui étoit en même tems attaquée d'une hydropisie & d'un cancer ; car le cancer devint plus douloureux, & il s'en écoula bien plus de matiere ichoreuse teinte d'une plus grande quantité de sang : l'hydropisie diminua cependant & le quinquina repara le mal que le cancer avoit souffert. Mais cette femme, tourmentée par deux ennemis aussi terribles, ne supporta pas long-tems les maux qu'ils lui faisoient souffrir. J'ai souvent vu d'autres malades dont l'état ne laissoit depuis long-tems aucune espérance d'une guérison entiere & dont la fin paroissoit prochaine, chez qui le quinquina & la scille ont reprimé pendant quelque tems l'atrocité de la maladie, ensorte que ces malades ont vécu encore

quelque tems avec aſſez de tranquillité.

On a diverſes préparations de ſcille; mais ſi on n'a uniquement en vue que l'efficacité, la ſcille pure eſt préférable à toutes ces préparations. Souvent deux ou trois grains de ce remede broyés avec du ſucre, diſſipent très-promptement les angoiſſes terribles qu'on éprouve dans l'hydropiſie de poitrine, & j'ai vu des malades qui, après avoir été tourmentés pendant pluſieurs nuits par des inſomnies & par l'orthopnée, ſe ſont endormis aſſez tranquillement au bout de deux heures, & ſe ſont guéris dans peu de tems en continuant d'uſer avec prudence de ce remede. Mais je l'ai déja dit, la ſcille eſt ſi âcre qu'il eſt pluſieurs perſonnes qui ne peuvent point la ſupporter toute pure: c'eſt ce qui a donné lieu à diverſes manieres de l'adminiſtrer.

Pluſieurs employent la torréfaction, afin qu'elle détruiſe la virulence de la ſcille ſans lui ôter de ſon efficace. Mais eſt-on aſſez ſûr qu'elle poſſede cette double propriété? Je croirois volontiers qu'elle eſt en entier d'une virulence nuiſible & qu'elle agit à l'inſtar des autres poiſons, à raiſon de cette même vertu délétere qu'on ne peut diminuer ſans châtrer ſa vertu; & il me paroît que par

la torréfaction, on ne parvient à autre chofe qu'à lui faire perdre de fon efficacité : une légere torréfaction ne lui ôte rien de fes vertus ni de fes qualités vénéneufes ; une torréfaction plus forte détruit en même tems le poifon & le remede : il faut donner la fcille torréfiée à des dofes paffablement grandes, & elle ne manque pourtant pas alors de mériter des éloges. Mr. RAST le fils, médecin de Lyon, a averti il n'y a pas longtems dans une lettre, où il montre du favoir fuivant fa coutume, qu'en donnant en dernier lieu dix grains de fcille torréfiée partagés en deux dofes, il a très-bien guéri un enfant malade d'une anafarque très fâcheufe, le remede ayant fait couler une abondance d'urine qui avoit un fédiment fanguinolent d'une teinte très-délayée.

On a de pareilles obfervations de Mr. FRANÇOIS HOME, qui a enrichi la médecine & l'économie de tant de chofes utiles : il a auffi guéri plufieurs anafarques avec une pareille dofe du même remede, mêlé avec un poids égal de gingembre. C'eft ici une autre efpece de préparation, & qui étoit en ufage chez les anciens, laquelle confifte à corriger ce que la fcille a de nuifible pour l'eftomac par des drogues

aromatiques : telle eſt l'addition de l'eau de canelle ſpiritueuſe à l'infuſion de ſcille, mêlange qui plait fort aux Anglois : tel eſt encore le mêlange de la ſcille avec la tiſane de genievre, dont quelques médecins François font cas & qui m'a paru avantageux. Le vinaigre ſcillitique occaſionne ſouvent des angoiſſes inſupportables. Le vin de ſcille eſt de toutes les préparations la plus efficace ; mais j'ai vu pluſieurs malades qui ne pouvoient pas s'accoutumer à en faire uſage ; car il leur faiſoit faire de terribles efforts pour vomir : cependant l'uſage de l'oxymel ne leur faiſoit point de peine ; & on a vu pluſieurs obſervations qui ne permettent point de douter que cette préparation ſoit inférieure à aucune autre, pourvu qu'on l'emploie à une doſe convenable & qu'on y mêle, autant que cela ſe peut, un ſel nitreux ou un ſel neutre.

10°. Il ne convient pas toujours d'employer les plantes de la famille du creſſon, dont pluſieurs médecins font beaucoup de cas & avec raiſon ; car ces remedes diſſolvent entierement le ſang, le putréfient & donnent de la fievre, quoiqu'en puiſſent dire des médecins, qui déraiſonnent au point de preſcrire toutes les années l'uſage de ces ſortes de plantes à titre de rafraichiſſans avec des écreviſſes & des

bouillons de viande. Elles réussissent très-bien contre des humeurs bourbeuses & lorsqu'il s'agit d'un tempérament froid : mêlées avec des fortifians amers, elles ont quelquefois été utiles dans cette espece d'hydropisie, qui attaque les bûveurs après de longs dégoûts. Mais elles sont préjudiciables toutes les fois qu'il y a déja de la fievre, de la chaleur, de la soif, lorsque le sang est dissous & putride, & que la peau est déja défigurée par des taches livides. Je sais qu'un médecin est tombé dans une erreur très-grossiere en s'en laissant imposer par de pareilles taches, qui lui firent prendre la maladie pour une affection scorbutique; il la combattit avec la beccabunga, le cresson & l'esprit de cochléaria; mais il eut bientôt le chagrin d'en voir de très-mauvais effets. En pareil cas, ceux qui aiment les remedes indigenes peuvent se servir de l'hieble qui n'est point à mépriser, & dont les baies fournissent un suc qu'on épaissit; ce suc, qui n'a rien de trop âcre ni de trop chaud, a été utile à plusieurs malades en rétablissant les excrétions : ce remede est cependant trop foible toutes les fois que la maladie est grave.

Les circonstances qui proscrivent les remedes analogues au cresson excluent

auſſi le fer; telles ſont la chaleur, la fievre, l'alcaleſcence ; mais il mérite la préférence ſur tous les autres remedes, toutes les fois que la maladie vient uniquement du relâchement des fibres, & que les humeurs ne ſont pas encore atteintes de putridité : c'eſt à cette eſpece d'hydropiſie que ſont ſujettes les filles d'une conſtitution lâche, & qui menent une vie ſédentaire; elle ſe guérit par l'uſage de la limaille de fer à laquelle on peut ajouter quelque poudre aromatique. Il n'y a pas bien long-tems que j'ai délivré une fille de vingt-ans de cette maladie, en lui faiſant prendre ſix fois par jour une demi-dragme de limaille de fer avec cinq grains de canelle. Toutes les ſecrétions augmenterent, & ſur-tout celle de la peau, & la maladie ſe diſſipa pour la plus grande partie par les ſueurs, ce que j'ai vu arriver rarement.

11°. On prône beaucoup pluſieurs remedes ſur la propriété deſquels il ſeroit ennuyeux de diſſerter longuement : je n'en examinerai que trois, les frictions du bas ventre avec de l'huile, l'évacuation de la ſéroſité par la peau, & l'uſage du mercure.

Ce n'eſt pas une choſe nouvelle en médecine que de frotter avec de l'huile

ceux qui ſont atteints de l'hydropiſie aſcite; CELSE, CÆLIUS, AURÉLIEN & GALIEN (*de compoſ. medicam. ſecund. loc. l. 9. c. 3.*) avoient déja recommandé cette friction; mais elle étoit tombée en déſuétude, & il n'y a pas long-tems qu'elle a été remiſe en pratique par Mr. OLIVER, médecin de Bath: elle a réuſſi à ſouhait, & elle eſt venue heureuſement à bout en Angleterre de pluſieurs hydropiſies qu'on croyoit incurables. On frotte le ventre pendant une heure, matin & ſoir avec la main graiſſée d'huile d'olives, & au bout de quelques jours le malade déſenfle en urinant abondamment. Ce remede agit de deux manieres, à raiſon de la friction & à raiſon de l'oignement. L'effet de la friction du ventre eſt de réſoudre les matieres coagulées & tenaces, d'aider au mouvement, ſur-tout à celui des veines, de rendre ainſi les humeurs plus propres à être repompées & d'augmenter la réſorption: or la médecine expérimentale a fait voir que les humeurs épanchées dans le bas-ventre en ſont repompées & s'évacuent par les reins.

Je ſais que les frictions font que les fluides ſe portent ſouvent à la peau plutôt qu'aux reins: mais ici la nature de la maladie s'oppoſe à cet effet, parce

ue, comme je l'ai déja dit, cette maladie mpèche la tranſpiration inſenſible & la ueur; c'eſt à cauſe de cela que chez la lupart des hydropiques la peau eſt ſi èche, ſale, dure, & même tout-à-fait alleuſe, telle que je l'ai vue dans pluieurs parties du corps. Mais en adminiſrant la friction, lorſque les fluides épanhés croupiſſent déja dans la cavité du basentre, il faut bien prendre garde de ne ias frotter trop rudement; car une paeille friction feroit beaucoup de mal, en ffenſant les viſceres qui ſont dans un état l'amolliſſement & d'une corruption prohaine; & il ne faut pas être trop prompt blâmer ceux qui diſcontinuent les fricions, lorſque les humeurs ſont épanchées.

Les obſervations qui font voir que la ranſpiration externe eſt en défaut, prouent que la réſorption interne qui coreſpond avec elle a augmenté ; & les xpériences faites, la balance à la main, lémontrent que cette réſorption eſt ſi onſidérable dans quelque cas, qu'on a eine à le croire. On comprend maintenant quelle eſt la maniere d'agir de l'huie ; elle empêche la réſorption, & elle létruit ainſi une des principales cauſes le la maladie. Eſt-ce peut-être qu'en reâchant le ſerrement du bas-ventre, &

en adouciſſant les nerfs, elle dégage les reins obſtrués à raiſon de leur liaiſon avec les parties qui les avoiſinent? On ſeroit tenté de le croire, d'après les grands ſuccès qu'ont eu les émolliens, employés à titre de diurétiques, dans certains cas où les remedes âcres étoient depuis long-tems inutiles & même nuiſibles. Eſt-ce enfin que l'action de l'huile, non-obſtant qu'elle ait d'abord empêché entiérement la tranſpiration, la rétablit cependant enſuite après avoir remédié au mauvais état de la peau? Eſt-ce qu'elle réuſſiroit mieux ſi on en oignoit tout le corps? C'eſt ainſi que le croyoient les anciens qui en frottoient tout le corps, excepté le bas-ventre ſeulement. *De plus* (dit CELSE) *il eſt néceſſaire de faire tous les jours deux ou trois fois une forte friction avec de l'huile & quelques drogues échauffantes. Cependant en faiſant cette friction, il faut épargner le ventre.*

Que doit-on penſer de l'autre partie du conſeil de cet auteur? *Mais il faut ſouvent appliquer de la moutarde ſur cette partie, juſqu'à ce qu'elle entame la peau: il faut auſſi faire des ulceres en pluſieurs endroits du ventre, en les brûlant avec des fers chauds, & il faut entetenir long-tems ces ulceres.* Ceci ſe

rapporte à l'évacuation de la sérosité de laquelle il sera bientôt question. Je croirois volontiers que la friction huileuse de tout le corps, laquelle Celse conseille, peut être quelquefois utile dans l'hydropisie; mais elle seroit beaucoup plus utile, si je ne me trompe, dans le diabétès, en prenant en même tems des fortifians internes & sur-tout de la rhubarbe. Car le diabétès est une maladie qui vient de la résorption cutanée, qui devient exorbitante, comme le démontrent, outre plusieurs autres, les observations de Mrs. Melz & Kratzenstein.

Est-ce par un effet semblable que l'usage externe des cantharides est utile dans cette derniere maladie ? Elles augmentent la transpiration & en détournent ainsi la matiere de se porter aux reins, elles diminuent la resorption & ôtent par-là à la maladie ce qui lui sert d'aliment ; elles augmentent l'âcreté & la difficulté de l'urine; mais (*dans le diabétès*) les urines sont trop douces & s'écoulent avec trop de facilité. Cette maladie vient-elle de la perversion des fonctions de la peau ? Les cantharides les rétablissent. Je soumets ces conjectures à votre jugement, monsieur, & à celui de tous les médecins qui ont un

véritable ſavoir, j'invite les praticiens à en faire l'eſſai avec circonſpection, ſi cette maladie ſe préſente à eux. La réſorption cutanée augmente aſſurément, lorſque les urines deviennent plus abondantes, comme l'a démontré viſiblement la belle obſervation de Mr. LINING.

Qu'il me ſoit permis de faire encore une queſtion : pourquoi eſt-ce que les frictions huileuſes ſont utiles dans certaines maladies de la peau, tandis que la plupart des maladies de cette claſſe viennent d'une tranſpiration ſupprimée, & qu'elles ont très-ſouvent lieu à la ſuite des applications graiſſeuſes à la peau ? C'eſt parce que ces maladies viennent quelquefois d'une trop grande rigidité de la peau, ou de ſa contraction occaſionnée par le dépôt d'une matiere âcre ; ce ſont deux vices auxquels on remédie par un liniment émollient. D'où vient que ces maladies ſont ſouvent ſi opiniâtres ? Cela vient-il de ce que le ſang circule avec difficulté à la peau ? Eſt-ce parce que les remedes y parviennent difficilement par la même raiſon ? Ou bien cette opiniâtreté vient-elle peut-être d'un vice dans l'humeur qui oint le réſeau de MALPIGHI, lequel infecte enſuite de ſa mauvaiſe qualité, à la maniere d'un

levain, tout ce qui s'en approche ? Il eſt pluſieurs choſes qui pourroient perſuader que cela eſt ainſi ; car la viſcoſité du ſang & la lenteur avec laquelle les remedes parviennent à la peau, ne paroiſſent pas être des cauſes ſuffiſantes d'une ſi grande opiniâtreté. Mais ce vice du réſeau cutané eſt bien capable de produire cet effet, parce qu'il eſt une partie ſituée en quelque ſorte hors de la portée de la circulation, & d'où il eſt très-difficile de faire diſparoître les taches de brûlure.

Y a-t-il outre cela quelquefois un venin tellement mêlé avec le ſang, qu'on ne puiſſe le chaſſer qu'avec bien de la peine ? Perſonne ne peut nier que le venin des dartres & celui de la gale ne ſoient dans ce cas ; car l'une & l'autre de ces maladies ſe communiquent par contagion, s'étendent inſenſiblement, & cedent à l'efficacité des remedes. Mais je connois des malades qui, durant 10, 15, 20 ans, n'ont jamais été exempts un jour entier d'une dartre qui ſautoit d'une partie à l'autre. Quelle en eſt la cauſe ? Je vous prie, monſieur, de me l'apprendre.

J'ai eſſayé trois fois les frictions huileuſes ; elles ont été infructueuſes : j'ai voulu encore actuellement en faire uſage (ſi ſeulement ce pouvoit être ſous de plus

heureux auſpices) pour cette femme dont j'ai fait l'hiſtoire tout-à-l'heure, & cela avant qu'on lui faſſe la ponction une ſeconde fois (*).

La nature nous a appris à évacuer la ſéroſité par les pores de la peau, ſur-tout aux jambes; car la peau étant diſtendue par l'enflure, devenue exceſſive, elle ſe crève, & il ſort par des crevaſſes, ſouvent inviſibles, & peut-être même ſans que l'intégrité des pores en ſouffre, une ſi grande quantité de ſéroſité, que tout le corps déſenfle bientôt, ſoit que cette ſéroſité s'écoule du tiſſu cellulaire, ſoit que ce ſoit des vaiſſeaux mêmes exhalans. L'art imite la nature, & il a ouvert les ſources remplies des ſéroſités que la maladie avoit accumulées, en faiſant des inciſions au tiſſu cellulaire. Cette méthode qui eſt très-ancienne, n'eſt pas encore tombée, & je lis dans ce moment même que le célebre ANTOINE COCCHI, cet homme véritablement ſavant, en a fait l'expérience ſur lui-même, & que cette opération a fait ſortir quatre livres de ſéroſité : Mr. MANETTI rend compte

(*) Ces frictions n'ont été d'aucune utilité; le ſoulagement que la ſeconde paracentheſe a procuré, a été de courte durée, & la malade a ſuccombé au bout de quelques jours.

du

du ſuccès en diſant *que le malade éprouva un ſoulagement ſenſible de ſon incommodité, mais que ce petit avantage ne dure que pendant toute la nuit ſuivante.*

Les anciens, ſuivant le témoignage de Celse dont j'ai rapporté le paſſage, auquel on pourroit en ajouter une infinité d'autres; les anciens, dis je, entamoient la peau par la brûlure, par des drogues âcres & par la ſcille même qu'ils appliquoient à l'extérieur. Quelques modernes appliquent des cantharides, mais il faut s'abſtenir de tout ce qui eſt âcre; car l'humeur qui s'écoule eſt âcre, & capable d'irriter, d'offenſer & d'enflammer la peau. Si le remede a auſſi beaucoup d'âcreté, il eſt à craindre que la gangrene ne ſurvienne, comme cela arrive facilement toutes les fois que la circulation ſe fait avec lenteur & que les humeurs ſont appauvries & âcres. On doit donc préférer les ſcarifications qui ne ſont pas elles-mêmes entiérement exemptes de danger chez un malade cacochyme; mais il eſt rare qu'on ſoit abſolument trompé dans ce qu'on en eſpere; car auſſi ſouvent que je les ai employées, elles ont été fort utiles en évacuant les eaux, en enlevant la difficulté de reſpirer, en rétabliſſant le ſom-

meil, en rendant les parties acceſſibles aux remedes : mais le plus ſouvent, elles n'empêchent pas les rechutes.

Il eſt un autre remede qui plait fort aux gens du peuple qui craignent les ſcarifications, ſavoir la racine de bryone qu'on coupe par tranches ; alors on applique ces tranches aux jambes après les avoir légérement pilées & chauffées : cette racine à raiſon de ſon âcreté virulente, qui eſt pourtant moins forte que celle des cantharides, irrite doucement les vaiſſeaux de la peau, ce qui fait que toute la jambe rend beaucoup de ſéroſité. La premiere application n'attire rien, mais au bout de douze heures, on renouvelle les tranches, & il eſt rare que j'aie vu les jambes ſans humidité après une troiſieme application : on la renouvelle juſqu'à ce qu'on voie que l'écoulement ſe ſoutient d'une maniere durable. On fait quelquefois ſortir par cette voie une quantité ſurprenante de ſéroſité : d'autres fois, il n'en ſort que très-peu. Quel en eſt le ſuccès ? J'ai vu des malades qui continuoient d'être également enflés & ſujets à l'angoiſſe, pendant qu'il s'écouloit beaucoup de ſéroſité, tandis que d'autres déſenfloient tout-à-fait. Il y a eu pendant l'hiver de 1756 une femme

âgée de ſoixante ans, qui étoit enflée par tout le corps, laquelle n'a point été ſoulagée par l'application de la bryone, car ſes jambes ont peu coulé & ſans allégement.

Dans le même tems un homme de ſeptante ans, que la ſcille avoit pu ſoulager quelquefois, mais chez qui elle n'étoit déja plus capable de faire cet effet, fut bien délivré de l'orthopnée, de l'angoiſſe & de l'enflure, par l'application de la bryone, qui procura un écoulement ſi abondant que le malade, ayant les jambes étendues hors du lit, on fut obligé de mettre deſſous de larges baſſins. Au bout de trois jours la peau étoit ſi fort relâchée, que je ne l'ai jamais vue dans cet état que chez un petit enfant mort d'un catarrhe, pour avoir été tenu dans une chambre trop chaude; enſorte que je pouvois empoigner, rouler & plier cette peau, comme ſi c'eût été un drap groſſier. La foibleſſe étoit outre cela ſi grande, qu'on craignoit à tout moment qu'il ne ſurvint une ſyncope mortelle: les jambes donnerent auſſi beaucoup de peine. Cependant les forces ſe rétablirent par la nourriture & par les fortifians, & les jambes ſe guérirent; mais quelques mois après le malade finit ſes jours.

La même méthode fit auſſi entiérement diſparoître l'enflure chez une jeune

femme, & les fortifians rétablirent entiérement la ſanté. La nature a procuré ce ſecours aux malades dont je vais parler; ſavoir, à une femme âgée de cinquante-trois ans, qu'elle a délivrée de l'orthopnée & de l'enflure des jambes, en excitant dans ces parties des ſueurs nocturnes très-abondantes: je lui fis bientôt recouvrer une parfaite ſanté, en rétabliſſant ſes forces par l'uſage du fer & du quinquina. C'eſt ici le lieu de rapporter ce cas rare arrivé au comte D'OSTERMAN, ſeigneur Ruſſe: il étoit atteint d'une hydropiſie très-grave, dont il guérit par une ſueur ſpontanée très abondante aux pieds; évacuation qui étant enſuite devenue continuelle, l'a mis à l'abri de tout retour de cette maladie pendant vingt ans: il portoit des ſouliers, faits de maniere que l'eau qui s'écouloit, étoit reçue dans un réſervoir, où elle pouvoit reſter quelques heures ſans incommodité.

Il ne faut pas non plus oublier de parler ici d'une méthode très-avantageuſe, employée il n'y a pas bien longtems, par N. LIEBERKUHN; cet homme qui ne le cédoit à perſonne pour les talens de l'eſprit, pour le ſavoir, & pour ſes ſucces dans la pratique, & qui mettant

à profit la connoiſſance qu'il avoit des effets qui pouvoient réſulter de la correſpondance du tiſſu cellulaire, forçoit l'eau épanchée dans le tiſſu cellulaire des poumons à deſcendre dans les jambes par le moyen des bains de pieds, après quoi il employoit les fortifians.

Il y a quelques années que le célebre STOERCK recommanda l'uſage du colchique d'automne; j'en ai fait quelquefois l'eſſai, mais j'ai trouvé le plus ſouvent que ſes vertus étoient inférieures à celles de la ſcille : rien n'empêche cependant qu'on ne garde cette racine dans les boutiques; car tel eſt l'effet de l'idioſyncraſie que deux remedes de la même vertu réuſſiſſent différemment chez des malades qui ſont attaqués de la même maladie.

On comprend aiſément que le mercure étant doué d'une vertu réſolutive, il eſt pluſieurs cas d'hydropiſie dans leſquels ce remede peut produire de grands effets : ſavoir, toutes les fois que les plus petits vaiſſeaux ſont obſtrués par une mucoſité ténace, ou lorſqu'une bile durcie fait obſtacle aux ſecrétions; ou bien lorſque les petites veines qui ſervent à la réſorption ſont reſſerrées par l'effet de l'acrimonie écrouelleuſe ou

de la dartreuſe, & même par celui de l'acrimonie gouteuſe; & aſſurément ce remede s'eſt rendu recommandable par les heureux ſuccès qu'ont eus pluſieurs fois des pilules compoſées de mercure doux mêlé avec des gommes, des extraits amers, du ſavon, ou ſuivant les circonſtances, avec d'autres remedes : mais il faut s'en abſtenir toutes les fois que le malade eſt déja atteint d'une fievre continue, ou que ſes forces ſont abattues par la putridité.

Je n'ai point d'avis à donner touchant la paracentheſe, car les préceptes de CELSE* ſont excellens. Les uns craignent de la faire dès les commencemens, d'autres craignent qu'on ne l'adminiſtre lorſque la maladie eſt avancée : je ne crains point de l'employer dans l'une & l'autre de ces époques; car ſi on la fait de bonne heure, elle eſt ſouvent très-utile, & il n'y a point de danger de la pratiquer tard : à moins que le malade ne tire déja à ſa fin, car alors cette opération hâte la gangrène des viſceres. Il faut toujours faire uſage de ce bandage qui a déja été employé par CÆLIUS AURÉLIEN que Mr. DE LITTRE a renouvellé, & dont le célebre MEAD a cru être l'inventeur. Si on l'adminiſtre

tard, elle ne guérit pas ; mais elle diſſipe du moins pour quelques jours les angoiſſes qui tourmentent ſi fort les malades, ce qui eſt l'unique ſoulagement qu'ils deſirent.

Je finirai ici cette épitre : vous ne trouverez pas, monſieur, qu'elle préſente beaucoup d'obſervations merveilleuſes ou plutôt extraordinaires ; car de pareilles obſervations ne ſont preſque d'aucune utilité : mais elle contient des hiſtoires de maladies ſur la vérité deſquelles on peut compter, & qu'on voit tous les jours, mais qu'on n'a point examinées juſqu'ici avec aſſez d'attention ; car, comme dit CICERON, *on ne demande pas les raiſons des choſes qu'on a toujours ſous les yeux* (*). Pardonnez-moi, monſieur, les imperfections de mon ſtyle, vous qui écrivez ſi bien en latin ; il n'appartient qu'à un HALLER, à un GAUBIUS & à un très-petit nombre d'autres, de répandre du jour ſur les myſteres ſacrés de l'art d'ESCULAPE, dans un ſtyle que SALLUSTE & CELSE auroient voulu s'approprier (**).

(*) Non requirunt *rationes earum rerum, quas ſemper vident.*

(**) *Huc illuc vocat ægra cohors.*

Je ſerai content de ſavoir que ce que j'ai écrit, quelque peu élégamment que ce ſoit, contient des choſes utiles, & qu'il vous paroiſſe, monſieur, que ce petit ouvrage ait reculé, ne fût-ce que bien peu, les bornes du domaine de la médecine; car alors votre autorité me tiendra lieu de protection, & me mettra à l'abri des attaques & des inſultes qu'on pourroit me faire. Agréez mes ſalutations & mes vœux, pour que DIEU faſſe au genre humain la faveur de vous conſerver long-tems en ſanté. Veuillez ne pas diſcontinuer de m'honorer de votre amitié qui m'eſt ſi précieuſe, & de m'inſtruire par vos conſeils, & recevez l'aſſurance de mon entier dévouement.

Lauſanne le 16 *Mai* 1761, *&* *pour la deuxieme fois le* 8 *Novembre* 1769.



APPENDICE.

OBSERVATIONS

SUR

LA COLIQUE DE PLOMB.

J'AI penſé que quelques médecins, qui ne liſent pas les journaux, ne ſeroient pas fâchés de trouver ici les obſervations ſuivantes, qui ont déja été publiées, il y a long-tems, dans un excellent journal imprimé à Berne, ſous le titre d'*extrait de toute la littérature de l'Italie & de la Suiſſe* (*). Car on termineroit plus vîte les diſputes auxquelles on ſe livre avec animoſité ſur les coliques nerveuſes, ſi tous les médecins, à qui ces maladies ſe préſentent, daignoient faire part de leurs obſervations. Celles que je donne pour ma part, & telles que le hazard me les a offertes, ne ſont pas de grande importance, ſans être pourtant inutiles. Ce ſont d'ailleurs ces mêmes obſervations que j'avois recueillies il y a long-tems, & que Mr. DE HAEN a déja citées

(*) *Excerptum totius Italicæ & Helveticæ litteraturæ.*

dans le tome troiſieme de ſon ouvrage intitulé, *Ratio medendi.*

Je m'abſtiendrai de raiſonner ſur la conteſtation élevée ſur cette matiere : je ſerois cependant porté à croire que certains vins, les poiſons & le ſcorbut, ſont trois cauſes qui excitent des coliques, leſquelles entraînent après elles la paralyſie, & qu'il n'en eſt pas un plus grand nombre (*). Car je traite tous les jours des coliques très-violentes, & qui proviennent de toutes ſortes d'autres cauſes ; je n'en ai pas encore vu réſulter la paralyſie : il eſt un bon nombre d'autres médecins qui ne l'ont pas vu non plus ; de ce nombre ſont les plus habiles médecins de tous les pays de l'Europe : auſſi toutes les fois que je vois la paralyſie arriver à la ſuite d'une colique, je ſoupçonne que cela vient d'une des cauſes que j'ai indiquées. Cependant je n'avance ceci qu'à titre de propoſitions douteuſes, & qui ont beſoin d'être examinées par d'autres médecins ; car je ne prétends point récuſer les té-

(*) De nouvelles obſervations m'ont fait changer de ſentiment il y a dix ans ; mais j'en parlerai plus au long dans un autre ouvrage que je prépare pour l'impreſſion.

moignages de perſonnages dont l'autorité eſt du plus grand poids.

OBSERVATION PREMIERE.

UNE femme âgée de trente ans, maigre, qui étoit accouchée trois fois, veuve depuis deux ans, me conjura, en fondant en larmes, au mois de Septembre de 1753, de lui donner du ſecours ou bien de lui procurer une mort tranquille. Il s'étoit écoulé ſept jours depuis la derniere ſelle, & il y avoit déja dix jours qu'elle avoit commencé à être tourmentée d'une ſenſation incommode depuis le creux de l'eſtomac juſqu'au nombril, laquelle augmentant journellement, en étoit venue au point de réduire la malade à appeller preſque ſans ceſſe la mort à ſon ſecours pendant les deux derniers jours, & que la violence du mal l'avoit troublée juſqu'à la faire tomber plus d'une fois en délire. Elle avoit eu la nuit précédente des attaques de convulſions, légeres cependant, & depuis lors elle avoit eu de la peine à remuer les doigts. Il n'étoit pas impoſſible de connoître cette maladie, quoique juſques-

là on eût négligé d'y faire attention : mais voyons quelle en étoit la caufe.

Le chirurgien me rendit compte de ce que cette femme avoit fouffert depuis une année, & me dit que dans la vue d'éloigner la phthifie, il avoit prefcrit la teinture antiphthifique de GARMANN, à la dofe de trente gouttes qu'elle devoit prendre deux fois par jour, avec une infufion de fleurs de rofes rouges. Elle s'y étoit conformée exactement durant un mois entier, & il n'y avoit que cinq jours qu'elle avoit ceffé d'ufer de ce poifon. Je compris que la toux qu'elle avoit précédemment, avoit été un effet de l'affection hypocondriaque : quant à la nouvelle maladie, j'étois déja au fait de fon origine; le chirurgien l'avoit traitée avec la même impéritie avec laquelle il l'avoit attirée. Car comme il l'attribuoit à des vents, il n'avoit prefque employé autre chofe que des droques échauffantes & aromatiques, de l'anis, du fenouil, des roffolis, de la thériaque & des fomentations fpiritueufes.

La malade éprouvoit une chaleur ardente, fa peau étoit féche & ridée, elle avoit la langue féche & gercée; elle avoit à peine fait plein un verre d'urine depuis trente heures; elle avoit déja

paſſé ſept nuits ſans dormir un inſtant; le bas-ventre étoit tellement reſſerré & tendu que la malade craignoit le plus léger attouchement; l'angoiſſe étoit telle que je n'en ai pas vu de plus cruelle. Je conſeillai un bain tiede d'eau commune; elle y entra une heure après: en attendant, on lui donna un lavement compoſé de quatre onces d'huile d'olives & autant de ſirop d'althéa; elle avala une pareille doſe de ce ſirop mêlée avec le double d'eau chaude, tandis qu'on préparoit un petit-lait, dont voici la formule. Prenez une livre de petit-lait, diſſolvez-y une once & demie de manne graſſe; ajoutez à la colature une once de ſirop d'althéa, douze grains de nitre; ſirop de pavot blanc & eau de fleur d'orange de chaque une dragme, pour en boire deux onces petit à petit tous les quarts d'heures.

Je lui fis prendre la premiere doſe dans le bain où elle demeura plongée pendant une heure entiere, à cauſe du petit ſoulagement qu'elle croyoit y reſſentir. Au ſortir du bain, on lui couvrit tout le bas-ventre depuis le creux de l'eſtomac juſqu'au pubis avec un cataplaſme fait avec de la mie de pain, des fleurs de ſureau & de camomilles

cuites dans du lait. Le bain ne l'avoit que bien peu ſoulagée ; elle étoit encore en proie à des douleurs les plus cruelles, & il ne ſe faiſoit aucune évacuation, pas même par les urines que j'avois eſpéré que le bain provoqueroit : enſuite quatre heures s'étant écoulées depuis le premier lavement, j'en fis donner un ſecond, ce que j'aurois dû faire plus tôt, mais il reſta pareillement dans le ventre : on lui en donna un troiſieme, toujours avec les mêmes ingrédiens, mais qui n'eut pas un ſuccès plus heureux.

Voyant enfin que je ne devois attendre aucun ſoulagement auſſi longtems que la malade n'iroit point à ſelle, il me vint dans l'eſprit de hazarder une tentative nouvelle, en eſſayant l'effet d'un clyſtere en forme de vapeurs, & cela par une méchanique groſſiere, mais utile : on fit donc paſſer dans les inteſtins la vapeur d'une décoction de mauves au moyen d'un canule, d'une veſſie de cochon & d'un entonnoir de cave, ce qui réuſſit aſſurément à ſouhait ; car déja au bout de ſix minutes, la malade ſentit dans le bas-ventre des mouvemens auxquels elle n'étoit pas accoutumée depuis longtems : au bout de dix minutes on ôta ces inſtrumens, & les douleurs

parurent avoir changé: demi-heure après, il fortit du ventre des matieres molles & très-dures, c'étoit la neuvieme heure après le premier remede que j'avois effayé.

On donne un quatrieme lavement, compofé de décoction de mauves & de firop d'althéa; il s'enfuit une nouvelle felle, & les douleurs étoient déja affez diminuées, pour que la malade fe fût récriée fur fon bonheur, fi fes doigts qui étoient paralytiques ne lui avoient pas été d'un mauvais augure. Environ à dix heures du foir, elle fit une felle copieufe, liquide, très-puante, & elle en fit quatre autres fur le matin, après avoir déja avalé neuf livres de petit-lait, & par conféquent auffi, près de quatorze onces de manne; c'eft ce que je voudrois que remarquaffent ceux qui ne favent pas vaincre les difficultés par des moyens affez efficaces, & qui traitent mollement les maladies violentes.

Etant revenu le matin (c'étoit le onzieme jour depuis le commencement de la maladie), j'appris que les douleurs étoient fort légeres: je mis de côté les firops d'althéa & de diacode, & je prefcrivis de mêler dans chaque livre de petit-lait une demi-once de manne & une once de fuc de dent de lion. La

malade fit pendant la journée deux ſelles fétides & qui cauſoient une chaleur brûlante au fondement. Il s'écoula une très-grande quantité d'urine trouble qui dépoſa beaucoup de ſédiment jaune : pendant la nuit elle fut foible, ne dormit point & fit une ſelle.

Le 12 jour, on ajouta à chaque livre de petit-lait, préparé comme le jour précédent, trois dragmes de jus de creſſon de fontaine ; on ajouta au cataplaſme de la rue & du ſafran : la malade n'eut point de douleurs : du catholicon qu'on lui donna en lavement à cinq heures du ſoir, amena encore beaucoup de matieres ; elle dormit depuis environ neuf heures, pendant deux heures.

Le 13 on laiſſa la manne, & on ajouta encore une once de jus de creſſon ſur chaque livre de petit-lait ; mais la malade n'en but plus que toutes les demi-heures. Au lieu des bouillons de poulets dont elle ſe nourriſſoit, je lui permis de manger des herbes potageres & du pain : un lavement qu'elle prit le ſoir l'évacua puiſſamment ; elle dormit cinq heures ; le lendemain matin elle étoit bien, elle avoit même de la vigueur, & il ne lui manquoit que de pouvoir remuer les doigts.

Le 14 & le 15 elle continua de la même

maniere. Le 16, on ajouta au lavement du ſoir de l'électuaire d'*hiera piera*; il s'enſuivit des ſelles copieuſes : une heure après elle avala un bol, compoſé de douze grains de camphre & de deux ſcrupules de conſerve de fleurs de romarin; en buvant par-deſſus cinq onces d'une décoction très-forte de bardane adoucie avec du ſucre.

Le 17, elle prit le petit-lait, le lavement & le bol.

Le 18, à ſept heures du matin & à cinq du ſoir, elle avala au lieu du petit-lait un bouillon de poule avec du jus de dent de lion, de celui de fumeterre & de celui de creſſon : le ſoir elle prit le bol; elle paſſa une très-petite nuit; le matin elle étoit moite de ſueur, & elle remuoit les doigts à la vérité, mais ils étoient abſolument ſans force. Elle continua les mêmes remedes juſqu'au trentieme jour, ſe portant alors très-bien, & étant tout-à-fait délivrée de ſon affection hypocondriaque, elle ceſſa de prendre des remedes.

OBSERVATION II.

UNE femme du peuple, qui avoit toujours été d'une conſtitution délicate, avoit au mois de Mai de 1754, une toux qui duroit depuis quelques mois, & qui étoit accompagnée d'une expectoration abondante, que ceux qui la traitoient alors appelloient *purulente*; je compris cependant qu'elle n'avoit été que pituiteuſe, & cela par un effet de l'altération de la lymphe des poumons qui étoient relâchés, mais ſains. Comme elle allaitoit outre cela un enfant, ſes forces s'épuiſerent ainſi doublement, ce qui la menoit grand train à l'étiſie, ſuivant la relation qu'on m'en faiſoit: l'apothicaire voulant prévenir cette maladie, conſeilla à la malade d'avaler trois fois par jour juſqu'à cinq grains de ſucre de ſaturne, avec de la conſerve de roſes. L'expectoration diminua, & elle fut entiérement ſupprimée le ſixieme jour.

Le dixieme qu'il faut regarder comme le premier jour de la nouvelle maladie, elle commença déja à ſe plaindre d'une légere angoiſſe, & d'une ſenſation de pe-

ſanteur incommode dans le bas-ventre; elle eut le ventre tout-à-fait reſſerré, tandis qu'auparavant elle avoit accoutumé de faire une ſelle tous les jours: l'angoiſſe & les douleurs augmentoient d'un jour à l'autre: le ſixieme jour, elles étoient déja très-violentes, & faiſoient l'effet d'une ceinture de fer qui auroit ſerré très-fortement les hypocondres.

Le 7 & le 8, elle pouſſa des hurlemens continuels, les lavemens n'amenant rien & ne la ſoulageant point.

Le neuvieme au matin on m'appella; je lui trouvai de l'angoiſſe, de l'oppreſſion & une foibleſſe extrême; elle étoit en proie aux plus cruelles douleurs, & il y avoit déja quelques heures qu'elle avoit de la difficulté à remuer les bras. Elle avoit la langue & le goſier ſi ſecs qu'ils en étoient preſque roides: elle avoit eſſayé d'éteindre ſa ſoif & d'appaiſer ſes douleurs, en bûvant à grands traits de la décoction de camomilles & d'anis, qu'elle avoit déja revomie pluſieurs fois. On lui avoit auſſi donné pluſieurs fois de la thériaque détrempée dans de l'huile de noix, & je ne ſais quelles autres drogues auſſi mal imaginées. Le pouls étoit petit, fréquent, vîte, dur.

La foibleſſe qui étoit extrême, le relâ-

chement qui étoit la cauſe de la maladie précédente, & l'œdeme qui occupoit les jambes, interdiſoient l'uſage du demi-bain : je fis ſur-le-champ donner un lavement, composé de quatre onces d'huile de lin, d'une once de ſirop diacode, de ſirop d'althéa & de décoction de camomilles, de chaque deux onces. On couvrit d'un cataplaſme très émollient la poitrine & le bas-ventre, depuis le cou juſqu'au pubis. J'ordonnai que la malade bût chaudement, & à la même doſe que celle que j'avois preſcrite pour le petit-lait à la malade précédente, de la décoction de fleurs de mauves, à chaque livre de laquelle on avoit ajouté une once & demie de manne, une once de miel, & une dragme de ſirop diacode. Dans la vue de remédier aux mauvais effets de la ſuppreſſion des crachats, je conſeillai à la malade d'inſpirer par la bouche & par le nez, la vapeur très-émolliente de la même décoction, en ſe tenant la tête couverte. On donnoit un lavement toutes les deux heures : il parut après le troiſieme, que la malade étoit un peu ſoulagée : il ne s'étoit pas encore écoulé une heure après le quatrieme, & elle avoit déja avalé environ huit onces tant de manne que de miel, lorſque les douleurs étant devenues exceſſives, &

ayant augmenté jufqu'à faire tomber la malade en défaillance, elle fit une felle prefque auffi dure qu'une pierre, & qui furnageoit fur l'huile, & elle rendit beaucoup d'urine très fétide & rouge. Elle fit de plus, fix felles pendant la nuit, qui fut encore très-mauvaife.

Le 10, elle n'avoit prefque plus de douleurs; elle avoit déja le plaifir de fe fentir la bouche & le gofier humectés, mais les mains étoient fans mouvement. La malade toujours très-foible continua pendant deux jours à faire ufage de la même boiffon, à laquelle on avoit ajouté du firop des cinq racines, en omettant le firop diacode. Elle fit quelques felles, les crachats reparurent, mais fans la toux, ou du moins fans qu'elle fe fit prefque appercevoir.

Le 13, on appliqua de l'emplâtre de galbanum fafrané tout le long de l'épine du dos, & fur tout le bas-ventre : je fis prendre, trois fois par jour à la malade, des bols compofés de camphre, de benjoin, d'affa-fétida, faupoudrés de poudre d'aunée, avec un peu de baume du Pérou, broyé avec du fucre, en bûvant pardeffus une tifane de bardane, de faffafras & de fleurs de romarin : j'avois foin qu'on lui frottât en même tems les parties infé-

rieures avec des flanelles impregnées de la fumée du ſuccin ; & je lui conſeillai des alimens de facile digeſtion.

Cette méthode ayant été ſuivie pendant ſix jours, ſavoir juſqu'au vingtieme de la maladie, la malade remuoit déja la main gauche : le trentieme elle ſe portoit fort bien. Mais s'étant expoſée inconſidérément à une pluie d'été, comme je l'ai appris enſuite, & ayant été derechef attaquée de la toux, elle mourut étique au commencement de Décembre. On me dit qu'elle avoit ſevré ſon enfant trois jours après avoir commencé l'uſage du ſucre de ſaturne.

OBSERVATION III.

UN homme âgé de vingt-trois ans, ayant la gonorrhée, & conſeillé par un barbier qui ſe mêloit de faire le chirurgien, prenoit pendant le mois de Septembre de 1756, du ſucre de plomb à la doſe de douze grains, à ſept heures du matin. Il en avoit déja conſommé trois dragmes dans l'eſpace de quinze jours ; la gonorrhée étant ainſi preſque ſupprimée, il étoit tourmenté d'un mal-aiſe intérieur, d'angoiſſe, de foibleſſe, de dégoût & de ſoif.

Le

Le dix-huitieme jour, il eut de la douleur à l'eſtomac. Le 23, la maladie avoit tellement augmenté que le malade paroiſſoit être en danger de mort : après avoir pris, à ce qu'il me dit, à diverſes fois des lavemens, des purgations & des remedes huileux, le ventre ſe lâcha le 28, & les douleurs furent un peu appaiſées; mais il ſurvint en même tems une paralyſie aux mains & aux pieds, qui lui ôtoit le mouvement de ces membres.

Ayant été appellé le 31, & voyant que le ventre n'étoit pas encore aſſez libre, je le purgeai copieuſement, mais doucement, en lui faiſant prendre pendant deux jours une boiſſon délayante, préparée avec de la manne, de la pulpe de caſſe, & de la décoction de racine de chien-dent; puis je fis appliquer ſur le bas-ventre un cataplaſme nervin, & un emplâtre de la même nature ſur l'épine du dos, de plus je lui fis faire des frictions par tout le corps.

Depuis le 31 juſqu'au 38, il but à toute heure, jour & nuit, trois onces d'une décoction de chardon Roland, de ſalſepareille & de gayac, adoucie avec du miel.

Le 39, après avoir fait précéder deux lavemens qui amenerent des ſelles copieuſes, je lui fis prendre toutes les quatre

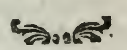
heures, quatre fois par jour, des bols faits avec de la ferpentaire de Virginie, du camphre, de l'affa-fétida, & une petite quantité de foufre doré d'antimoine de la troifieme précipitation, en bûvant par-deffus un verre de la décoction.

Le 40, comme il ne pouvoit pas encore dormir, je fis ajouter au bol qu'il devoit prendre le foir un demi-grain d'opium, ce qui lui procura une nuit tranquille.

Le 41, je lui fis boire trois onces de vin de Malaga le matin, & autant le foir; cela ranima merveilleufement les forces.

Le 42, il remua la jambe droite.

Le 50, en faifant ufage des mêmes remedes, excepté l'opium, que je n'employai qu'une feule fois, il put remuer à fon gré les mains & les pieds. Des alimens de facile digeftion, des vins généreux, & l'équitation rétablirent tout-à-fait les forces, & le malade ne s'eft jamais plus reffenti de fa gonorrhée.



LETTRE
A Mr. BAKER,

Sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté.

LETTRE

A

Mr. G. BAKER. (a)

MONSIEUR, je ſuis bien charmé de l'idée avantageuſe que vous avez de mes petits ouvrages; j'ai reçu avec reconnoiſſance votre excellent mémoire ſur la dyſſenterie & le catarrhe, & je l'ai lu d'un bout à l'autre avec beaucoup de profit.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis l'auteur de ce qu'on lit dans mon *Avis au peuple*, touchant le ſeigle ergoté, mais cela appartient à l'éditeur anonyme de Paris. Ce petit chapitre & tous ceux qui traitent de diverſes maladies chroniques, depuis la page 420 juſqu'à la page 504, ſont des additions du même auteur: je les ai miſes de côté dans la ſeconde édition imprimée à Lauſanne, laquelle eſt

(a) Cette lettre a été inſérée dans les Tranſactions philoſophiques, vol. LV, j'ai penſé que quelques médecins ne ſeroient pas fâchés de la trouver ici.

cependant beaucoup plus complette que la précédente, & que vos libraires Mrs. BECKET & DE HONDT ont fait traduire en anglois. Je me détermine cependant volontiers, & pour vous complaire, monſieur, à vous envoyer ce que j'avois recueilli ci-devant ſur cette matiere, en faiſant des recherches ſoigneuſes ſur les diverſes parties de la diététique : vous pourrez, monſieur, ſi vous le trouvez à propos, & ſi ces obſervations vous paroiſſent le mériter, en faire la lecture de ma part dans les aſſemblées de l'illuſtre ſociété.

Les grains de froment & de ſeigle, ſont principalement ſujets à trois ſortes de maladies, ſavoir, à la *rouille*, à la *nielle* & à l'*ergot* (*). On trouve preſque par-tout une étrange confuſion au ſujet de ces maladies, ſur-tout au ſujet des deux premieres : il ſera à propos de les définir avec plus d'exactitude.

La rouille que vous appellez *mildew*, & qu'on nomme *ruggine* en italien, eſt une poudre d'un jaune rougeâtre, gluante, & qui en s'attachant à la tige & à la balle de pluſieurs plantes graminées, empêche leur accroiſſement : cela fait que

(*) En latin *rubigo*, *uſtilago* & *ſecale cornutum*.

le grain étant mal nourri, il tombe dans l'atrophie & le desséchement, & ne donne point, ou presque point de farine. C'est, si je ne me trompe, cette maladie qu'on appelle dans certains endroits *blé vanté*; le peuple croit qu'un vent chaud a consumé le grain.

La *nielle* ou *brûlure*, que les Italiens appellent *fuligine*, est un nom générique qui désigne une dégénération, qui fait que les graines deviennent noires : il y en a deux especes, le *charbon* (*) & la *carie*.

Le charbon est une maladie du grain, laquelle se fait à peine connoître à l'extérieur, si ce n'est que les grains paroissent plus ronds : elle consiste en ce que leur substance interne se change en une poudre noire, visqueuse & fétide. Les grains attaqués du charbon grossissent quelquefois beaucoup. Mr. DU HAMEL a appellé cette maladie *la bosse*. Il est très-facile d'observer la nature du charbon dans ce blé des Indes, qu'on appelle *maïs*, suivant l'observation de Mr. BONNET (*b*). Car il en a vu des grains qui étoient aussi gros qu'un œuf de poule,

(*) *Carbunculus.*
(*b*) *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, page 327.

& qui étoient remplis d'une poudre noire, fétide, ſanieuſe, & ſéparée par pluſieurs petites lames.

La carie, qu'on déſigne le plus ſouvent par le nom générique de nielle, infecte le froment, le ſeigle & pluſieurs autres plantes; elle nuit beaucoup non-ſeulement aux grains, mais auſſi aux fleurs & aux feuilles, & cela ſous la forme d'une poudre noire, viſqueuſe, qui s'attache de toutes parts, & qui détruit tout ce qu'elle touche : cette maladie commence à ſe manifeſter dans le tems que le froment fleurit, & elle empêche ainſi que le grain ne mûriſſe jamais; car je ne croirois pas facilement qu'il pût ſe corrompre, lorſqu'il eſt parvenu à ſa maturité. J'ai ſous les yeux pluſieurs épis attaqués de carie, & dont la couleur eſt par-tout obſcurcie par cette poudre; ils ſont entiérement vuides de grains; ils ne préſentent que des balles blanchâtres, & au milieu de la balle je ne ſais quoi de fibreux, qui paroît avoir été la partie fibreuſe du grain ou ſon ébauche. Je vous en envoye quelques-uns, monſieur; cette poudre a peu de goût ou d'odeur, & elle n'en a pas eu davantage au moment où on a cueilli ces épis.

Mr. GINANNI croit que la carie a été obſervée de tout tems; mais il n'y a pas

ſi long-tems qu'on connoît le charbon, & on ne l'avoit jamais vu en Lombardie avant l'année 1730, & à Céſene avant l'année 1738.

Le *blé cornu* ou *ſeigle ergoté*, eſt une maladie bien différente, elle n'attaque que le ſeigle & deux ou trois autres plantes graminées des Alpes, comme l'a rapporté Mr. Haller, mon illuſtre ami. C'eſt une végétation irréguliere du grain du ſeigle, lequel devient une ſubſtance qui tient en quelque ſorte le milieu entre le grain & la feuille, qui eſt comprimé irréguliérement & dont la couleur eſt d'un verd-brun, comme je l'ai vu, quoique très-rarement (car il eſt rare d'en voir dans notre pays); de plus, il eſt ſouvent long de quatorze ou quinze lignes & large de deux, comme l'ont déja vu autrefois les célebres Marchand & Vaillant. Charles Nicolas Lange, eſt de tous les auteurs, celui qui a décrit ces grains le plus exactement, en ajoutant des expériences ſur leur qualité. Lorſqu'on les ſeme, ils ne germent du tout point; ils abondent ſur-tout dans les années pluvieuſes, & lorſqu'un printems pluvieux a été ſuivi d'un été très-chaud. (*c*).

(*c*) L'ouvrage de Mr. Lange ſénateur & médecin de Lucerne, a été écrit en allemand, & a paru à

Tout cela paroît ſimple, mais la confuſion des noms a donné lieu à pluſieurs erreurs. Les plus anciens documens ne permettent pas de douter que la rouille n'ait été connue de tout tems. Les anciens ont auſſi connu la nielle, à laquelle ils donnoient le nom de *ſuie* (*) ou de brûlure (**) : mais autrefois, tout comme dans les derniers ſiecles, on a dans pluſieurs endroits abuſé du terme de la rouille pour déſigner la nielle, & réciproquement on a appellé la rouille du nom de la nielle; abus dont ſe plaint Mr. le comte GINANNI (*d*) & il croit fermement que la rouille décrite par RAMAZZINI dans ſon hiſtoire de la conſtitution épidémique de l'année 1692, a été une véritable nielle. Il ſe plaint que pluſieurs ont attribué hardiment à la nielle, ce qui n'appartient uniquement qu'à la rouille, que les anciens ont auſſi appellée du nom d'*ærugo*. Il cite fort au long leurs paſſages, par leſquels il paroît

---

Lucerne en 1707. Le titre ſignifie, *Deſcription des maladies provenant de l'uſage du ſeigle ergoté dans le pain :* on en trouve un bon extrait dans les *Acta eruditorum* de l'an 1718, pag. 309.

(*) *Fuligo.*

(**) *Uredo.*

(*d*) *Delle malattie del grano in berba, trattato ſtorico fiſico*, 4°. in Peſaro 1759.

évidemment, que la brûlure ou la ſuie (car le mot *uſtilago* eſt moderne) a été à la vérité connue dès les premiers ſiecles, mais ſeulement d'une maniere obſcure.

Il y a moins de confuſion dans la nomenclature du ſeigle cornu : quelques-uns à la vérité l'appellent *ſecale luxurians* (*), d'autres *mater ſecalis* (**) ce qui revient au *mutterkorn* des Allemands; d'autres l'appellent *orga*; LANGE lui donne le nom de *clavus ſecalinus*; mais on ne peut preſque pas confondre cette maladie avec les autres. Mr. MONETA eſt peut-être le ſeul qui puiſſe induire en erreur à cet égard, en tant qu'il affirme que le ſeigle cornu n'eſt autre choſe que des grains d'une grandeur déméſurée, provenant d'un accroiſſement exceſſif dans les années d'abondance, & que ces grains n'ont rien de nuiſible: il ajoute, contre le ſentiment général, que l'orge & le froment peuvent devenir cornus (*e*): cependant cet homme de bien n'a ſans doute jamais vu le ſeigle cornu, mais il aura vu de ces grains vraiment gigan-

(*) Seigle qui foiſonne trop.

(**) Mere du Seigle.

(*e*) *Commentarii de rebus in hiſtoria natur. & medic. geſtis*, Tom. III, pag. 520.

tesques, qui n'ont point d'autre défaut que celui d'être trop volumineux, & qu'on rencontre par-tout chaque année. Mr. SELERNE a fait part à la postérité de la lettre d'une femme, qui dit aussi que le seigle ergoté est quelquefois plus grand, & quelquefois plus petit que le seigle ordinaire (*f*); & Mr. HANOW paroît aussi croire que le seigle ergoté est une maladie qui tient de l'atrophie (*g*): mais tous les autres auteurs sont d'un avis différent de celui de ces trois. Dans la Sologne on appelle cette maladie *ergot*, on lui donne le nom de *blé cornu* dans le Gâtinois (*h*).

Toutes les fois donc qu'il s'agit de la rouille, de la nielle ou du seigle ergoté, il faut bien se souvenir, que ce qu'on appelle *rubigo*, *ærugo*, *ruggine*, *robbiga*, *mildew*, *rouille*, *suc miellé*, & peut-être

(*f*) Mémoire sur les maladies que cause le seigle ergoté, dans les *mémoires de mathématique & de physique, présentés à l'académie royale des sciences*, tom. II, pag. 161.

(*g*) *Commentar. de rebus in histor. &c.* à l'endroit cité plus haut.

(*h*) *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Mr. DE BOMARE, au mot *seigle*. Cet auteur distingué, dont l'utile ouvrage a été publié une année après cette lettre, définit en peu de mots, mais avec justesse, ce que c'est que la rouille & la nielle, au mot *bled*; & le seigle ergoté, à l'article *seigle*.

blé vanté, n'eſt qu'une ſeule maladie; que la nielle appellée *uſtilago*, *uredo*, *fuligo*, *nigella*, *volpe*, *brûlure*, eſt une autre maladie qui differe de la premiere, & qui eſt de deux eſpeces, ſavoir la carie & le charbon; qu'enfin le ſeigle ergoté, autrement dit *ſecale luxurians*, *mater ſecalis*, *mutterkorn*, *orga*, *clavus ſecalinus*, eſt un troiſieme genre de maladie, entiérement différent des deux premiers.

Les anciens n'ont pas ignoré que tous les grains corrompus donnent une mauvaiſe nourriture: & Galien, qui tient encore à préſent un rang diſtingué parmi les auteurs de diéttétique, a donné de très-bons préceptes ſur les mauvais effets du froment noir, c'eſt-à-dire de la nielle & de l'ivraie, dont il défend ſérieuſement l'uſage aux boulangers, en rendant compte en même tems des maladies qu'il en a vu réſulter. (*i*)

Le pain fait avec des graines infectées de la poudre de la nielle, ou avec celles qui ont été attaquées du charbon, (car il ne m'eſt pas encore arrivé de voir des graines en partie cariées & en partie ſaines), fermente & ſe cuit toujours mal; il eſt viſqueux, peſant, &

(*i*) *De alimentorum facultatibus*, Liv. I, c. 37.

donne des nausées à ceux qui n'y sont pas accoutumés, & si l'observation ne m'a pas trompé, il a été en 1758 la cause de plusieurs maladies chroniques du bas-ventre & de la peau, y ayant eu ici dans cette année beaucoup de ce pain. LONGOLIUS a vu un homme qui, après avoir avalé par curiosité quelques grains de froment niellé, fut attaqué de douleurs de membres, & fut guéri en faisant quelques selles.

Mais les mauvais effets qui résultent de l'usage du seigle ergoté sont très-nuisibles; & comme il est vraisemblable que cette dégénération du seigle a eu lieu de tout tems, je ne ferois pas difficulté de croire que dans tous les siecles il y a eu des hommes qui ont éprouvé les maladies qu'il occasionne, quoique les médecins de l'antiquité ne les ayent point décrites; car ce n'est qu'en 1596 qu'on les a décrites pour la premiere fois avec exactitude : depuis ce tems-là elles ont cruellement infesté divers pays de l'Europe, en excitant des spasmes ou la gangrene. Je rendrai compte de ces fléaux en peu de mots & historiquement. FRÉDERIC HOFFMANN décrit cette maladie sous ces deux faces (*k*). Je ferai en pre-

(*k*) *Pathol. gener.* Part. II. cap. 9. §. 16. dans le scolie.

mier lieu la deſcription de l'eſpece ſpaſmodique, puis celle de l'eſpece gangréneuſe.

Il régna en 1596 dans la Heſſe & dans les pays voiſins une maladie épidémique ſpaſmodique-convulſive, dont la faculté de médecine de Marbourg attribua la cauſe à l'uſage du ſeigle ergoté. Elle publia en 1597 un petit traité écrit en allemand ſur les ſymptômes, l'étiologie & le traitement de cette maladie, & c'eſt dans cette ſource que SENNERT paroît avoir puiſé ce qu'il en dit (*l*). Il en donne une ample deſcription dont je n'extrairai que ce qu'il y a de plus remarquable, parce qu'il eſt facile de la trouver, cet auteur étant entre les mains de tout le monde.

1°. Ceux qui étoient attaqués d'épilepſie n'étoient preſque point délivrés de cette maladie par la ſuite.

2°. Ceux qui tomboient dans la démence demeuroient ſtupides juſqu'à la mort.

3°. Quoique quelques-uns vécuſſent encore juſques à quinze ans après avoir eu cette maladie, ils ſe trouvoient ce-

---

(*l*) *De febribus*, Lib. IV, cap. 14, *de febre maligna cum ſpasmo.* Dans le ſiecle dernier WILLIS, & tout nouvellement M. CARTHEUSER, ont décrit, d'après SENNERT, la pathologie de cette maladie.

pendant mal toutes les années aux mois de Janvier & de Février.

4°. Cette maladie n'étoit pas exempte de contagion ; ce qu'on n'a obſervé nulle autre part.

5°. Les cadavres de ceux qui en étoient morts, ſe corrompoient beaucoup plus vîte que s'ils étoient morts d'une autre maladie (*m*).

6°. Elle n'a point non plus toujours épargné les bêtes ſauvages ; les cerfs ſurtout en étoient attaqués comme les hommes, & ils reſtoient étendus par terre comme s'ils avoient été en léthargie (*n*).

Suivant le témoignage de HOFFMANN, la même maladie régna dans le Voigtland dans les années 1648, 1649 & 1675. En 1702 elle parcourut tout le territoire de Freyberg. En 1716 elle affligea la Saxe & la Luſace ; cette épidémie a été décrite par G. V. WEDEL. (*o*). Dans le même tems, A O. GŒLIKE a publié une diſſertation ſur la même maladie, dans laquelle il a donné

(*m*) A. O. GOELIKE *exercitationes ſubſecivæ*, T. II, pag. 17.

(*n*) Ibid. p. 23.

(*o*) *Diſſ. de morbo ſpaſmodico epidemico maligno, in Saxonia, Luſatia, viciniſque locis graſſata*, Jenæ 1717.

un précis exact de tous les auteurs qu'on avoit alors fur cette matiere, (tels étoient HORST, BUDDÆUS, LONGOLIUS, HABERKORN, WILLISK, & d'autres) & il y a foigneufement indiqué les différences de la maladie dans les diverfes épidémies (*p*).

La même maladie fe manifefta en 1717 dans diverfes contrées de l'Allemagne. Elle fe répandit en Siléfie l'an 1722; c'eft ce qui donna lieu à la differtation de VATER (*q*). Elle régna en 1736 dans la dynaftie de Zottenberg en Siléfie & dans le diftrict de Wartenberg en Bohême. G. H. BURGHART décrivit l'épidémie de Zottenberg, mais en allemand pour la plus grande partie (*r*). J. A. SRING, qui avoit traité lui feul cinq cent malades, dépeignit avec exactitude la maladie de Wartenberg (*s*). Voici quels étoient fes fymptômes. " Elle „ commençoit par un chatouillement „ incommode aux pieds, comme fi on y

(*p*) A. O. GOELIKE *exercitationes fubfecivæ* Tom. I, p. 1. Ce petit ouvrage eft bon & mérite d'être lu.

(*q*) CHR. VATERI *Differtatio de morbo fpafmodico populari Silefiaco.* Wittembergæ 1723.

(*r*) *Satyræ medicorum Silefiacorum*, Specim. III. obf. 4.

(*s*) *Ibidem.* Specim. III. obf. 5.

„ eût ſenti marcher des fourmis; bien-tôt
„ l'eſtomac étoit tourmenté d'une cardialgie grave. Le mal s'avançoit de là juſqu'aux mains, juſqu'à ce qu'il occupât
„ la tête même. Ce chatouillement étoit
„ ſuivi, non ſeulement dans les mains &
„ les pieds, mais encore dans les doigts
„ de ces membres, d'une contraction que
„ l'homme le plus robuſte pouvoit à peine
„ empêcher, enſorte qu'à voir comme les
„ membres étoient tordus en divers ſens,
„ on auroit juré qu'ils étoient diſloqués.
„ Les malades pouſſoient les hauts cris en
„ ſe plaignant que les pieds & les mains
„ leur brûloient, tandis qu'ils ſuoient
„ exceſſivement par tout le corps. La
„ tête après avoir eſſuyé les douleurs,
„ devenoit peſante, & étoit attaquée de
„ vertiges; la vue étoit comme offuſquée
„ par des nuages. Quelques-uns étoient
„ tout-à-fait aveugles ou croyoient voir
„ les objets doubles, quoiqu'ils fuſſent
„ ſimples. Ils s'oublioient eux-mêmes
„ & chanceloient comme des gens yvres,
„ étant tout-à-fait hors de ſens. Quelques-uns devenoient maniaques, d'autres mélancoliques, d'autres tomboient dans l'aſſoupiſſement (*). Ceux

(*) *Comatoſi fiebant.*

» qui avoient paſſé l'âge de quinze ans,
» étoient ſujets au mal caduc, & en
» mouroient pour la plupart. Cette ma-
» ladie étoit accompagnée de l'opiſtho-
» tonos & d'une écume preſque ſanglan-
» te, ou jaune, ou bien verte, qui ſor-
» toit de la bouche. La langue étoit ſou-
» vent déchirée par l'effet des convul-
» ſions; elle s'enfloit tellement chez
» quelques-uns qu'elle interceptoit la
» reſpiration, la ſalive s'écoulant en
» même tems en très-grande quantité.
» J'ai vu des malades qui étant attaqués
» de cardialgie, puis de l'épilepſie après
» le vomiſſement, ont perdu la vie. Les
» mains & les pieds éprouvoient moins
» de diſtenſion chez ceux qui avoient
» été ſaiſis de friſſon & de froid après
» le chatouillement. Toute cette iliade
» de maux étoit ſuivie de la faim cani-
» ne. La plupart des malades ne pou-
» voient pas ſe raſſaſier; il en étoit très-
» peu qui euſſent de l'averſion pour les
» alimens. Il ſe forma des bubons au
» derriere du cou chez l'un d'eux; mais
» ces bubons n'ont point de rapport
» avec ceux de la peſte. Il en ſortit un
» pus jaune, & cet écoulement étoit
» accompagné de douleurs exceſſives &
» brûlantes. Il eſt ſurvenu chez un au-

„ tre des taches aux pieds lesquelles sub-
„ sistent encore depuis huit semaines.
„ Chez quelques-uns le visage s'est cou-
„ vert des taches qui l'ont affreusement
„ défiguré.

„ Le pouls étoit semblable à celui de
„ la santé, & cela chez tous les mala-
„ des sans exception. Les spasmes étoient
„ suivis de roideur des membres, en-
„ sorte que les malades paroissoient être
„ impotens des pieds & des mains. Cette
„ cruelle maladie joue son rôle chez
„ quelques-uns pendant deux semaines,
„ chez d'autres pendant quatre semai-
„ nes, chez d'autres pendant six ou
„ huit, & même chez quelques-uns il
„ dure l'espace de douze semaines: elle
„ a pourtant ses entractes, pendant les-
„ quels elle laisse les malades tranquilles.
„ Dès les commencemens, elle a fait pé-
„ rir cent personnes, qui pour la plus
„ grande partie étoient des enfans. Sur
„ cinq cent malades, par exemple, il
„ s'est trouvé trois cents enfans; or je
„ mets au nombre des enfans tous ceux
„ qui étoient au-dessous de l'âge de
„ quinze ans. Elle a emporté les habi-
„ tans de deux maisons sans en laisser
„ un seul. Je prends DIEU à témoin
„ qu'il n'y avoit point de contagion.

„ BURGHART dit qu'on n'a pu, par
„ aucun moyen, en arrêter les horribles
„ ſymptômes, non plus que les ſpaſmes
„ qui violentoient d'une maniere ex-
„ traordinaire les extrêmités du corps,
„ ſavoir, les bras, les jambes, la tête,
„ les yeux & les levres, & qui ôtoient
„ abſolument aux malades l'uſage de la
„ raiſon (*t*). Il étoit rare que la maladie
„ diminuât en aucune façon avant la
„ troiſieme ſemaine; mais pluſieurs en
„ ont été détenus pendant un & même
„ pendant deux mois, ſur-tout ceux qui
„ n'ont point pris de remedes, & qui
„ n'ont pas voulu obſerver un régime
„ convenable. Quant à ceux chez qui il
„ ſurvenoit comme une fievre continue
„ qui leur procuroit des ſueurs abon-
„ dantes, ſur-tout après les accès, tant
„ de fievre que de ſpaſmes, ils en ont
„ plus vîte réchappé. Mais ceux qui ont
„ paru, peu de tems avant leur mort,
„ être attaqués d'un relâchement des
„ membres ſemblable à la paralyſie, &
„ même d'une véritable apoplexie. La
„ maladie a laiſſé de plus longs interval-

(*t*) WEDEL, qui n'a obſervé que quelques cas particuliers dans ſon diſtrict, a vu des malades attaqués de manie, du *tétanos*, de l'*emproſthotonos* & de l'*opiſthotonos*.

„ les aux femmes, mais elle les maltrai-
„ toit enfin d'autant plus violemment,
„ lorſque le tems de ſubir l'évacuation
„ menſtruelle étoit arrivé : cette évacua-
„ tion finie, elles ne ſe plaignoient guere
„ d'autre choſe, pendant quelques ſe-
„ maines, que d'un abattement extrême
„ des forces, juſqu'à ce que le retour
„ d'une nouvelle lunaiſon renouvellât
„ les mêmes déſordres.

„ Ceux enfin qui ont pu en réchapper,
„ ont éprouvé, pendant un eſpace de
„ tems conſidérable, de la foibleſſe dans
„ les membres, & même comme de la roi-
„ deur, & une certaine difficulté de mou-
„ vement dans l'une ou l'autre de ces par-
„ ties, & un engourdiſſement d'eſprit „.

Enfin en 1741, la même maladie s'étant introduite dans la Nouvelle-Marche, elle régna dans ce pays juſqu'au mois de Mai de l'année 1742 : elle a été parfaitement bien dépeinte par Mr. MULLER (*u*), dont la deſcription, qui eſt très-exacte, mérite d'être lue. Vous y trouverez, monſieur, que ſes commencemens, ſes

(*u*) C. A. A BERGEN & J. M. F. MULLERI *Diſputatio de morbo epid. ſpaſmod. convulſ. contagii experte*, Francofurti ad Viadrum, 1742. C'eſt une diſſertation utile, qu'on trouve dans la collection des diſſertations pratiques, publiée par M. DE HALLER.

progrès, les ſymptômes convulſifs, les ſymptômes de paralyſie, ſon opiniâtreté & ſon iſſue, ont été les mêmes que ceux qui ſont rapportés dans la deſcription de SRING : mais cette épidémie - ci a été conſtamment accompagnée de fievre ; ſymptôme qui étoit inconnu dans l'épidémie qui avoit régné en Bohême.

Je ne ſais ſi depuis ce tems là ce fléau a dévaſté d'autres pays : maintenant, monſieur, je vais paſſer à l'autre genre de maladie qu'occaſionne le ſeigle ergoté, ſavoir la gangrene ſpontanée.

Il conſte, d'après ce que j'ai recueilli au ſujet de cette maladie, qu'elle a déja été connue en 1630 dans certaines provinces de France, ſuivant le témoignage du docteur LE THUILLIER, médecin de l'illuſtre duc de SULLY (*x*). Elle régna en 1650, 1670 & 1674, en divers lieux de la Guienne, dans la Sologne, dans le Gâtinois, & particulierement en 1674 à Montargis, ſuivant le témoignage de Mr. PERRAULT (*y*).

Le premier ſymptôme étoit un engourdiſſement des jambes; il étoit ſuivi de

---

(*x*) *Lettre de Mr.* DODART *au journaliſte des ſavans*, ann. 1676, Tom. IV. p. 79.

(*y*) *Journ. des ſavans*, ibid.

douleur avec une légere tumeur ſans inflammation, puis ſuccédoient rapidement le froid, la lividité, le ſphacele & la chûte du membre. Dans la Sologne cette maladie étoit ſans fievre, & les douleurs étoient légeres. On n'employoit aucuns ſecours; mais le nez, les doigts, la main, les bras, les pieds, la jambe, la cuiſſe étoient attaqués du ſphacele & tomboient d'eux-mêmes.

En 1695, J. C. BRUNN, cet illuſtre médecin, vit à Augsbourg une femme attaquée d'une maladie ſpaſmodique & du ſphacele des mains, laquelle venoit de ce qu'elle avoit mangé du ſeigle ergoté; elle ſe portoit bien d'ailleurs: ce médecin apprit par un chirurgien qui accompagnoit cette femme, & qui avoit fait tout nouvellement l'amputation d'un pied attaqué du ſphacele par la même cauſe, *que la dégénération de ce genre de blé étoit cauſe que les habitans de la Forêt-Noire étoient non ſeulement attaqués de convulſions extraordinaires, mais que de plus leurs extrêmités étoient mortifiées par le ſphacele* (z).

En 1709, le même fléau s'introduiſit derechef dans la Sologne, pays qui eſt aſſurément

(z) *Act. Curioſ. Natur. Dec. III. Ann.* II, *obſ.* 224.

assurément rarement exempt de seigle ergoté, mais cette année-là, le quart du seigle étoit infecté de cette maladie. Dans l'espace d'une année, Mr. Noel, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, traita au-delà de cinquante malades *ergotés*, comme on les appelle, tant hommes que jeunes garçons; il n'y avoit point de femme qui fût de ce nombre, & il n'y avoit que très-peu de jeunes filles (a). La maladie commençoit presque toujours par les doigts des pieds (il n'y eut qu'un seul malade chez qui elle commença par la main), & elle s'étendoit souvent jusqu'au dessus de la cuisse. Le premier symptôme qui se manifestoit après l'usage du pain empoisonné, étoit une espece d'yvresse. Quatre malades moururent après l'amputation, la gangrene s'étant communiquée jusqu'au tronc; ce qui me paroît fournir un nouvel argument, qui démontre le danger de pratiquer l'amputation avant que la gangrene se soit arrêtée.

Cette amputation est aussi nuisible que la repercussion des sueurs critiques dans une maladie venimeuse. Il arriva à

(a) *Histoire de l'académie royale des sciences*; ann. 1710. page 80.

Blois un terrible accident que Mr. DE FONTENELLE rapporte ainsi. "Un paysan
,, fut attaqué de la maniere la plus cruel-
,, le : la gangrene lui fit tomber d'abord
,, tous les doigts d'un pied ; ensuite ceux
,, de l'autre, après cela le reste des deux
,, pieds, & enfin les chairs des deux jam-
,, bes & celle des deux cuisses se détache-
,, rent successivement & ne laisserent que
,, les os. Dans le tems qu'on en écrivit la
,, relation, les cavités des os des hanches
,, commençoient à se remplir de bonnes
,, chairs qui renaissoient (*b*).

La même année, si fameuse dans tous les pays par le froid très-rigoureux qu'il fit alors, la même maladie se manifesta pour la premiere fois dans le canton de Lucerne, & pour la seconde fois en 1715 & 1716, & se répandit en même tems dans les cantons de Zurich & de Berne: c'est cette épidémie dont LANGE a fait l'histoire. "On étoit, dit-il, attaqué de
,, cette maladie sans aucune fievre, le
,, plus souvent après avoir éprouvé plus
,, ou moins long-tems de la lassitude.
,, Le froid s'emparoit des membres qui
,, devenoient pâles & ridés, tout com-

(*b*) *Histoire de l'académie royale des sciences*, ann. 1710. p. 81.

„ me s'ils eussent été plongés un peu „ long-tems dans l'eau chaude, les vei- „ nes disparoissant sous les rides de la „ peau. Les malades étant ensuite dans „ un état d'engourdissement & d'insen- „ sibilité totale, sans être pourtant pri- „ vés de la faculté de se mouvoir, quoi- „ qu'ils l'exerçassent avec assez de diffi- „ culté ; ils étoient tourmentés d'une „ douleur interne des plus atroces, qui „ augmentoit excessivement par la cha- „ leur de l'athmosphere ou par celle du „ lit ; elle diminuoit un peu lorsqu'ils „ étoient dans un endroit frais, mais elle „ faisoit place à une sensation de froid „ presque insupportable. Cette sensation „ si fâcheuse, après avoir commencé aux „ extrêmités des parties, s'étendoit de „ proche en proche & montoit des doigts „ des mains & des pieds aux bras, aux „ épaules, aux jambes & aux cuisses, jus- „ qu'à ce que le sphacele survenant, la „ partie qui en étoit attaquée, étant cor- „ rompue & noire, elle se détachoit du „ membre voisin ou du tronc. Il y a eu „ des malades qui, sans ressentir aucune „ douleur, ont perdu par le sphacele une „ ou deux phalanges de leurs doigts „ qu'ils ont trouvées dans leurs gants „ ou dans leurs bas. Durant le cours de

„ la maladie, les autres parties du corps „ étoient en aſſez bon état, ſi ce n'eſt „ que lorſque la douleur augmentoit, „ les malades éprouvoient une légere „ chaleur fébrile, & que lorſqu'ils uſoient „ d'alimens échauffans, ils ſuoient depuis la tête juſqu'au creux de l'eſtomac, leur ſommeil étoit laborieux & „ troublé par des rêves inquiétans (*c*)".

Je ne ſache pas que depuis ce tems-là on ait obſervé cette maladie en Suiſſe, mais dans l'eſpace de trente ans qui ſe ſont écoulés depuis l'an 1709, il y en a eu trois ou quatre épidémies, qui ont été obſervées dans l'hôpital d'Orléans par Mr. NOEL (*d*).

Il paroît qu'elle eſt endémique dans ces pays-là. Car on lit dans les mémoires de l'académie royale des ſciences de Paris l'hiſtoire d'une épidémie du même genre, que M. DU HAMEL a décrite d'après la relation de M. MURCAILLE; elle étoit aſſurément des plus malignes, car le nombre de ceux qui en périſſoient, étoit de beaucoup plus conſidérable que celui de ceux qui en réchappoient. "Il regne en „ Sologne depuis la moiſſon une maladie

(*c*) *Acta Erudit.* ann. 1718. p. 309.
(*d*) QUESNAY *traité de la gangrene*, p. 408.

„ appellée *ergot*, nom qu'on lui a donné „ à cauſe de la figure d'un grain qui la „ produit, qui reſſemble à un ergot de „ volaille : c'eſt un ſeigle dégénéré, dont „ l'uſage donne à la maſſe du ſang une qua- „ lité putride & gangreneuſe, qui ſe fait „ d'abord ſentir dans les pieds & dans les „ jambes, par des laſſitudes douloureu- „ ſes & une lividité extérieure, qui forme „ une gangrene plus ſeche qu'humide ; il „ s'y engendre ſouvent des vers : enfin „ les doigts des pieds ſe détachent de „ leurs articulations, & tombent avec „ le métatarſe ; enſuite le pied, la jam- „ be, & juſques au fémur, qui aban- „ donne la cavité cotyloïde : il en arrive „ autant aux extrêmités ſupérieures, & „ on a vu à l'Hôtel-Dieu des gens „ n'ayant plus que le tronc, vivre néan- „ moins pluſieurs ſemaines ; car ces chû- „ tes des membres ne ſont jamais ſuivies „ d'hémorrhagie. Juſques ici on n'a „ pas réuſſi à guérir de ces maladies ; il „ en a péri plus de ſoixante (*e*)".

Mr. Salerne a décrit une autre épi- démie (*f*), dont voici quels étoient les principaux ſymptômes.

(*e*) *Mém. de l'acad. royale des ſciences*, année 1748, p. 528.

(*f*) *Mémoires de mathématiques & de phyſique préſentés à l'acad. roy. des ſciences.* T. II. p. 155.

1°. Elle a attaqué les perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Elle ne montoit pas plus haut que le genou, au lieu que l'année précédente (c'eſt peut être lors de l'épidémie que Mr. MURCAILLE a décrite), un garçon de dix ans perdit deux cuiſſes, & que ſon frere âgé de quatorze ans perdit une cuiſſe d'un côté & une jambe de l'autre; tous les deux périrent au bout de vingt huit jours. 2°. Il y en a eu très peu qui en aient réchappé, & cependant il a été rare que ceux-ci aient vécu long-tems après. 3°. L'amputation hâtoit la mort. 4°. De cent & vingt malades il en eſt à peine réchappé quatre ou cinq; tous les autres ont péri dans l'eſpace de ſix mois. 5°. Le ſang étoit extrêmement viſqueux & diſtilloit à peine de la veine. 6°. L'inflammation de la peau annonçoit la ſuppuration dans cet endroit. 7°. Après l'amputation on n'avoit beſoin ni du tourniquet, ni de la ligature. 8°. Dans la Sologne qui eſt un pays marécageux, cette maladie attaque plus fréquemment les jambes. 9°. Tous les malades étant preſque imbécilles dès le commencement, aucun d'eux ne ſait faire l'hiſtoire de ſa maladie, leur viſage jaunit, & ils maigriſſent ſi fort qu'ils paroiſſent des cadavres. 10°. Cette maladie n'eſt du tout point contagieuſe.

Mr. PUY, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, m'a raconté qu'il y avoit vu de tems en tems, & toujours dans les années pluvieuſes, quelques malades attaqués de cette maladie, leſquels on avoit amenés des campagnes voiſines; de ce nombre étoit une femme à qui les deux cuiſſes étoient tombées. Le ſymptôme dont ils ſe plaignent, eſt un feu brûlant dans la partie. Il ajoutoit qu'il avoit oui dire qu'on obſervoit quelquefois la même maladie en Dauphiné.

Le ſeigle ergoté ne nuit pas aux hommes ſeulement, mais il empoiſonne auſſi les animaux.

Dans le diſtrict de Wartemberg, ſon uſage faiſoit avorter les truies, & périr les mouches.

SRINC rapporte qu'un chien qu'on avoit nourri avec du pain fait de pur ſeigle, étoit péri au milieu de ſpaſmes horribles. D'autres médecins ont fait la même expérience avec des cochons, des oies & des poules. Le réſultat en a été le même (*g*).

Des cerfs qui avoient mangé du ſei-

(*g*) *Satyr. medic. Sileſ.* à l'endroit cité plus haut, pag. 57.

gle ergoté ont auſſi péri par les convulſions (*h*).

Mr. SALERNE a vu un cochon qu'on avoit nourri pendant quelque tems avec de ce ſeigle mêlé avec deux fois autant d'orge, lequel périt ayant le bas-ventre enflé, dur, noir, & les jambes fort maltraitées par des ulceres; ſon foie & ſes inteſtins étoient en partie gangrenés. Les quatre pieds & les deux oreilles tomberent à un autre cochon pour avoir mangé du ſon de ſeigle ergoté. Quelques canards en furent très-malades, & deux périrent aſſez promptement.

On peut faire pluſieurs queſtions: 1°. quelle eſt la cauſe de cette dégénération du ſeigle? Ceci eſt encore enveloppé d'épaiſſes ténebres. Mr. AIMEN a démontré que la carie venoit de ce que les graines étoient infectées de moiſiſſure (*i*), & il a promis de faire des recherches ſur les cauſes de l'ergot du ſeigle. Je ne ſais s'il a rempli ſon engagement dans le quatrieme tome, que je n'ai pas encore vu (*)

2°. Comment le ſeigle ergoté eſt-il

(*h*) MULLER, §. XIV, 33.

(*i*) *Mémoires de mathém.* &c. *préſentés à l'acad.* T. III. page. 68.

(*) Je trouve que cet auteur ne parle encore dans le tome quatrieme que de la nielle.

nuiſible ? On ne peut que déſirer d'être éclairé ſur cette matiere. Nous connoiſſons pluſieurs poiſons végétaux, dont nous ne comprenons pas le moins du monde la maniere d'agir : tel eſt le ſeigle ergoté ; il a une ſaveur nauſéeuſe & âcre, telle eſt celle de pluſieurs poiſons narcotiques. Il paroît en général que ce ſeigle infecte nos humeurs d'un venin qui s'eſt introduit dans cette graine, lequel en irritant les nerfs occaſionne des ſpaſmes, ou qui produit la gangrene en putréfiant le ſang. Je n'en ſais pas davantage.

3°. Comment eſt-ce que la nielle nuit ? C'eſt un poiſon âcre & viſqueux ; & ſi quelqu'un ſe promene à pieds nuds dans des prés couverts de nielle, il en rapportera de vilains ulceres aux jambes (*k*).

4°. Pourquoi eſt-ce que ce poiſon excite tantôt des ſpaſmes, tantôt la gangrene avec de la fievre, ou le plus ſouvent ſans fievre ? Cette queſtion eſt trop au-deſſus de notre portée, & on ne peut eſpérer de la réſoudre qu'à l'aide d'une infinité d'obſervations & d'expériences, auxquelles on n'a pas ſeulement ſongé

(*k*) LANGE à l'endroit cité plus haut, page 313.

jusqu'à présent. En général tout l'histori-
que de cette matiere n'est pas assez connu, & on ne l'a pas suffisamment examiné; il mérite pourtant tout-à-fait l'attention des médecins; car il présente plusieurs phénomenes qui étant bien compris répandroient beaucoup de jour sur des choses plus difficiles qui sont du ressort de la médecine.

Maintenant je rendrai compte de ce que je fais par rapport au traitement.

Les médecins de Marbourg purgeoient, puis ils prescrivoient beaucoup de sudorifiques amers.

LONGOLIUS conseilloit l'usage des acides.

LANGE employoit au commencement l'émétique; après que le vomissement avoit cessé, il donnoit des sudorifiques amers, & il ordonnoit de s'abstenir de tous les alimens visqueux, gras, & d'autres nourritures indigestes. Tous ont défendu rigoureusement de manger du pain frais, l'observation ayant par-tout démontré qu'il étoit beaucoup plus pernicieux que le pain rassis. Le grain même perd sa virulence avec le tems; c'est à cause de cela que l'épidémie est fréquente d'abord après la moisson, qu'ensuite elle devient insensiblement plus rare, & qu'enfin elle cesse en-

tiérement, quoiqu'il ne manque pas de ſeigle ergoté.

Le traitement de Muller étoit ſans activité & dépourvu d'efficace, conſiſtant en des anti-ſpaſmodiques imaginaires; mais il employoit avec raiſon les véſicatoires.

Dans la Sologne, la ſaignée adoucit les douleurs: une décoction de vitriol, d'alun & de ſel commun, arrête quelquefois la gangrene dans ſes commencemens (*l*).

Mr. Puy fit pluſieurs inciſions juſqu'à l'os dans la jambe gangreneuſe d'un enfant, enſuite de quoi il perça de pluſieurs trous le tibia qui éprouvoit des douleurs aiguës; preſque tout l'os qui étoit pourri tomba; mais il ſe régénéra inſenſiblement en entier par le moyen du calus; & de nouvelles chairs s'étant formées, le malade ſe rétablit complettement.

S'il m'étoit permis de propoſer mes conjectures ſur cette maladie inconnue, après avoir fait précéder la ſaignée, ſuivant l'exigence du cas (*m*), j'exciterois

(*l*) *Mém. de mathém. &c. préſentés à l'acad.* T. II. p. 162.

(*m*) Il faut uſer de circonſpection dans l'emploi de la ſaignée, & Wald-Schmidt qui a décrit une épidémie qui régna en 1717 dans le Holſ-

le vomiſſement par le moyen de l'ipécacuanha, & cela peut-être à diverſes fois; je purgerois enſuite avec un ſel amer; puis je donnerois de grandes doſes de camphre, d'elixir de vitriol & de quinquina, en faiſant boire par-deſſus une décoction de camomilles; je ferois appliquer de larges véſicatoires derriere le cou & à l'os *ſacrum*, & après avoir fait faire pluſieurs inciſions aux parties malades, j'y ferois appliquer continuellement des fomentations préparées avec du quinquina cuit dans le vin.

Se trouveroit-on bien dans cette maladie des bouillons de viperes, dont j'ai fait voir plus haut qu'on les employe abuſivement dans la paralyſie, qui arrive à la ſuite de l'apoplexie ſanguine? On eſt porté à le croire ainſi, d'après un examen attentif de la maladie & de ce remede, dont Mr. DE HAEN a conſtaté l'efficacité il n'y a pas long-tems, par quelques obſervations de certains cas graves dans leſquels il l'a employé.

Eſt-ce avec aſſez d'exactitude qu'on a donné à cette gangrene le nom de *gan-*

tein, dans une diſſertation publiée la même année à Kiel, avertit qu'il a appris par des expériences multipliées que la ſaignée étoit nuiſible pendant le cours de la maladie.

græna ustilaginea (*)? Non assurément.

Est-ce le *mal des ardens ?* Cette maladie paroît avoir été un érésipele qui dégénéroit souvent en gangrene. Mr. PUY a dit que cette maladie s'étoit quelquefois montrée sous cette apparence en Dauphiné.

Est-ce la même gangrene que celle qui a été si funeste à la famille de J. DOWNING, dans le district de WATTISHAM, au mois de Janvier de l'an 1762, & qui a été décrite par Mrs. BONES (*n*), WOLLASTON (*o*) & PARSONS (*p*)?

Le pere, la mere & six enfans, sont attaqués des plus cruelles douleurs aux jambes, aux pieds & aux cuisses, tandis que le reste du corps est en bon état; ces parties se noircissent & tombent par la gangrene : le pere seul est plus heureux, & la maladie étant moins violente chez lui, il ne perd aucune partie de son corps: un petit garçon de quatre mois meurt avant l'amputation, ayant les jambes noires. La mere, trois filles & deux fils per-

(*) De mot à mot cette dénomination signifieroit *la gangrene produite par la nielle;* mais il paroît que c'est ce qu'on a désigné en françois sous le nom d'*ergot;* voyez SAUVAGES *nosologia methodica*, Geneve 1768, 4°, tom. 2, pag. 623, où il appelle cette maladie *necrosis ustilaginea.*

(*n*) *Philosoph. Transf.* vol. LII, no. 84 & 85.

(*o*) *Ibid.* n°. 83. & 93.

(*p*) *Medical. musæum*, tom. I, pag. 442. tom. II, pag. 449.

dent ſept jambes & quatre pieds; de douze pieds, il en tombe donc onze d'eux-mêmes ou par l'amputation. Voilà la vraie image de la maladie de Sologne.

Elle n'a pas été produite par la même cauſe, ſavoir par le ſeigle ergoté; mais bien par un froment corrompu, dont on avoit fait un mauvais pain, duquel un autre homme ayant fait uſage, il avoit été attaqué de la même maladie, mais avec beaucoup moins de violence. Il faut donc chercher la cauſe de cette maladie dans la graine, qui, ſuivant l'obſervation de Mr. WOLLASTON, étoit noire & corrompue. MULLER a cru, mais mal-à-propos, quoique ce n'ait peut-être pas été ſans être fondé ſur quelque obſervation, que l'ergot n'a pas été nuiſible, ſans que la nielle y ait eu part.

Mais pourquoi cette famille a-t-elle été malade plutôt que d'autres?

1°. Il y a eu en Siléſie deux familles entieres qui ont péri, & chez qui il y avoit par conſéquent quelque diſpoſition nuiſible, qui les avoit préparées à recevoir cette maladie.

Il y a eu en Sologne deux freres qui ont été, plus que toute autre perſonne, cruellement maltraités de la même maladie. Il paroît qu'à Blois il n'y a eu qu'un

ſeul homme qui en ait été malade. Il eſt d'autres obſervations qui démontrent que certaines perſonnes ſont fort ſujettes à cette gangrene (*q*).

2°. En Siléſie, l'ergot a ſur-tout attaqué les enfans : ceux qui en ont été malades en Angleterre étoient des jeunes gens, & une mere affoiblie en allaitant ſon enfant.

3°, Tous ceux qu'elle a infectés étoient maigres & valétudinaires, ce qui décele un ſang appauvri.

4°. On a obſervé ailleurs que la maladie étoit devenue plus fâcheuſe, parce que l'air étoit humide & renfermé, & que les malades s'étoient nourris de cochon & de lait : tout cela avoit lieu dans la famille Downing.

5°. Cette famille infortunée n'a pas ſeulement uſé d'un mauvais pain, mais encore de mouton gâté, de mauvais lard, de mauvais pois, & de certaines choſes qui nuiſent ſur le champ : tout cela a contribué à leur maladie.

6°. Cette maladie n'a pas été contagieuſe.

Doit-on rapporter ici cette épidémie gangreneuſe qui a régné aux Isles en 1749 & 1750, & dont Mr. Boucher a donné une bonne deſcription (*r*)? Elle

(*q*) Quesnay *de gangrena*, pag. 413.
(*r*) *Journal de médecine*, tom. XVII, p. 327, &c.

commençoit par des douleurs aiguës & par des ſpaſmes, ſur-tout aux parties inférieures, ces ſpaſmes étoient ſi terribles que les talons s'approchoient des feſſes ; il ſurvenoit après cela un engourdiſſement qui étoit ſuivi de gangrene, & quelquefois de la chûte ſpontanée des membres. L'auteur, dont les obſervations ſont bien faites & exactes, ne ſoupçonne point à la vérité que l'uſage du ſeigle ergoté en ait été la cauſe, & attribue cette maladie à la mauvaiſe qualité de l'air : je ſerois pourtant porté à croire que des alimens empoiſonnés y ont contribué ; & cette maladie a aſſurément beaucoup de rapport avec celles que le ſeigle ergoté occaſionne.

Cette maladie ſeroit-elle du même genre que cette fievre épidémique & gangreneuſe, qu'on a obſervée dans l'un des hôpitaux de Bologne, & dont on trouve une deſcription très exacte dans ce bon journal de médecine qui ſe publie à Veniſe (s)? Il ne le paroît pas du tout.

J'ai l'honneur de vous ſaluer, monſieur, & je vous prie de recevoir avec bonté ce petit mémoire tel qu'il eſt.

A Lauſanne, le 28 Juin 1764, & derechef le 16 Novembre 1769.

(s) *Giornale di medicina.*

CHOIX

De quelques pieces publiées en dernier lieu

SUR

LE RAPHANIA.

c'est-à-dire,

SUR LA MALADIE ATTRIBUÉE CI-DEVANT AU SEIGLE-ERGOTÉ.

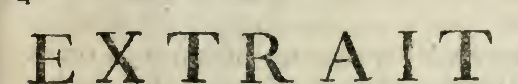
RÉDIGÉ.

PAR MR. P. R. VICAT.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Il a paru depuis 1772, plusieurs ouvrages sur le raphania, lesquels ont été publiés à l'occasion de diverses épidémies de cette maladie qui ont régné en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Comme Mr. TISSOT *se plaint dans la lettre qui traite cette matiere, qu'on manquoit jusqu'alors d'observations suffisantes & d'ouvrages satisfaisans sur ce sujet, j'ai cru que, vu sa grande importance, il étoit de mon devoir de tâcher de suppleer à ce défaut, en profitant de cette occasion pour publier en françois un choix de ce que les observateurs Allemands ont donné de mieux en dernier lieu sur le raphania. Je me suis servi pour cela de l'excellent journal de médecine de* Mr. TODE, *dont* Mr. DE HALLER *faisoit un très grand cas* (*).

(*) Ce journal a pour titre, *Medicinisch-chirurgische bibliothek von Joh. Clem.* TODE, &c. c'est-à-dire, bibliotheque de médecine & de chirurgie, par Jean Clément TODE, docteur & lecteur en médecine, de l'université de Copenhague, médecin ordinaire du roi, médecin de la maison des orphelins & des autres hôpitaux de Christianshaven, membre du college royal de médecine & de la societé de médecine, co-président de la société de chirurgie de Copenhague. *Copenhague*, 1775--1779, 8°.



EXTRAIT

D'UN MEMOIRE

SUR LE RAPHANIA (*),

Publié par le collège royal des médecins de Copenhague (**).

Ce mémoire eſt très intéreſſant, & on peut le regarder comme un de ceux qui contribuent le mieux à nous mettre au fait de l'hiſtoire de cette terrible maladie.

(*) Je me ſers de ce mot qui eſt de l'invention de Mr. DE LINNÉ, d'autant plus volontiers qu'il paroît avoir été adopté par pluſieurs habiles gens, & en dernier lieu par Mr. VOGEL, non pas qu'il faille entendre par-là que ce nom convient à la maladie en queſtion, à raiſon de la cauſe à laquelle Mr. DE LINNÉ l'attribuoit uniquement (dans ſa *diſſertat. de Raphania*, Upſal 1763, & qui ſe trouve dans les *Amœnitates academ.* de cet illuſtre botaniſte, tome VI, pag 430 & ſuivantes,) ſavoir, aux graines de la rave ſauvage, appellée *raphaniſtrum*; mais parce que, comme le dit Mr. VOGEL, ce nom a la commodité de déſigner cette maladie par un ſeul mot.

(**) Voici le titre de ce mémoire : *Berichte und bedenken, die kriebel-krankheit betreffend, ſo von dem Schleſwig-Holſteiniſchen phyſicis an die kœnigliche deutſche kammer zu Kopenhagen eingeſandt worden, nebſt dem desfalls von dem kœniglichen collegio medico daſelbſt ausgefertigten reſponſo und einem unterricht*

Les éditeurs ont divisé ce mémoire en deux sections, dont la premiere contient le plan envoyé par les médecins du roi de Dannemarck aux medecins des duchés de Slefwich & de Holstein.

On y trouve d'abord les relations faites d'après l'expérience des médecins mêmes, parmi lesquelles celles qui sont les mieux faites tiennent la premiere place, lors même que l'auteur de qui elles sont, n'a pas eu autant d'occasions que d'autres d'apprendre à connoître la maladie par lui-même. Le plan annonce, dit Mr. TODE, un observateur clair-voyant, un jugement sûr : on y voit régner l'esprit de bienfaisance, qualité qui jointe à la noble simplicité du style, feroient reconnoître la plume du célebre HENSLER (*), quand même il ne seroit fait mention ni de son nom, ni du lieu de sa résidence.

Il a tiré de solides conséquences de ce que ces médecins estimables ont vu & expérimenté touchant le raphania ; ce

für das landvolk; c'est-à-dire, réflexions & consultations, concernant le raphania, adressées par les médecins des duchés de Slefwig & de Holstein, à la chambre royale allemande de Copenhague, avec la réponse qu'y a faite le college royal de médecine & une instruction pour les gens de la campagne. Copenhague 1772, 8°. de 140 pages.

(*) Médecin de S. M. Danoise.

qui a dû être d'un grand ſecours au college royal de médecine.

Mr. HENSLER ſoupçonne auſſi la mauvaiſe qualité du pain, & regarde comme très-probable la préſence d'une ſubſtance ſtupéfiante dans le ſeigle, ſur-tout dans le ſeigle frais. Il n'y a jamais trouvé de graine de rave ſauvage (*) : le ſeigle ergoté (**) lui a paru plus ſuſpect, mais ſans pouvoir éclaircir ſes ſoupçons juſqu'au degré de la conviction. Il ne parle point, ou très-peu de la gangrene.

Dans la vue de prévenir cette maladie, il conſeille avec beaucoup de raiſon de ſécher le ſeigle avant que de le moudre; & il fait à cette occaſion une queſtion très importante; ſavoir, ſi les Livoniens, qui font ſécher leur ſeigle avant que d'en faire uſage, ſont auſſi ſujets au même fléau.

Quant au traitement de la maladie, il ne lui a pas auſſi-bien réuſſi qu'à feu Mr. DAME, médecin de Segeberg, mais les raiſons de ce manque de ſuccès ne ſont aſſurément point à ſa charge. Cela n'empêche pas que les différentes propo-

(*) Voyez à la fin de la note (**).
(**) En allemand *kornzapfen*.

ſitions que fait Mr. HENSLER ne ſoient très-intéreſſantes. Il s'explique auſſi au ſujet de la ſaignée en déſapprouvant qu'on en faſſe uſage indiſtinctement, mais il fait ſur-tout cas de l'émétique, de l'exercice, & d'une réforme dans la diete. Il paroît qu'on peut ſe promettre beaucoup des ſudorifiques & des ulceres artificiels dont on entretient l'écoulement, du moins eſt-il ſûr que ces derniers ſont d'une grande utilité dans les maux de nerfs opiniâtres.

La concluſion qui termine cette petite, mais précieuſe diſſertation de Mr. HENSLER, pourroit bien (continue Mr. TODE) faire ſoupirer par ſympathie certains médecins étrangers. “ Je voudrois, „ dit-il, & je pourrois en dire davantage; mais je doute que ni moi ni d'autres puiſſions le faire, ſi on ne nous en „ fournit pas l'occaſion, en pourvoyant à „ ce que les malades ſoient traités ſous „ nos yeux ou par d'habiles chirurgiens „ de campagne, ſecours dont on éprouve par-tout la plus fâcheuſe diſette: „ cela eſt d'autant plus triſte que la plupart de ces malades ſont ſi pauvres & „ ſi fort à l'abandon, qu'il n'eſt point de „ ſujet qui reſſente un auſſi grand beſoin „ des regards compâtiſſans & des bontés

„ du pere de la patrie. Nos établiſſemens „ en faveur des pauvres, ſont encore trop „ au-deſſous de leurs véritables beſoins. „ Les rentes qui leur ſont deſtinées ſont „ une eſpece de penſion, où l'on ne „ trouve rien pour les cas imprévus, & „ il eſt rare qu'on y puiſſe prendre de „ quoi aſſiſter les malades. Cependant „ les pauvres qui ſont malades ſont dou- „ blement pauvres."

La ſeconde relation eſt de feu Mr. Dame, médecin de Segeberg. Il décrit le raphania d'après nature. Il ne le regarde pas comme contagieux, parce qu'il a vu des enfans tetter leurs meres qui en étoient atteintes, ſans en éprouver aucun mal. Mr. Wichmann, médecin de la cour de Zell, a fait la même obſervation. Il conclut, ſur diverſes raiſons ſolides, que cette maladie reconnoît pour cauſe, la nielle qu'il confond à la vérité, avec le ſeigle ergoté. Il conſeille à titre de préſervatif, de nettoyer ſoigneuſement le ſeigle, de faire uſage de l'huile de lin & du lard, de cultiver davantage d'autres plantes, & de prendre un vomitif dès les premiers indices de la maladie. Les ſecours les plus efficaces, ſelon Mr. Dame, conſiſtent à prendre un émetique toutes les ſemaines, puis du gui de chêne

avec de la valériane, auxquels il a pourtant associé l'assa fétida & le camphre. Il appaisoit les convulsions violentes avec de l'opium, & la fievre avec du nitre & du camphre. Il donna à un malade dix grains de tartre émétique, avec vingt grains d'ipécacuhana, sans qu'une si forte dose pût le faire vomir : cela fait voir jusqu'à quel point les nerfs des premieres voies sont insensibles dans cette maladie; ce qui décele cette insensibilité d'une maniere encore plus remarquable, c'est le peu d'effets qu'ont produit 40 grains de tartre émétique, suivant une observation de Mr. TAURE, aussi médecin de la cour de Zell, en supposant cependant que ce remede antimonial n'a pas été affoibli par la maniere de le préparer.

La troisieme & la quatrieme relation, sont de M. CONRADI, médecin de Rendsbourg. Il a remarqué que la mauvaise graine qui avoit donné lieu au raphania, avoit crû sur un terrein marécageux (*), tandis que tous les autres l'ont vu

(*) Il y a dans l'allemand *mohrigten boden*, ce qui de mot à mot signifieroit un sol noir comme un maure; mais j'ai soupçonné, d'après ce que j'ai lu ailleurs, qu'il s'agissoit d'un sol marécageux, & que *mohrigten* avoit été mis par faute d'impression pour

vu croître dans des champs ſablonneux. Il démontre aſſez clairement la qualité vénéneuſe de la nielle, mais il confond auſſi cette maladie avec le ſeigle ergoté. Il a trouvé que les émétiques, les purgations, les emplâtres véſicatoires & quelques autres remedes, étoient les plus ſalutaires. Il ſe plaint beaucoup de l'opiniâtreté des payſans, qui ne reconnoiſſent point de qualité nuiſible à la mauvaiſe graine, & qui ne veulent point ſe laiſſer traiter.

La cinquieme & ſixieme ſont de Mr. HERMANN, médecin de Plœn & autres lieux. Il a vu le raphania dans le bailliage d'Arensbœk. Il accuſe pareillement la nielle, & la dépeint aſſez exactement auſſi, ſi ce n'eſt qu'il ne la diſtingue pas parfaitement du ſeigle ergoté. L'évacuation des premieres voies a auſſi été de la plus grande utilité dans ce diſtrict. Le catalogue des remedes dont il a fait uſage eſt très-ample. Il rapporte le cas remarquable d'une pauvre famille de la petite ville de Plœn, laquelle avoit été attaquée du raphania pour avoir mangé

pour *moroſtigen* qui ſignifie marécageux : au reſte les terreins noirâtres ſont ſouvent marécageux, & dans ce ſens encore je ne crois pas m'être beaucoup trompé.

du pain où il y avoit de la nielle ; ce qui donne beaucoup de poids au ſentiment auquel ſe range auſſi ce médecin, (ſavoir que l'uſage de la nielle produit le raphania).

Dans le nombre des autres médecins qui en général n'ont pas obſervé cette maladie par eux-mêmes, il faut excepter Mr. WEGNER médecin du bailliage de Hutten. Il a trouvé dans le voiſinage du diſtrict, où il avoit régné en 1713 une épidémie décrite par WALDSCHMIDT, des gens d'âge qui ont eu des rechûtes de cette maladie, dont ils avoient été atteints tant d'années auparavant.

Mr. BŒSSEL, médecin de Flensbourg, fait mention d'une maladie ſemblable qu'on obſerva en 1766 dans une partie du bailliage qui n'étoit d'ailleurs point infertile, laquelle ſe manifeſta pourtant parmi les ſerfs, mais qui diſparut auſſitôt qu'on eut ſoigneuſement nettoyé le blé de la graine de rave ſauvage qui y étoit mêlée.

Il paroit très-évidemment par la relation de Mr. ESMARK, médecin de Fonden, & par celle de Mr. FABRICIUS, médecin de Sonderbourg, que le ſeigle ergoté n'a abſolument aucune part à la maladie du raphania, vû que dans ces

deux diſtricts, le ſeigle ne manque point d'être ergoté chaque année, & que cependant on n'y apperçoit point cette maladie. Et Mr. FABRICIUS a vu un fermier âgé de quarante ans manger impunément du ſeigle ergoté à pleines mains.

La ſeconde ſection de ce recueil contient la réponſe du college de médecine, & une courte inſtruction qui enſeigne les moyens de ſe garantir à tout événement du raphania, ſans le ſecours d'un médecin.

Dans cette réponſe on attribue la cauſe du mal à la nielle, ſans que ce ſoit pourtant avec la certitude de la conviction; c'eſt pourquoi on recommande auſſi à tous les médecins du Holſtein de faire toutes les recherches poſſibles pour s'en aſſurer. On conſeille à titre de préſervatif de ne pas faucher le ſeigle trop tôt, de le nettoyer & de le ſécher auſſi-bien que poſſible, d'arracher celui qui eſt atteint de la nielle, de cultiver d'autres plantes & de changer de nourriture. On propoſe enſuite de faire uſage dès les premieres attaques de la maladie d'un vomitif qui ſoit en même tems purgatif, puis d'un ſudorifique: mais on propoſe d'employer, lorſque la maladie eſt avancée, un électuaire compoſé de va-

lériane, de jalap & de myrrhe, d'uſer outre cela de toutes ſortes de plantes analogues aux oignons, & principalement d'alimens tirés du regne animal, & d'une nature huileuſe. Je dis qu'on propoſe tous ces moyens, car graces à DIEU les médecins de Copenhague n'ont point eu d'occaſion d'apprendre par leur propre expérience, quels ſont les ſecours les plus efficaces pour la guériſon du raphania.

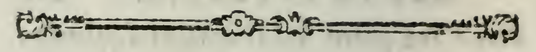
Du reſte le college de médecine forme quelques ſouhaits très-ſages, mais qui ne s'accompliront pas ſi facilement : il ſouhaite aux ſeigneurs de terres aſſez d'humanité pour donner de bon ſeigle contre celui qui eſt gâté, aux meuniers aſſez de probité pour ſacrifier au bien public le gain illégitime qu'ils n'ont pas honte de faire ; il ſouhaite aux payſans aſſez de docilité pour ſe laiſſer inſtruire ; il ſouhaite qu'il y ait dans les villages des chambres pour les malades ; qu'on donne aux malades de quoi adoucir leur miſere ; que les médecins ſoient pourvus de machines électriques, & qu'ils emploient un traitement tout-à-fait ſimple . ce qui n'eſt pas des plus faciles pour tous les gens de l'art.

Cependant le college de médecine ne

s'en tient point à de ſimples ſouhaits ; promet aux médecins qui donneront la meilleure deſcription du raphania, d'après leur propre expérience & d'après des obſervations nouvelles, un prix de cents rixdalers. Perſonne juſqu'ici n'a encore cherché à mériter ce prix, parce que vraiſemblablement il ne s'eſt point préſenté d'occaſion convenable pour cela. Ainſi ſi on a été privé à Copenhague de la ſatisfaction qu'on ſe promettoit de découvrir de plus près la nature d'une maladie qu'il importe ſi fort de connoître, ce n'a été que par l'effet d'un bonheur bien plus grand & bien plus eſſentiel ; ſavoir la proſpérité des récoltes, avantage qui a remédié à ce fléau de la campagne bien plus efficacément que n'auroient pû le faire toutes les précautions humaines.

La petite inſtruction deſtinée au peuple de la campagne contient, outre les formules & les conſeils qui ſe trouvent dans la réponſe du college de médecine ; une deſcription abrégée de la nielle.





EXTRAIT DES OBSERVATIONS DE MR. L. F. B. LENTIN (*).

Les premieres & les plus importantes de ces obſervations roulent ſur le raphania; ce ſont auſſi celles dont nous allons nous occuper. Lorſque Mr. LENTIN entra en poſſeſſion de l'emploi de médecin penſionné du duché de Lavenbourg, il trouva qu'il y avoit dans quelques villages voiſins de Ratzebourg un bon nombre de perſonnes qui étoient

(*) Le titre eſt *Lebrecht Friedrich Benjam.* LENTINS, *der arzeney gelahrtheit doctors*, *Berg-medici und ſtadtphyſici zu Clauſthal*, *beobachtung einiger Krankheiten*; c'eſt-à-dire, obſervations ſur quelques maladies par L. F. B. LENTIN D. M. médecin penſionné de la ville & des mines de Clauſthal. Gottingue 1774. 8vo. de onze feuilles, chez la veuve *von den Hoek*. Mr. LENTIN s'étoit déja fait connoître avantageuſement par d'autres obſervations; celles-ci ont confirmé M TODE dans la bonne idée qu'il avoit conçue des talens de cet auteur.

atteintes de cette maladie déja depuis neuf mois. Mais avant que de traiter le ſujet principal, il expoſe ſes idées ſur la cauſe du raphania, ſavoir le ſeigle ergoté: il ne paroît pas qu'il en ſoupçonne aucune autre.

Il a remarqué qu'outre la ſurabondance de ſuc particuliere à certains grains de ſeigle, laquelle fait crever la bâle, & qui eſt communément l'effet des chaleurs qui ſuccedent à un tems humide; il y a encore une cauſe particuliere qui donne lieu à l'extravaſation & à l'épaiſſiſſement du ſuc nourricier du grain. Dans les étés où l'on trouve beaucoup de ſeigle ergoté, on voit une quantité de l'eſpece d'eſcarbot que Mr. DE LINNÉ appelle *ſcarabæus ſolſtitialis*. Ces inſectes ſe poſent ſur les grains de ſeigle pleins de ſuc, ils en percent l'enveloppe & s'en ſoulent juſqu'à en devenir comme yvres. Le ſuc qui s'écoule s'épaiſſit & ſe noircit à l'air, & il prend de l'épi dans lequel il eſt une forme à quatre pans.

Ce blé connu n'eſt pas plus nuiſible que de l'autre ſeigle; auſſi en a-t-on mangé en quantité en 1769 & 1770 dans le bailliage de Danneberg, ſans que perſonne en ait été malade. Mais lorſque ce blé cornu occaſionne le ra-

phania, c'eſt pour avoir été gâté par la rouille (*honig-hau*). Cette rouille eſt comme une roſée vénéneuſe qui fait des taches rayées & qui tombe ſur-tout ſur les grains ergotés, vu leur ſaillie conſidérable. Ce qu'il y a de nuiſible dans le ſeigle ergoté ainſi corrompu perd à la vérité un peu de ſa mauvaiſe qualité en le cuiſant au four, mais il ne la perd pas en entier. Il n'occaſionne point de cours de ventre, parce que le pain ne fermente plus dans les premieres voies, mais il peut bien cauſer de l'irritation. Lorſque le ſeigle eſt en partie ergoté, ceux qui en uſent mangent d'autant plus de grains ergotés, parce que les autres grains donnent alors moins de farine. Il arrive auſſi que dans les tems de diſette, on ſe contente communément d'égruger le blé, ce qui fait que la ſurface qui eſt infectée de rouille reſte dans la farine.

L'orge peut auſſi occaſionner le raphania, lorſque cette graine a été infectée de la nielle (*). En général cependant l'ergot & la nielle ſont ſouvent aſſez répandus, ſans que pour cela il en réſulte aucune atteinte de raphania;

(*) Je crois qu'il faut traduire ainſi le mot allemand *mehlthau*, du moins ici, quoiqu'il déſigne auſſi la rouille & la brouiſſure.

mais il faut encore, pour que les graines qui ſont ainſi infectées donnent cette maladie, un concours conſidérable de circonſtances; il faut que les grains gâtés n'aient point été lavés par la pluie, ni nettoyés, & que cette circonſtance ſoit encore accompagnée de quelques autres, qui ſont des conditions néceſſaires pour que l'uſage de ces grains puiſſe cauſer le raphania.

Toutes les propoſitions que l'auteur avance ici, dit Mr. TODE, ne ſont que de pures aſſertions de ſa part, encore les a-t-il empruntées en partie des autres écrivains. Mais elles convaincront difficilement un lecteur qui aura bien peſé les relations des médecins du Sleſwick & du Holſtein. Il eſt aſſurément ſingulier que ce concours ſi rare de diverſes circonſtances ait dû avoir lieu pendant pluſieurs années conſécutives dans la préfecture de Segeberg. Mais il eſt encore plus ſingulier qu'après tout ce que d'autres auteurs ont écrit au ſujet de la nielle, comme étant une cauſe du raphania, Mr. LENTIN n'aît pas trouvé que cette nielle méritât ſon attention, & qu'il ait mieux aimé s'en tenir à l'ergot.

Il examine enſuite la reſſemblance de cette maladie avec d'autres indiſpoſi-

tions, & entr'autres avec la colique des habitans de la province de Cornouaille, laquelle a été décrite par HUXHAM (*), celle qu'elle a avec la colique de plomb & avec les ſymptômes qu'occaſionnent les vers. Mr. LENTIN rapporte à ce ſujet quelques obſervations remarquables.

Un prédicateur étoit attaqué d'une colique hémorrhoïdale; après avoir éprouvé une ſenſation particuliere dans les membres, ces parties perdirent le ſentiment & le mouvement. Cependant une piquure de puce étoit capable d'y cauſer la ſenſation la plus déſagréable & la plus inquiétante, tandis qu'on pouvoit les pincer & les empoigner ſans y faire aucune impreſſion.

Un autre malade ſe ſentoit moins de douleur dans le ventre, toutes les fois qu'il éprouvoit de la difficulté d'uriner.

Un aveuglement cauſé par des impuretés dans les premieres voies ſe guérit en les évacuant.

Mr. LENTIN a auſſi trouvé que les muſcles qui ſont autour du pouce s'atrophient chez les perſonnes attaquées du raphania.

Des véſicatoires appliqués des deux

(*) C'eſt la même que celle de Devonshire.

côtés de la poitrine ont rétabli des ergotés, chez qui les ſpaſmes ne ſouffroient déja plus d'interruption, & qui étoient tout à-fait ſtupides.

Le fourmillement & l'appétit vorace ſont deux ſymptômes de cette maladie, qui ne lui ſont communs avec aucune autre affection ſpaſmodique. Cependant, dit Mr. TODE, outre l'exemple que Mr. LENTIN en a trouvé dans les obſervations de Mr. HILLARY, j'ai obſervé une pareille ſenſation chez une femme hyſtérique attaquée de ſpaſmes. Cette infortunée paſſe à l'ordinaire des heures entieres dans ſon lit ayant les mains élevées, les genoux ployés & les paupieres tremblantes, & ces accès ſont toujours précédés d'un fourmillement dans les membres, comme ſi réellement elle y ſentoit des fourmis.

Mr. LENTIN penſe que le venin ſubtil qui produit le raphania paſſe dans le ſang, & que lorſqu'il parvient au cerveau, il y occaſionne ces ſymptômes nerveux qui ſont ſi difficiles à guérir.

Il recherche enſuite quelle eſt la qualité de la rouille, & de quelle maniere l'uſage du pain qui en eſt infecté, produit le raphania. Cette ſubſtance eſt gluante, d'une douceur déſagréable. Elle empeche que le levain ne faſſe fermenter

& lever la pâte. C'eſt pour cela que le pain qu'on en fait n'eſt point ferme, qu'il eſt difforme, & qu'il a une odeur déplaiſante. Cela n'empêche pas que la faim & le beſoin ne le faſſent manger avec avidité aux ouvriers de la campagne. Mais ſa qualité glutineuſe fait qu'il reſte long-tems dans l'eſtomac ; ſa douceur dégénere en une acidité extrêmement irritante ; de là cette multitude d'indiſpoſitions, ſur-tout une voracité inſatiable. Les matieres rendues par le vomiſſement & par les ſelles décéloient auſſi la préſence d'une forte acidité dans les premieres voies, & ce que les malades vomiſſoient leur agaçoit les dents.

Mr. LENTIN s'excuſe ſur ce qu'il ne lui paroît pas facile à expliquer, comment il arrive que cette acidité a ſi long-tems de l'activité, & qu'enſuite elle paroît en être périodiquement dépourvue ; en diſant qu'il ne réſoudra point cette difficulté avant qu'on ait donné la ſolution de quelques autres problèmes embarraſſans. Il me ſemble, dit Mr. LODE, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'attendre ſi long-tems pour donner cette explication ; elle n'eſt pas ſi difficile pour qui a premierement démontré les faits avec certitude.

Mr. LENTIN parle enſuite des moyens

qu'on pourroit employer pour détourner les ſuites qui arrivent par l'uſage du ſeigle ergoté infecté de rouille ; & il dit là-deſſus beaucoup de bonnes choſes, mais dont la plupart ne ſont pas neuves.

Lorſqu'on apperçoit au mois de Juin pluſieurs petits ſcarabées d'un jaune obſcur, & qu'il ſurvient en même tems, lorſque le grain devient laiteux, un tems humide, on peut s'attendre alors qu'il y aura à proportion une quantité de ſeigle ergoté.

Il paroît quelquefois ſur les pois, ſur les fèves & ſur d'autres graines ſemblables, comme un fort vernis de laque, on y voit ramper des poux verds, enſuite de quoi les plantes ſe recoquillent, ſur-tout les fèves ; ou bien il arrive que les barbes des épis deviennent gluantes, ou même qu'elles ſe collent tout-à-fait les unes aux autres ; alors c'eſt une marque que ces plantes ſont infectées de la nielle (*mehlthau*). Là où le vent a ſoufflé, la nielle en a ſuivi la direction ; c'eſt ce qu'on peut reconnoître à l'arrangement des épis, lorſqu'on y fait attention de bonne heure.

Les grains ergotés que la rouille a infectés, ſont d'abord gluans & doux, après quoi ils ont un goût âcre & déſagréable. Lorſqu'on verſe de l'eau ſur une quantité

de ces grains, elle prend une mauvaiſe odeur, & il s'y forme une peau de différentes couleurs & très-déliée.

Lorſqu'on a trouvé ces caracteres à la graine, il faut la nettoyer en la leſſivant & en la lavant avec ſoin, après quoi il faut la ſécher avec beaucoup de précaution. Il eſt auſſi néceſſaire de bluter la farine, de ne prendre pour faire lever la pâte que du levain de vieux ſeigle, & de garder le pain quelques jours. Ce dernier avis doit être fort difficile à ſuivre pour des pauvres affamés.

L'auteur paſſe enſuite aux hiſtoires de malades. Il y en a vingt trois, dont quelques-unes ſont rapportées tout au long. On y voit qu'il a ſuivi une méthode qui n'eſt pas exactement la plus convenable. Il expoſe en premier lieu, les changemens qui arrivent aux ſymptômes; après quoi il rappelle dans un tableau très bien fait, ce qu'il y a de plus important à ſavoir là-deſſus. Vient enſuite l'expoſé de ſa méthode curative, comme il l'appelle. Voici ce qu'il y a de plus remarquable à déduire de ces obſervations.

Plus l'appétit étoit vorace, plus auſſi les ſpaſmes étoient violens, & plus l'eſprit étoit foible. Les malades, quoique ſtupides pour toute autre choſe, étoient atten-

tifs & alertes pour tout ce qui avoit trait à leur nourriture. --- Lorſqu'ils avoient perdu l'uſage de tous les autres ſens, l'ouie devenoit plus fine. --- L'engourdiſſement des doigts étoit un bon ſigne. --- Le pouls n'apprenoit rien. Seulement étoit-il quelquefois très-fréquent avant ou après le repas, après quoi il redevenoit bientôt lent. --- Plus la tête étoit dans un état de ſtupidité, & moins les entrailles étoient irritées. --- Les accès d'épilepſie arrivoient le plus ſouvent lorſque l'eſtomac étoit vuide. Une femme qui éprouvoit de pareils accès, parce qu'elle faiſoit ſes repas plus tard qu'elle n'avoit accoutumé, en a été d'abord délivrée, en mangeant plus à bonne heure. --- Ce ſymptôme étoit toujours un ſigne que la maladie étoit à ſon plus haut degré : lorſqu'il ne ſortoit point de vers, elle étoit extrêmement dangereuſe. --- La maladie étoit plus fâcheuſe chez ceux qui avoient déja les bouts des doigts courbés. --- Les regles étoient ordinairement ſupprimées. Le flux hémorrhoïdal ſe rétabliſſoit beaucoup plus tôt. --- La prunelle étoit fort dilatée chez ceux qui étoient dans un état de ſtupidité. --- La peau étoit preſque toujours ſéche. --- Une éruption procuroit quelquefois du

ſoulagement. --- On a remarqué chez un malade un hoquet particulier.

Une diſſection a fait voir une plénitude conſidérable des vaiſſeaux ſanguins, ſur-tout dans la tête, un épanchement d'eau dans le derriere de la tête, la moëlle du cerveau étoit dans un état de molleſſe, l'épiploon étoit corrompu; il y avoit une matiere ichoreuſe dans l'eſtomac & dans la véſicule du fiel

On n'y trouve point d'autre diſſection, le malade dont on vient de parler ayant été le ſeul qui ſoit mort pendant le traitement. Pluſieurs autres, ſur-tout de ceux qui ſont reſtés dans les villages, ont eu des rechûtes, dont Mr. LENTIN ne nous apprend point l'iſſue. Mais on voit que ces malheureux avoient déja été attaqués du raphania au printems ou pendant l'été de 1771; or Mr. LENTIN n'a entrepris leur guériſon que dans l'automne de la même année, & il n'a commencé à traiter les autres qu'au mois de Mars de 1772.

Voici quel étoit communément le traitement qu'il employoit. Il évacuoit les premieres voies en donnant un émétique & les pilules mercurielles; puis il cherchoit à porter le venin à la peau par des remedes internes & des véſicatoires; après

qui, dans la vue de fortifier les membres, il faisoit prendre intérieurement de l'huile de caieput. Il faisoit aussi observer une diete bien entendue, sans oublier des bains d'eau tiede. L'auteur donnoit à ses premiers malades du phosphore de BRANDT, à la dose de deux grains, toutes les deux ou trois heures dans un électuaire, afin de ranimer le systême nerveux qui étoit engourdi, & ce remede faisoit assurément de bons effets. Du reste le renouvellement continuel des vésicatoires, les bains, l'usage interne du savon, & les purgations ont été les remedes qui ont le plus contribué à la guérison. Le musc, la valériane & le camphre dissout dans l'éther vitriolique, n'ont été d'aucune utilité.

Cet extrait, dit M. TODE, s'est un peu étendu sans que je m'en sois apperçu, mais la matiere en est si intéressante pour quelques-uns de mes lecteurs! Et puis quand un ouvrage fait plaisir, on en fait volontiers un extrait un peu ample.

PRÉCIS

Des relations publiées sur le raphania, par les médecins des duchés de Slefwick & de Holstein, & par ceux de l'électorat d'Hannover; rédigé en 1775 par Mr. TODE.

HISTOIRE DE LA MALADIE.

§. 1. LE raphania qui a regné en 1770 & 1771 dans les comtés de Pinneberg, d'Arensbourg & dans les bailliages d'Arensbœck, de Segeberg & de Rendsbourg, est une seule & même maladie.

§. 2. Il ne differe de l'épidémie de Zell & de celle de Giffhorn qu'en ce que celle qui a régné cette fois dans le Holstein, n'a été ni aussi dangereuse, ni aussi meurtriere qu'elle l'a été de l'autre côté de l'Elbe.

§. 3. Cette épidémie ressembloit beaucoup à celles qui ont eu lieu auparavant dans le Holstein & dans d'autres provinces de l'Allemagne, si ce n'est qu'elle n'étoit pas aussi maligne, ni aussi mortelle que celles-là l'avoient été.

§. 4. Ce raphania ſe diſtingue en particulier des épidémies où cette maladie a été accompagnée de la gangrene ſeche, par l'abſence de ce ſymptôme.

§. 5. Indépendamment de toutes les différences provenant des circonſtances qui ont accompagné cette maladie, les ſymptômes qui la caractériſent ſont preſque univerſellement les mêmes.

§. 6. Ces ſymptômes caractériſtiques ſont le fourmillement, les ſpaſmes qui s'enſuivent, & les accès épileptiques.

§. 7. Mais outre ces caracteres, l'indiſpoſition des premieres voies accompagné d'un appétit qui ſe ſoutient & même qui augmente, eſt une circonſtance preſque particuliere à cette maladie.

§. 8. Relativement à la ſucceſſion des ſymptômes, on peut la diviſer en deux ou trois périodes; mais une diviſion qui ſeroit plus ſimple & peut-être meilleure, ce ſeroit d'en faire deux périodes, celui du raphania proprement dit, & celui de l'épilepſie qui lui ſuccede.

§. 9. La ſucceſſion des ſymptômes nous apprend que les cauſes prochaines de cette maladie, agiſſent premierement ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, puis ſur le genre nerveux.

§. 10. Ce qui prouve que les premie-

res voies souffrent dès le commencement de l'action des causes prochaines, ce sont les nausées, le vomissement, &c. & puisque cette maladie se guérit souvent dès le commencement par les évacuations.

§. 11. On juge que tout le genre nerveux est ensuite affecté par les spasmes, par les dérangemens de l'esprit, & par la perte des sens, comme aussi par le soulagement que procurent quelquefois les remedes nervins.

§. 12. Mais on comprend que cette affection du genre nerveux est toujours entretenue, & même souvent renouvellée par une cause qui réside dans les premieres voies, parce que les malades se trouvent bien de manger souvent & d'user d'une meilleure nourriture, comme aussi par le prompt retour du mal, après qu'ils ont mangé de mauvais pain.

§. 13. Ce qui fait voir suffisamment que le raphania est une maladie nerveuse, c'est qu'elle n'est presque jamais accompagnée de fievre, que les humeurs ne subissent aucune altération sensible; joint à cela les symptômes qui l'accompagnent & sa marche périodique.

§. 14. Les signes d'un engourdissement du genre nerveux, les douleurs de

colique qui ſont ſi fréquentes, les ſpaſmes & le fourmillement qui ſe manifeſtent dès les commencemens dans les membres ſupérieurs, annoncent beaucoup de rapport entre les cauſes de cette maladie & celle de la colique de plomb.

§. 15. Cependant le raphania ſe diſtingue de la colique de plomb par la différence des autres ſymptômes, & par des ſoupçons très-vraiſemblables de l'exiſtence d'une autre cauſe.

§. 16. La voracité de l'appétit, la dilatation de la prunelle, les ſpaſmes & les convulſions, mais ſur tout la ſortie des vers longs, & le ſoulagement qu'on a ſi ſouvent remarqué après cette évacuation, tout cela porteroit preſque à croire que cette maladie eſt cauſée par les vers.

§. 17. Mais il eſt très-vraiſemblable que l'affoibliſſement de la faculté vitale & du mouvement des premieres voies, lequel a lieu dans cette maladie, favoriſe le développement de la ſemence vermineuſe, & que la ſortie de ces hôtes fâcheux procure du ſoulagement, parce que les malades ſont délivrés par-là d'une cauſe concomitante qui augmentoit le déſordre du genre nerveux.

§. 18. L'obſervation des choſes avantageuſes ou nuiſibles aux malades, fait

voir que l'usage du pain ou de la farine infectés de nielle ou de rouille donne lieu au raphania; c'est ce qu'on verra aussi par les aphorismes suivans.

§. 19. Les malades se trouvent plus mal par le froid, tandis que la chaleur leur est avantageuse ; différence qui a aussi lieu dans d'autres maladies nerveuses.

§. 20. On pourroit aussi attribuer en bonne partie l'adoucissement qui arrive à la maladie, lorsque le printems ramene un air chaud, à l'effet d'un meilleur régime & des remedes , dont on fait alors usage de plus en plus.

§. 21. Peut-être aussi que la virulence du mauvais grain diminuant à la longue, cela contribue de même pour quelque chose à cet adoucissement.

§. 22. Il se pourroit bien que l'amendement qu'il y a eu dans la malignité & dans la mortalité des dernieres épidémies de raphania, vient plutôt de ce qu'on a mieux traité cette maladie, que de ce que le degré de la virulence du grain gâté a été moindre.

§. 23. Les malades attaqués du raphania, peuvent en réchapper & vivre encore plusieurs années, mais ils sont sujets à des rechûtes, lors même qu'ils sont avancés en âge. Il en est d'autres qui

peuvent avoir cette maladie plusieurs années de suite, mais il faut enfin qu'i's en meurent.

§. 24. Les dissections de cadavres morts du raphania ont été très-rares, & il est difficile qu'elles aient fait voir autre chose que les effets de la maladie : on n'a pu en distinguer les causes que chez les malades qui ont été enlevés dès les commencemens.

§. 25. L'état des selles ne peut pas être bien instructif, quoiqu'on puisse en tirer quelque lumiere par rapport à la nature du mal.

Causes de la maladie.

§. 1. Elle n'attaque que les habitans des contrées dont le sol est maigre, ou de ce qu'on appelle des contrées arides (*geestlænder*).

§. 2. Elle a sur-tout lieu dans les pays où elle a déja régné une ou plusieurs fois.

§. 3. Il est certains cantons où on peut presque l'envisager comme endémique.

§. 4. Il est très-rare qu'elle ait lieu dans les villes ; & ce n'est qu'à la campagne qu'on peut dire qu'elle régne.

§. 5. Elle n'attaque quelquefois que

certains bailliages, certaines paroiſſes ou villages, ou ſeulement certaines maiſons : & quelquefois elle attaque tous les membres d'une famille excepté un ſeul.

§. 6. Elle épargne ſouvent un enfant à la mamelle, tandis que la mere en eſt attaquée, ou même qu'elle en meurt.

§. 7. Elle ſe manifeſte auſſi dans des lieux où l'air eſt très ſain.

§. 8. Elle épargne par-contre telle contrée où les eaux ſont des plus mauvaiſes ; tandis que quelquefois elle ſe montre dans des lieux où l'eau n'a aucune mauvaiſe qualité.

§. 9. Elle attaque communément telles perſonnes qui ne boivent que peu ou point d'eau, mais qui boivent de mauvaiſe biere.

§. 10. Elle ne ſe manifeſte jamais qu'après la moiſſon, quoique ce ſoit tantôt plus tôt, tantôt plus tard.

§. 11. Elle a ſur-tout lieu après de mauvaiſes moiſſons & chez de pauvres néceſſiteux.

§. 12. Elle exerce ſes ravages ſeulement dans les lieux où il y a diſette de viande, & où la mortalité parmi le bétail fait qu'on manque de lait, de beurre, de fromage, de lard ; &c. ou enfin, lorſqu'il n'y a aucun autre moyen de varier les alimens, enſorte,

ensorte que le pain soit-à-peu près la seule nourriture dont on puisse user.

§. 13. On a remarqué que le raphania se manifestoit particulierement après avoir mangé du pain chaud.

§. 14. Par-tout où cette maladie a régné, il s'est trouvé que le pain avoit été fait avec des graines ou de la farine suspectes.

§. 15. Ces graines ne ressembloient en rien au seigle ergoté.

§. 16. Et même on ne connoît point le raphania dans telles contrées où l'on a vu la plus grande quantité de seigle ergoté, & où on en a mangé.

§. 17. Les graines suspectes paroissent avoir été bien plutôt infectées de la rouille que de la nielle.

§. 18. Ces graines sont nuisibles aux hommes & aux bestiaux, & font les mêmes effets que du pain ou de la farine corrompus.

§. 19. Elles perdent beaucoup de leur mauvaise qualité en les gardant longtems, comme aussi en les séchant.

§. 20. Tout comme on remarque que les épidémies de cette maladie ne commencent à régner qu'après qu'on a fait usage de ces graines mal-saines, on voit aussi que le raphania reparoit dans cer-

tains cas, après qu'on eſt revenu à cette mauvaiſe nourriture.

§. 21. Les perſonnes qui peuvent joindre à l'uſage de cet aliment nuiſible celui d'autres nourritures, ſur-tout de celles qu'on tire du regne animal ; ces perſonnes-là, dis-je, ne ſe reſſentent que peu ou point du tout de cette maladie.

§. 22. A meſure que le printems ramene la chaleur, l'épidémie diminue, & elle ſe diſſipe tout-à-fait en été, quoiqu'il puiſſe arriver que certaines perſonnes continuent à en être atteintes, ſur-tout celles qui ont des rechûtes ou qui en ont conſervé des reliquats.

§. 23. Le dérangement des ſaiſons contribue à faire empirer cette maladie ou à la rendre opiniâtre, mais il n'en eſt point la cauſe.

§. 24. On rend ſouvent des vers dans cette maladie : mais tous ceux qui ſont atteints du raphania n'en ont pas, de même qu'il y a des cas où on eſt aſſuré de la préſence de ces inſectes, ſans que le raphania ait lieu.

§. 25. Le raphania ne reconnoît donc point d'autre cauſe que l'uſage du pain ou de la farine faits avec des graines ſuſpectes.

§. 26. Ces graines ſuſpectes, ſoit qu'on

attribue leur mauvaise qualité à la rouille ou à la nielle, sont infectées d'un poison de la classe des stupéfians.

§. 27. Ce poison agit avec plus de facilité chez les enfans, à cause de la grande sensibilité des premieres voies à cet âge.

Traitement de la maladie.

§. 1. La meilleure maniere de l'attaquer dans les commencemens, c'est d'évacuer à diverses fois les premieres voies; les émétiques sont ce qu'il y a de mieux pour cet effet.

§. 2. Les purgatifs ont aussi leur utilité, mais c'est particuliérement pendant le progrès de la maladie, & en général lorsqu'il y a lieu de conclure que la cause morbifique réside plutôt dans les boyaux que dans l'estomac.

§. 3. Par rapport aux émétiques, le mieux seroit de les donner en plusieurs doses jusqu'à ce qu'ils fissent leur effet, leur activité étant fort incertaine, vu l'influence de la propriété stupéfiante de la cause morbifique.

§. 4. Les purgatifs ne doivent pas être des plus doux, mais de ceux qui peuvent mettre facilement en jeu l'irritabilité;

& dont l'activité se développe beaucoup.

§. 5. Il n'est pas inutile pour les malades qui paroissent avoir des vers, d'ajouter au jalap une potion de mercure doux.

§. 6. Quant aux vermifuges tirés du régne végétal, il se peut bien qu'il n'y auroit pas de la sûreté à employer de ceux qui ont en même tems quelque chose de stupéfiant, telle est la tanaisie (l'absinthe), &c.

§. 7. Les sudorifiques sont aussi très-utiles, sur-tout le vinaigre camphré.

§. 8. Les remedes qui agissent sur les nerfs, tels que le quinquina, le camphre, le castor, l'assa-fétida & la valériane, ne promettent pas tous une utilité égale : il faudroit premierement assigner les degrés de cette utilité par des expériences exactes.

§. 9. Il paroît qu'il en coûteroit trop pour faire avec le musc des expériences, telles qu'il les faudroit pour pouvoir en déterminer quelque chose.

§. 10. L'opium ne promet absolument aucun bon effet, tant que la cause morbifique est encore retenue dans les premieres voies, ou que ces parties pechent plutôt par défaut que par excès de sensibilité.

§. 11. Les lavemens ne peuvent jamais faire de mal dans le raphania; mais aussi ils ne sont pas toujours nécessaires.

§. 12. Comme l'estomac & les intestins grèles sont vraisemblablement les parties sur lesquelles le poison agit avec le plus de force, dans les cas où elles seroient trop dépourvues de sensibilité, pour communiquer l'impression que les nervins devroient faire sur elles à tout le genre nerveux; ce qu'il y auroit peut-être alors de mieux à faire pour parvenir à ce but, ce seroit de faire passer de grandes doses de ces nervins dans les intestins par le moyen des lavemens.

§. 13. Les saignées sont fort dangereuses, & c'est à cette évacuation qui est beaucoup trop du goût des gens de la campagne qu'il faut attribuer en bonne partie les symptômes fâcheux & la longue durée de cette maladie.

§. 14. L'application des sangsues & celle des ventouses scarifiées sur les membres convulsés ne sont pas inutiles pour le soulagement de ces parties.

§. 15. Mais on peut aussi tirer de grands avantages des fomentations & des bains tiedes.

§. 16. Un bain entier d'eau tiede, qu'on peut en tout cas imprégner des vertus mé-

dicinales de plantes appropriées à cet ufage, promet de très-bons effets, vu la grande utilité qu'on retire d'un pareil bain dans d'autres maladies fpafmodiques qui affectent tout le corps.

§. 17. Suivant l'analogie, on peut efpérer beaucoup des frictions, & fur-tout de celles que l'on fait avec des remedes nervins, tels que lè pétrole.

§. 18. Les emplâtres véficatoires, à en juger par la plupart des témoignages qu'on en donne, font un bon moyen de dégager les parties nobles, & pour ranimer le genre nerveux engourdi.

§. 19. On fait empirer cette maladie, fi dans les commencemens on ne fait point d'exercice & qu'on garde le lit.

§. 20. Cependant il faut auffi éviter le froid, les mauvais tems, la pluye, &c. parce qu'il pourroit en réfulter la fuppreffion de la tranfpiration, dont la continuation & l'entretien font fi falutaires dans cette maladie.

§. 21. Mais avant toutes chofes, rien n'eft plus utile que des alimens & des boiffons d'une bonne qualité; ils font même indifpenfablement néceffaires pour aider à l'effet des remedes: tels font le lait ou le lait de beurre à titre de boiffons; le pain & d'autres alimens fari-

neux préparés avec de bon ſeigle, des ſoupes au vin, & des nourritures tirées de la viande à titre d'alimens ſolides.

§. 22. Peut-être que la méthode de SYDENHAM, qui conſiſtoit à donner quelque préparation d'opium après les évacuations, auroit auſſi ſon utilité dans cette maladie.

§. 23. Les remedes huileux donnés dans l'intervalle des évacuations paroiſſent convenir dans le raphania, tout comme dans la colique de plomb.

§. 24. Il ne ſeroit ſans doute pas contraire à la dignité d'un médecin de chercher, par quelque ſupercherie utile, à gagner la confiance du payſan qui s'obſtine ſi fort à ne pas reconnoître ce qui lui eſt avantageux.

§. 25. Il eſt à propos en particulier de ne pas employer ſeuls les remedes dont les effets ne tombent pas ſous les ſens.

§. 26. En conſeillant une ſaignée ſous la langue ou derriere les oreilles, &c. comme devant être fort avantageuſe, on tranquilliſera très-bien un payſan, & on lui épargnera ainſi une forte ſaignée laquelle, ſans cela, il ſe feroit fait faire en cachette, outre que cette petite ſaignée peut être réellement utile dans certains cas.

§. 27. On peut auſſi ſe promettre du

ſuccès des ulceres artificiels, vu qu'ils ſont d'un ſi grand ſecours dans les autres maladies nerveuſes.

PROPHYLACTIQUE DU RAPHANIA.

§. 1. Comme les graines qu'on accuſe de donner lieu à cette maladie, n'acquierent communément cette mauvaiſe qualité que dans certains champs, il ſeroit à propos d'y cultiver des denrées d'un autre genre, telles que des pommes de terre, des lentilles, des fèves, &c.

§. 2. Il ne faudroit jamais faucher le bled avant qu'il fût parfaitement mûr, ni le battre trop tôt.

§. 3. Il ſeroit bien néceſſaire de faire viſiter les bleds lorſqu'ils ont grené, pour voir s'il ne s'y trouve point de rouille ou de nielle, & ſi les autres plantes de ſeigle n'en ſont point infectées, ſi les grains n'en ſont point véreux, d'une vilaine couleur, &c.

§. 4. On devroit faire des expériences avec les graines ſuſpectes, tandis qu'elles ſont encore récentes, pour découvrir ſi elles ſont nuiſibles aux animaux.

§. 5. Lorſqu'on ſe ſeroit aſſuré par ce moyen de leur qualité vénéneuſe, il faudroit répéter ces expériences en pré-

ſence des payſans : quant aux expériences curieuſes que la chymie pourroit fournir, il ſe peut qu'elles ſeroient utiles, mais il ſe peut auſſi qu'elles nuiroient à l'opinion qu'on voudroit accréditer.

§. 6. Il faudroit que les habitans de la campagne fuſſent pourvus de bon ſeigle, juſqu'à-ce que celui qui eſt ſuſpect eût eu aſſez de tems pour s'eſſorer, après quoi il conviendroit de s'aſſurer, en renouvellant les expériences, s'il ne ſeroit plus préjudiciable à la ſanté.

§. 7. Lors même qu'on n'auroit que de légers ſoupçons ſur la qualité du ſeigle, il faudroit pourtant, avant que d'en faire uſage, le cribler, le laver, ou même trier les grains ſuſpects.

§. 8. Pour plus de ſureté, on pourroit le faire ſécher au four, avant que de le moudre, & néanmoins ne pas l'employer d'abord à faire du pain.

§. 9. Il faudroit tâcher de diſſuader ceux dont l'appétit eſt trop vorace de manger ce pain pendant qu'il eſt encore frais, ou les en empêcher en leur fourniſſant quelque autre aliment.

§. 10. Ceux qui voudroient uſer de pain ou de farine qui ne ſeroient pas encore exempts de ſoupçon, devroient chercher à ſe garantir des mauvais effets

qui pourroient en résulter, en mangeant du beurre, du lard, &c. ou en tout cas, une cueillerée d'huile de lin (*).

§. 11. Les peres du peuple devroient suppléer au défaut de ces secours, ou bien ce qui vaudroit encore mieux, procurer au paysan une quantité suffisante de bon seigle.

§. 12. Il faudroit aussi-tôt enlever tout le grain suspect & le détruire.

§. 13. Il faudroit faire donner aux pauvres de la bonne farine, afin qu'ils n'eussent pas besoin d'en acheter de meuniers peu consciencieux.

§. 14. Afin de pouvoir mieux secourir les pauvres malades, & d'être en état de mieux observer les véritables effets des remedes, il conviendroit d'établir des maladreries dont on donneroit la conduite à des chirurgiens de confiance sous l'inspection du médecin.

§. 15. Il faudroit aussi faire insérer dans l'almanach une instruction concernant la qualité nuisible des mauvaises graines, avec les moyens d'y remédier, afin de diminuer l'empire des préjugés chez les paysans.

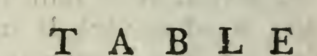
(*) Je crois que de la bonne huile d'olives ou de noix conviendroit également.

§. 16. On devroit avoir ſoin de cultiver un plus grand nombre de productions, afin qu'il fût d'autant plus facile de ſuppléer au défaut du grain.

* * *

On trouvera encore pluſieurs choſes intéreſſantes ſur cette matiere dans mon *hiſtoire des plantes vénéneuſes de la Suiſſe*, aux articles *raphanus raphaniſtrum*, *ſecale*, *triticum*.

FIN.



TABLE

DES MATIERES

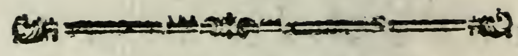
CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

EPITRE *dédicatoire à Mr. Tissot, &c.* . . . Page v
Préface du Traducteur. . VII
Lettre sur l'inoculation de la petite vérole. . . . 1
Lettre à Mr. Zimmermann, contenant des observations sur la maladie noire, sur le ver plat, sur une céphalée, sur l'inoculation & sur l'irritabilité. . 25
Premiere observation. . . ibid.
Seconde observation. . . 39
Troisieme observation. . . 51
Quatrieme observation. . . 64
Cinquieme observation. . . 68
Sixieme observation. . . 71
Septieme observation. . . 73
Huitieme observation. . . 75
Lettre à Mr. Albert de Haller sur la petite vérole, l'apoplexie & l'hydropisie. 193

TOME SECOND.

Suite de la lettre à Mr. de Haller qui traite de l'apoplexie & de l'hydropisie. . . . Page 5.
Appendice. 153
Observations sur la colique de plomb. 155
Premiere observation. 157
Seconde observation. 164
Troisieme observation. 168
Lettre à Mr. Baker sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté. 173
Choix de quelques pieces publiées en dernier lieu sur le raphania, c'est-à-dire, sur la maladie attribuée ci-devant au seigle ergoté, rédigé par Mr. Vicat. 209
Avis du traducteur. 210
Extrait d'un mémoire sur le raphania, publié par le college Royal des médecins de Copenhague. 211
Extrait des observations de Mr. L. F. B. Lentin. . . . 222
Précis des relations publiées sur le raphania par les médecins des duchés de Sleswick & de Holstein, & par ceux de l'électorat d'Hanover, rédigé en 1775, par Mr. Tode. . 234
Histoire de la maladie. . . . ibid.
Causes de la maladie. . . . 239
Traitement de la maladie. . . 243
Prophylactique du raphania. . 248



EXTRAIT

DU

CATALOGUE DES LIVRES

Que l'on peut ſe procurer chez FRANÇOIS GRASSET *& Comp. Libraires & Imprimeurs à Lauſanne en Suiſſe.*

DE MR. TISSOT, DOCTEUR ET PROFESSEUR EN MÉDECINE A LAUSANNE.

Ce ſont des éditions originales que nous avons imprimées, bien préférables aux éditions contrefaites.

	Prix en feuilles.	
	L.	S.
AVIS aux peuples ſur ſa ſanté, nouvelle & derniere édition, corrigée & augmentée, 12. 2 *vol.* 1783.	2	10
Diſſertation ſur l'inutilité de l'amputation des membres, par M. Bilguer, traduite & augmentée de quelques remarques par M. Tiſſot, 12. 1784.	....	15
Eſſai ſur les maladies des gens du monde, ſeconde édition, augmentée, 8. & 12.	1	....
Eſſai ſur les moyens de perfectionner les études de Médecine, 12. 1785.	1	....
Inoculation juſtifiée, ou diſſertation pratique & apologétique ſur cette méthode, avec un eſſai ſur la mue de la voix, 12. 1773.	....	15
Obſervations & diſſertations de médecine pratique, traduites du latin		

	L.	S.
par M. Vicat, médecin, 12. 2 *vol.* 1788.	1	....
Onanisme (l') ou dissertation sur les maladies produites par la masturbation, 12 1788.	....	19
Santé (de la) des gens de lettres, 12. 1784.	1	....
Traité de l'épilepsie, de la catalepsie, de l'extase, de la migraine & des maladies du cerveau, 12. 2. *vol.* 1783.	2	....
Traité des nerfs & de leurs maladies, 12. 4 *vol. Ce livre se continue & s'imprime pour le compte de l'auteur.*	....	4.
Lettres à Mr. de Haen en réponse à ses questions sur l'inoculation.		
——— à Mr. Hirgel sur quelques critiques de Mr. De Haen.		
2. Lettres à Mr. Zimmermann, sur l'épidemie ealiente.		
Oeuvres complettes de M. Tissot, *formant réunies* 15 *vol. in*-12. 1783.	21	..[illegible]
Epistolæ Medico-practicæ auctæ & emendatæ, 12. *major.* 1770.	1	10
Trattato sopra le malattie à cui sono soggette le persone dedite alla converfazione; tradotte in italiano da un uomo letterato &c. 12. 1770.	....	15

De Mr. le Baron de Haller.

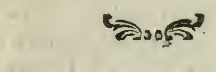
Ouvrages en françois.

	L.	S.
Haller (*de*) mémoires ſur la formation du cœur dans le poulet, ſur l'œil ſur la matiere du jaune, &c. 12. 2 *vol. fig.* 1758.	2	15
—— mémoires ſur la nature ſenſible & irritable des parties du corps animal, contenant nombres d'expériences faites par l'auteur, & de divers ſavans étrangers ſur ce ſujet, 12. 4 *vol. fig.* 1759.	6.	....
—— mémoires ſur la nature ſenſible & irritable des parties du corps animal, &c. *les tomes* 2, 3 & 4 *ſéparément.*	4	10
—— mémoires ſur le mouvement du ſang, & ſur les effets de la ſaignée, fondés ſur des expériences, 8 1756.	1	5
—— Uſong, hiſtoire orientale, roman moral, 12. 1772.	1	10

Ouvrages en latin.

Halleri bibliotheca chirurgica qua ſcripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recenſentur, 4. 2 *tom.* 1755.	22	[illegible]
—— *ejuſd.* bibliotheca medicinæ practicæ qua ſcripta ad partem me-		

	L.	S.
dicinæ practicæ facientia, a rerum initiis ad annum 1755, recensentur, 4. 4 *tom.* 1776 *ad* 1788.	36	....
——— *ejusd. tom.* 4 *separatim*, 4. 1779.	9	....
——— *ejusd.* opuscula pathologica, 8. *cum. fig.* 1768.	2	....
——— *ejusd.* de partium corporis humani fabrica & functionibus, 8. 8 *tom.* 1778.	14	....
——— *ejusd.* primæ lineæ physiologiæ, 12. 1771.	1	10
——— *ejusd.* principes artis medicæ; Hippocrates, Aretæus, Alexander Trallianus, Aurelianus, Celsus, Rhazeus, recensuit, præfatus est Alb. de Haller, 8. 11 *tom.* 1769-1773.	22	....
——— *ejusd.* de respiratione experimenta anatomica, 4. 1747.	1	....
——— *ejusd.* 8. 1761.	....	6
——— *ejusd.* ad viri illustris Antonii de Haen difficultates, apologia, 8. 1762.	6	6



OUVRAGES DE MEDECINE
DE DIVERS AUTEURS.

L. S.

ARNOLD (*D. Georg. Christ.*) tractatus de partu ſcrotino 324 dierum ex œdemate uterino cum ſingulari graviditate & puerperio, 8. *Lipſiæ*, 1775. — 1 10

Celſi (*Aur. Corn.*) de re medica lib. VIII ad præſtantiſſimorum editionum finem nunc denuo edidit, correxit, præfationibuſque illuſtrantibus locupletavit D. Alb. de Haller, 8. 2 *tom.* 1773. — 4 ...

Cope (*Henrici*) medici olim Regii ad Statum in Hibernia, demonſtratio medico practica, prognoſticorum, Hippocratis ea conferendo cum ægrotorum hiſtoriis in Libro primo & tertio epidemiarum deſcriptis, 8. *Amſtelodami* 1785. — 3 ...

Cullen (*Guillielmo*) ſynopſis noſologiæ methodicæ, continens genera morborum præcipua definita, æditis, ſpeciebus ex Sauvageſio ſynonimis curavit & præfatus eſt Petrus Franck, 8. *Ticini Regii* 1787. — 3 ...

Eiſenmanni quatuor tabulæ anatomicæ uteri duplicis obſervationem rariorem Siſtentes ex decreto facultatis medicæ Argentoratenſis in lucem editæ, *fol. atlant. cum fig.* — 4 ...

Forſten Med. Doct. diſquiſitio Me-

	L.	S.
dica cantharidum, hiſtoriam naturalem, chemicam & medicam exhibens, 8. *Argent.* 1776.	1	10
Gaubii (*H. D.*) de methodo concinnandi formulas medicamentorum, 8. *Lugduni Batavorum*, 1767.	3	....
— *ejuſd.* ſermones duo de regimine mentis quod medicorum eſt, 4. 2 *tom. Lugd. Batav.* 1767.	4	10
Gloxin obſervationes botanicæ, 4. *maj.* 1785. *cum tribus tabulis æneis.*	2.	5
Haen ratio medendi in noſocomio practico, 12. 9 *vol. Pariſiis* 1771 à 79.	22	10
— *ejuſd.* de miraculis liber, 8. *Francofurti* 1776.	2	....
— *ejuſd.* epitome operum omnium in uſum juniorum practicorum ſtudentiumque accommodata, per John. Schoſulan, med. doctor. 8. *Viennæ Auſtriæ* 1778.	1	10
Hippocrates contractus, in quo Magni Hippocratis, medicorum principis, opera omnia in brevem epitomen ſumma diligentia redacta habentur ſtudio & opera Thomæ Burnet, 8. *Argent.*	1	10
Hoffmanni [*Frider.*] conſultationes & reſponſa medicinalia, 8. 3 *vol. Amſtelodami.* 1734.	4	10
Hortus Malabaricus, de variis gener. arboribus & fructibus ſiliquoſis &c. curantib. Drakeſtein, Janſon, Almeloveen, Comelin, Hill, &c. 4. *tom.* 1. *cum fig. London* 1774.	24	....

	L.	S.
Hortus Romanus, juxta ſyſtema Tournefotianum, paulo ſtrictius diſtributus, cura Borelii & Sabatti, *fol.* 7 *tom. cum multis fig. illuminat. in natural. charta magna, Romæ,* 1772 *ad* 1784, *compactum.*	560	....
Lauth (*Thomæ*) *Med. D. anat. & chirur.* Noſologia chirurgica, accedit notitia auctorum recentiorum Platnero in uſum prælectionum academicarum, 8. *maj. Argent.* 1788.	1	10
Linnæi (*Caroli*) *botanicor. principi* ſyſtema plantarum Europæ curante J. M. Gilibert, 8. *cum figuris,* 7 *tomi, Coloniæ Allobrogum Lugduni,* 1785 à 87.	40	....
Ludwig (*D. Chriſt. Gottlieb*) inſtitutiones phyſiologiæ therapiæ & pathologiæ, cum præmiſſa introductione in univerſam medicinam prælectionibus academicis accomodatæ, *editio noviſſima,* 8. *Coloniæ Allobrog.* 1787.	7	10
Morgagni in Celſum & Sammoniacum, 4. *Lugd. Batavor.* 1735.		
Muſchenbroeck [*P. van*] compendium phyſicæ experimentalis, 8. *Lugd. Batavor. cum fig.* 1779.	3	....
— *ejuſd.* tentamina experimentorum naturalium captorum in academia del Cimento, 4. 2 *tom. Viennæ, cum mult. fig.* 1756.	10	....
Plouquet commentarius medicus in proceſſus criminales, 8. *Argentor.* 1787.	2	10

	L.	S.
Reuſſii diſpenſatorium univerſale ad tempora noſtra accommodatum & ad formam lexici chemico pharmaceut. redactum, 8. *maj.* 1786.	4	....
—— ſupplementum hujus libri, 8. *ibid.* 1787.	2.	10
Royen [*von*] carmen elegiacum de amoribus & connubiis plantarum, 4. *Lugd. Batavor.* 1732.	1	5
— *ejuſd.* elegia de corporis animique moderamine, 4. *Lugd. Batavor.* 1749.	1	5
Scopoli (*Joan. Ant.*) deliciæ floræ & faunæ inſubricæ ſeu novæ aut minus cognitæ ſpecies plantarum & animalium quas in inſubria auſtriaca tam ſpontaneas quam exoticas vidit, deſcripſit & æri inciſi curavit, *fol. 2 part. cum multis figuris, editio nitidiſſima*; *Ticini* 1786.	60	....
Scriptorum latinorum de anevryſmatibus collectio: Lanciſius, Guattani, Matani, Verbrugge, Weltinus, Murray, Trew, Aſmann, edidit atque præfatus eſt Th. Lauth M. D. & P.P. cum quindecim iconibus ærî inciſi, 4. *major.* 1785.	12	....
Selle (*C. G.*) rudimenta Pyrithologiæ methodicæ, 8. *Amſtelodami* 1787.	4	....
Stoll (*Maximiliani*) aphoriſmi de cognoſcendis & curandis febribus, 8. *Ticini Regii* 1787.	2	....
Tralliani (*Alexandri*) de arte medica libri duodecim, curat. Joh. Andernaco interprete ex recenſione &		

	L.	S.
cum præfationibus D. Alb. Halleri, 8. 2. *tom. Lausannæ* 1772.	4	....
Vastapani de China china in Synochie putribus animadversio, 8. *Argent.* 1781.	1	4
Widmeri (*Med. Doct.*) chymia corporis animalis cum lithogeognosia & artificio aquas salsas dulcificandi methodo scientifica pertracta, 4.	....	8
Wurtz (*Georg. Christoph.*) conamen mappæ generalis medicamentorum simplicium secundum affinitates virium naturalium nova methodo geographica dispositorum cum tabula ænea, *Argentorati* 1778.	4	....
Withoff (*Caroli*) tractatus physicus & curiosus de castratis, 8. *Lausannæ* 1761.	....	15

Notre fonds de librairie consiste environ en dix mille articles différents de toutes facultés, en latin, italien, françois, espagnols & anglois : on peut juger si nous pouvons bien servir les personnes qui trouveront à propos de s'adresser à nous, qui envoyerons le catalogue de notre librairie à ceux qui le désireront.

AVIS DES EDITEURS.

PARMI plusieurs Librairies qui existent à Lausanne, celle de FRANÇOIS GRASSET *& Comp.*, est connue pour la principale & la plus ancienne; elle est très-bien assortie en livres Français, Latins, Italiens, Anglois & Espagnols. On peut facilement y trouver de quoi former des Bibliotheques bien choisies, & completter celles qui sont commencées. Quoique leurs prix soient fort modiques, ils offrent encore des rabais à ceux qui acheteront pour des sommes déterminées, dont on voit l'échelle dans l'avertissement qui est en tête de leur nouveau Catalogue Ils s'empresseront de l'envoyer à ceux qui le leur demanderont.

C'est au sieur GRASSET que l'on est redevable de l'introduction en Suisse, & dans plusieurs pays circonvoisins, de la graine de racine d'abondance contre la disette. Le goût des feuilles de cette *plante-racine* est supérieur à celui des épinards, elles croissent abondamment & avec rapidité; la racine en devient fort grosse, on en a vu qui pesoient seize livres. On la mange en salade, en ragoût, bouillie, ou en fritture; elle est devenue d'un grand usage dans les maisons où il y a un nombreux domestique; la feuille se sert sur les tables les plus recherchées. Elle est aussi, de même que la racine, d'une grande utilité pour la nourriture des animaux domestiques, & le lait des vaches qui s'en nourrissent est beaucoup plus abondant, meilleur, plus gras, & donne du bon beurre. On peut voir tous les avantages de cette plante dans un mémoire que les mêmes Libraires ont imprimé, qui contient des instructions détaillées sur sa culture, sur celle de la carotte & de la spergule: cette derniere produit un fourage abondant & excellent, qui est mangé avec avidité par les chevaux, les bœufs, les vaches & les moutons, & qui leur fournit une très-bonne nourriture; la culture en est aisée & peu couteuse.

Lesdits FRANÇOIS GRASSET & *Comp.*, vendent de la graine d'abondance à 3 liv. de France la livre, de la graine de spergule 1 liv. 16 sols de France, chacune poids de marc de 16 onces; le mémoire sur leur culture, augmenté d'un supplément, à 15 sols de France, broché. Ils vendent aussi des hachoirs ou couteaux en forme d'*S*, pour couper la racine d'abondance, à 4 liv. 10 sols de France : ils ne peuvent donner de chaque graine au-dessous d'une livre à la fois, & on doit affranchir pour le tout les lettres & l'argent en donnant la commission.

Le desir qu'ils ont de se rendre de plus en plus utiles au Public, les a engagés à prendre des mesures pour se procurer un assortiment de graines des meilleures plantes potageres & pour les prairies, ainsi que des plus belles fleurs de jardins, de chaque endroit où on les cultive avec le plus de succès, tant dans le Midi que dans le Nord.

Le peu de bénéfice dont ils se contentent sur ces objets, les met dans le cas d'espérer qu'on leur adressera francò l'argent & les lettres qui y seront rélatives; & ils préviennent, que c'est une précaution de rigueur dont ils ne peuvent se départir.

Ils seront fort obligés à ceux qui voudront bien prendre la peine de communiquer cet AVIS aux Amateurs de bons livres, & à ceux de l'agriculture, qui désireroient se procurer des graines ci-dessus offertes.

